GUITARIST

Acoustic

UNPLUGGED

#75

ISSN : 1957-8229
Belux 8,90€ - CH 15FS - Esp-It-Port-cont 8,90€
DOM/S 8,90€ - TOM/S 1070XPF - CAN 13,99$ CAD
L 15566 - 75 - F: 7,95 € - RD

PEDAGO



PARTITIONS + TABLATURES

ÉTUDE DE STYLE

TRIBUTE TO TONY RICE

Jazz manouche - Masterclass Lydie Fuerte - Chanson - Blues - Bluegrass - Picking Dadi's style

TRIMESTRIEL - 20 AVRIL - 20 JUILLET 2021

INTERVIEWS

Antoine Boyer & Yeore Kim
Armande Ferry-Wilczek
Samson Schmitt
Gaëtan Roussel
Lydie Fuerte
Bjørn Berge
Grant Haua

130th birthday

Charley PATTON

L'épopée du père du Delta Blues
La story inédite, les secrets de sa guitare Stella
Etude de style blues & ragtime

FOCUS

DIXIE frog

35 ans sur les routes du blues

MATOS

CASTELLUCCIA modèle Bellagio + Victor Guérif Ukulélé Soprano
TAYLOR GT811e - YAMAHA Storia - EPIPHONE USA Texan
SIGMA SOM-50 - ARTWOOD TD 164-C-MG - FENDER Acoustasonic Jazzmaster
TECH 21 Acoustic Fly Rig

ÉDITO SOMMAIRE

Tant qu'il y aura le blues

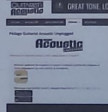
Un printemps au son de la note bleue… On a connu pire pour accompagner nos journées confinées et nos soirées sous couvre-feux. Alors que les jours s'étirent et que les chaleurs estivales pointent le bout de leur nez bientôt pelé, on ne sait toujours pas de quel bois seront faits les beaux jours et notre saison culturelle. Sur quel pied et sur quelle scène danser. Ce qui est sûr, c'est que le blues sera de la partie pour nous consoler et nous donner un peu d'espoir en des temps plus rythmés.

Il y a 130 ans naissait Charley Patton et, grâce à lui, le Delta Blues allait sauter les frontières des plantations de coton. Si caractéristique avec ses basses et ses shuffles hypnotiques, ses questions-réponses lancées sous les arbres à palabres du Mississippi, ce blues promis au diable illustrait à la fois la misère des fils d'esclaves et leur libération. Cette histoire a traversé le globe, court depuis plus d'un siècle et continuera d'alimenter nos playlists et nos discothèques, ce Delta s'imposant comme l'alpha des musiques actuelles.

En France, d'autres pionniers ont popularisé la note bleue malgré ces chemins de croix qu'arpègent les bluesmen. Ainsi, il y a 35 ans, Philippe Langlois fondait le label indépendant Dixiefrog pour que résonne cette musique, zappée par les majors et les livres d'histoire.

C'est pour rendre hommage à tous ces aventuriers des sons perdus que *Guitarist Acoustic* a choisi de dédier ce numéro aux fameuses douze mesures. Et pour, à l'image des bluesmen de tout temps, croire en des lendemains qui chantent.

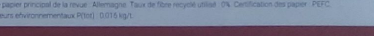
La rédaction



TOUTE VOTRE PÉDAGO EN LIGNE !

Afin de ne plus être limité en espace pour les leçons pédagogiques, ce que nous imposait le CD-Rom dont le contenu est limité, nous avons décidé de transférer toutes les vidéos et les pistes audios sur une chaîne Vimeo, spécialement créée pour vous et dont l'accès, très simple, vous est réservé en tant que lecteur. Nous avons choisi Vimeo pour la qualité de son image afin d'optimiser au maximum le travail de nos intervenants. Vous trouverez en page d'ouverture de la pédagogie toutes les indications pour vous connecter rapidement et facilement à ce nouveau service. Bonne guitare !

Directeur de la publication : Jean-Jacques Voisin
Directrice de la rédaction : Valérie Duchâteau (06 03 62 36 76)
Coordination éditoriale : Benoît Merlin
Création et réalisation maquette : Guillaume Lajarige
Conception cahier pédagogique : Valérie Duchâteau et Max Robin
Photographe : Romain Bouet - **Photo couverture** : Charley Patton © DR/Paramount
Chef de publicité : Sophie Folgoas - sophie.folgoas@guitarpartmag.com – 06 62 32 75 01
Guitarist Acoustic/Unplugged est une publication trimestrielle éditée par la SARL La Rosace au capital de 1 000 euros
RCS Bobigny : 83064379700038 - ISSN 1957-8229 / N°75, avril 2021
Gérant : Jean-Jacques Voisin - **Siège social** : 9, rue Fransisco Ferrer, 93100 Montreuil-sous-Bois
Tél. 06 03 62 36 76 (acoustic@editions-dv.com)
Abonnements : ABOMARQUE - CS63656, 31036 Toulouse Cedex 01. Tél. : + 33 (0)5 34 56 35 60 (de 10h à 12h et 14h à 17h).
Email : editionslarosace@abomarque.fr
Ventes et réassorts (dépositaires uniquement) : Mercuri Presse – 9 et 11, rue Léopold-Bellan, 75002 Paris. Numéro Vert : 0 800 34 84 20
La rédaction n'est pas responsable des textes, dessins et photographies qui n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.
Les documents ne sont pas rendus et leur envoi indique l'accord de leurs auteurs pour leur libre publication. © 2021 by La Rosace.
Distribution : MLP
Impression : Centre Impression (43, rue Ettore Bugatti 87280 Limoges). Commission paritaire 0921K 86315. (Printed in France)
Origine papier principal de la revue : Allemagne. Taux de fibre recyclé utilisé : 0%. Certification des papier : PEFC.
Indicateurs environnementaux P(tot) : 0,016 kg/t.



BREVES

Popa Chubby sort un nouvel album, *Tinfoil Hat* (Dixiefrog). Le "chapeau en papier d'aluminium", c'est ce que portent les Américains qui ont peur des vibrations magnétiques. Ted "Chubby" Horowitz choisit ainsi de chroniquer ces dernières années avec des titres comme "Cognitive Dissonance" ou "1968 Again". Good job!

Pierre Chereze sort un nouveau disque, *On Route 66* (Williamsong Music). Le guitariste de Jacques Higelin, Bernard Lavilliers, Renaud et Gérard Manset propose un disque entièrement instrumental. Trio basse, batterie, claviers sur des titres personnels ("Cogito Ergo Sum", "O-Dela O-Dio") ou des phrasés virtuoses sur des reprises telles que "The Letter" des Box Tops, "Sleep Walk" de Santo & Johnny" et "Hotel California".

Produit par Ben Harper lui-même, le duo **Hey King !**, la dernière révélation de la scène indie-rock américaine, sort son premier album éponyme (Anti-).

MARCIN

Le Martien de la guitare



Attention, bestiole ! Guitariste, percussionniste et producteur polonais de seulement vingt ans, Marcin est le phénomène du moment. Sa reprise fingerstyle et hautement explosive de "Kashmir" de Led Zeppelin a déjà glané plus de quatre millions de vues ! Dévoilée sur TikTok, cette vidéo est rapidement devenue virale et a bluffé nombre de ses collègues, dont Tom Morello, Verno Reid et Jack Black.

Ce jeune virtuose s'est fait connaître en 2015, après avoir remporté le tremplin TV polonais Must Be The Music et l'émission italienne Tu Si Que Vales la même année, avant d'accéder à la demie-finale d'America's Got Talent, devant plus de dix millions de téléspectateurs. Marcin dynamite les répertoires avec ses sauts de cordes et son jeu percussif, aussi à l'aise pour reprendre des tubes rock ("Toxicity" de System Of A Down) que des pièces classiques (*5e Symphonie* et *Sonate au Clair de Lune* de Beethoven). A suivre.



Thibault Cauvin & Nadia Tereszkiewicz

THIBAULT CAUVIN

Moteur !

Musique et cinéma. Le guitariste pas si classique sort un album hommage aux musiques de films qui ont marqué sa vie, intitulé *Films* (Sony, disponible le 24 avril). *"Le cinéma est dans ma vie depuis toujours et avec cet album, enfin j'y plonge à ma manière. J'ai cueilli les thèmes les plus iconiques de films qui ont marqué ma vie, et partant de ces mélodies chargées de rêves je vous invite bien au-delà... Comme si, ensemble, nous poursuivions les histoires. Cet album est un voyage dans la fantaisie de chacun, entre souvenirs et imaginations"*, explique le musicien cinéphile. Avec brio et audace, il s'attaque à 18 monuments, dont "In the Death Car" (*Ariona Dream*), "The Chase" (*Midnight Express*), "The Name of Life" (*Le Voyage de Chihiro*), "La Chanson d'Hélène" en duo avec la chanteuse Nadia Tereszkiewicz (*Les Choses de la Vie*), "Cavatina" (*Voyage au bout de l'enfer*), "Rolls" (*Les Valseuses*), "Cockeye's Song" (*Il était une fois l'Amérique*) et bien d'autres thèmes inoubliables. *"Une aventure dans laquelle ma guitare classique se transforme en une guitare du futur, agrémentée d'effets et autres sons inattendus. Je découvre et sillonne un monde fascinant"*, explique le musicien, qui joue sur une guitare spécialement créée par le luthier Jean-Luc Joie. Séance à ne pas rater !

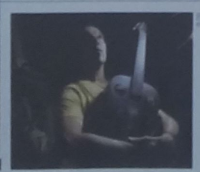
R.I.P. DAVE EVANS



Le guitariste gallois Dave Evans nous a quittés début avril. Triste nouvelle partagée par Dan Ar Braz, qui avait rencontré Dave, par l'intermédiaire de Stefan Grossman, pour enregistrer l'album *Irish Reels, Jigs, Hornpipes & Airs* en 1990 (avec Davey Graham et Duck Baker, sur le label Stefan Grossman's Guitar Workshop). Etoile filante de la scène folk anglaise des années 70, virtuose du fingerpicking et luthier émérite (il jouait sur les guitares qu'il fabriquait lui-même), Dave n'a pas connu une carrière à la hauteur de ses nombreux talents. Il n'enregistra que quatre albums avant de disparaître des radars, mais certains fans en ont fait un artiste culte du Folk Boom, à l'image d'un Nick Drake ou d'un Tomorrow. A noter que le label Earth Recordings a réédité son premier album, *The Words in Between* (1971), une pépite folk malheureusement méconnue.



A tribute to Honeyboy



ERRATUM

LES TOILES DE JEAN-PAUL PAGNON

Dans le précédent numéro, nous mettions en lumière le très beau travail du peintre et plasticien parisien, Jean-Paul Pagnon. Une coquille s'est malheureusement glissée dans le texte, car le nom de cet artiste et PAGNON, non Gagnon. Toutes nos excuses à Jean-Paul.

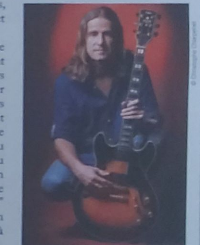
Site : www.jeanpaulpagnon.com

FESTIVALS

10TH BIRTHDAY !

GUITARALDE

Les 7, 8 et 9 juillet 2021 à Hendaye (Pays Basque)



On le sait, le Pays basque est une terre de guitaristes et d'amoureux des cordes (Jean-Marie Ecay, Sylvain Luc, Francis Darizcuren, etc.), mais peu d'événements sont dédiés à la six-cordes, hormis un festival de guitare classique. **Jean-Marie Ecay** *(photo de droite)* désirait changer la donne. Il y a dix ans, le fondateur et directeur artistique de Guitaralde (festival coorganisé par la Ville d'Hendaye et l'association Guitaralde) se lançait dans l'aventure avec pour credo : faire résonner toutes les guitares (classique, rock, jazz, blues, flamenco, world, etc.), tout en mélangeant pointures internationales et musiciens locaux, et ce dans des lieux emblématiques de la cité basque. Pari réussi car, au fil de ces dix années, Hendaye et ses environs ont accueilli nombre de stars de la guitare, dont Dan Ar Braz, Pierre Bensusan, Thibault Cauvin, Valérie Duchâteau, Christian Escoudé, Eric Franceries, Sébastien Giniaux, Scott Henderson, Michael Jones, Sylvain Luc, Nono, Emmanuel Rossfelder, Sanseverino, Soïg Sibéril et tant d'autres.

Juillet 2021. En cette date d'anniversaire, il était hors de question de rester muet malgré les confinements et les couvre-feux actuels. Rares sont les événements qui ouvriront leurs portes cet été, mais les organisateurs basques, définitivement bondissants, ont réussi le tour de force d'allier culture populaire et mesures sanitaires. Préparez-vous à surfer trois jours durant sur les tubes... musicaux. Première session le mercredi 7 juillet au Château Observatoire Abbadia avec le guitariste naviguant entre musiques classique et brésilienne **Bruno-Michel Abati** (19h), suivi du guitariste-chanteur basque **Ruper Ordorika** aux Halles Gaztelu (21h30). Dès le lendemain, tous les concerts se dérouleront au Fronton Gaztelu Zahar, avec, le jeudi, le duo originaire d'Itxassou **Pauline et Juliette** (21h) puis le maître du jazz fusion **Mike Stern** (22h). Enfin, le vendredi, place à un duo décoiffant en format "unplugged" composé de **Michael Jones et Jean-Marie Ecay** (21h), suivi de **Thomas Dutronc**, qui se produira en octet dans le cadre de son album *Frenchy* (22h). Attention, soirées étoilées et bien plus pimentées qu'à Espelette !

Site : https://guitaralde.fr

XXIE FESTIVAL INTERNATIONAL DE GUITARE

du 6 au 10 juillet à Lambesc (Bouches-du-Rhône)



Malgré les incertitudes générales, ce rendez-vous incontournable de la guitare ouvrira bel et bien ses portes cet été au parc Bertoglio, en proposant une affiche de rêve. Jugez plutôt : le 6 juillet, **Murielle Geoffroy** assurera la première partie des **Guitares Improvisibles**, le duo tout-terrain adepte des jeux d'écriture et des figures libres, composé de **Valérie Duchâteau** et **Antoine Tatich**. Le lendemain (07/07), le **duo Odelia (Marie Sans et Alice Letort)** fera résonner les guitares romantiques, avant le récital d'**Emmanuel Rossfelder**, figure internationale de la guitare classique qu'on ne présente plus. Le 8 juillet, **Alexandre Bernoud** rendra hommage à Roland Dyens, seul puis au sein du **duo Themis**, suivi du duo **Marylise Florid** et **Sylvain Luc** pour une rencontre entre le jazz et la musique classique. Le 9 juillet, les **Guitares Improvisibles** seront de nouveau à l'affiche, avant le duo composé de la harpiste **Cécile Bonhomme** et de **Jean-Félix Lalanne**. Fermeture des portes le 10 juillet avec le **grand concert final**, pardon le feu d'artifice, où seront réunis sur scène tous les artistes. Lambesc, c'est du lourd !

Site : www.festivalguitare-lambesc.com



Valérie Duchâteau & Antoine Tatich



Emmanuel Rossfelder

Murielle Geoffroy

Jean-Félix Lalanne & Cécile Bonhomme



Duo Odelia



Sylvain Luc & Marylise Florid



Duo Themis

FESTIVALS & STAGES


Tato Garcia

WELCOME IN TZIGANIE

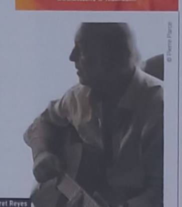
Du 4 au 6 juin 2021 à Seissan, Gers

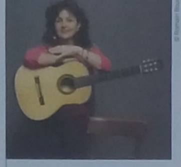
Après une édition 2020 annulée pour cause de Covid-19, le WIT festival replantera ses chapiteaux au mois de juin (non avril) dans la halle de 2500 m2 (à la place l'habituel Théâtre de Verdure) de la jolie cité gersoise pour célébrer les cultures tziganes et balkaniques et faire la fête, même assis.



Comme chaque année, les organisateurs mettent à l'honneur toute la diversité culturelle des pays de l'Est avec des fanfares débridées, des orchestres tziganes à cordes, de la danse, des groupes fusionnant les traditions balkaniques aux sonorités plus modernes et aux boucles électroniques, sans oublier les nombreuses tables rondes et conférences. Pour cette édition anti-pangolin, l'équipe du WIT propose un voyage sur les routes tziganes, du flamenco au swing manouche, en passant par la rumba catalane, avec **Josef Josef** puis **Tato Garcia, Peret & Steeve Laffont** (4 juin), **Roby Lakatos and His Ensemble** et **Sébastien Ginaux** (05/06), **Arbat** puis **Paco de Lucía Quartet & Pascual Gallo** (06/06). Une édition à ne pas rater, surtout après une année de silence radio. Confits et confettis au programme !

Site : www.welcome-in-tziganie.com


Peret Reyes



GUITARE EN FRANCE

du 30 juillet au 7 août 2021 à Ligoure (Limousin)

42e édition de ce festival, dont la mission est de proposer une expérience de guitare complète à un nombre limité de guitaristes de tous niveaux (trois ans et plus) dans un environnement non compétitif. Ainsi, chaque artiste à l'affiche donne à la fois un concert et un stage intensif, dans le cadre idyllique du château. Ouvertures des portes le 31 juillet avec la guitariste grecque **Eleftheria Kotzia** (photo de gauche) ; le 1er août, place à **Valérie Duchâteau**, suivie du concert des **Young Artistes** (03/08), **Raphael Feuillâtre** (04/08) et enfin concert des élèves du stage le 6.

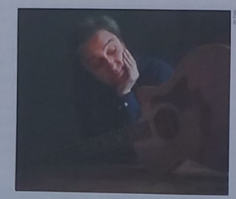
Site : www.guitarenfrance.org

STAGE YANN VAGH

du 4 au 9 juillet à La Ferme de la Montagne à Ressons-Le-Long dans l'Aisne

Yann Vagh animera un stage de guitare tous styles et tous niveaux. Outre la guitare, il y aura une intervenante "chant", Karine Gradet, pour celles et ceux qui veulent parfaire ou tout simplement aborder la pratique vocale. Ambiance bon enfant, avec la gastronomie végétarienne, les ballades champêtres et une piscine sur place ! Prérequis : avoir au moins trois ans de pratique. La lecture des partitions n'est pas indispensable. Connaître les accords de base est souhaitable et éventuellement avoir quelques expériences de jeu collectif avec d'autres musiciens. Tarifs : 575 euros tout compris (chambre double).

Inscriptions et renseignements : yanvagh@sfr.fr – 06 10 36 24 25

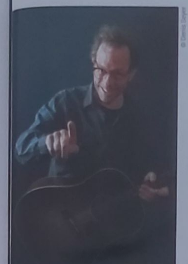


STAGE ACOUSTIQUE GUITAR GROOVE 2021 "DU BLUES AU BLUEGRASS"

du 24 au 31 Juillet à Hautefage (Corrèze), avec Chris Lancry, Percy Copley, Gilles Michel

Au progamme : une semaine consacrée à la pratique de la guitare et de divers instruments acoustiques (harmonica, mandoline, banjo, basse).
Basé sur l'apprentissage et l'interprétation de morceaux, le stage s'attache à la théorie et à la pratique des différentes techniques de la musique américaine. Fingerpicking, flatpicking, open tuning, bottleneck et harmonies vocales. Travail sur le rythme et les mélodies. Jeu en groupe et en solo. Jams et apéros-concerts chaque soir après les cours. Il n'est pas nécessaire de savoir lire la musique, mais il faut connaître les positions d'accords de base.

Inscriptions et renseignements : https://durockdanslblues.com/les-stages/stage-ggroove



3 QUESTIONS À... SEAN HARRISON

Né à Nashville mais élevé à Fayetteville, Arkansas, Sean est le fils du regretté romancier et scénariste Wiliam Harrison, bien connu pour le film *Rollerball*. Il suivit les cours d'écriture de son père à l'Université de l'Arkansas puis, dès l'âge de seize ans, l'accompagna dans ses voyages en Europe, tout en jouant parallèlement dans les cafés et rues de Paris, Londres, Florence, Venise et en Espagne. Dans son premier album solo, *Halfway from Nashville* (Arky Blue Productions/Cosmic Cowboy Records), Sean Harrison réussit le tour de force de marier la country music et le blues de l'Arkansas avec un style à la fois classique et actuel, explorant de nouveaux territoires dans le style storyteller.

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour sortir votre premier album solo ?
J'avais un chemin prometteur, mais je me suis perdu : alcool, kétamine, opiacés, j'ai perdu beaucoup de temps avant de retrouver l'impulsion créative d'écrire mes chansons. En 2016, j'ai produit le premier disque de Milton Patton qui s'est retrouvé n°5 dans les charts indie-country. L'idée de *Halfway from Nashville* est celle d'un "road album" avec des producteurs différents : Michael Brinson dans l'Oklahoma, Paul Carabello, Nick Sibley à Springfield, Missouri, et aussi à Fayetteville, Arkansas, où je vis. D'où le titre, *Halfway from Nashville*, parce que tout se passe autour de cette ville.

Vos compositions rappellent celles des artistes classiques de country, notamment Roger Miller, John Prine ou Johnny Cash.
J'ai vu et approché la plupart d'entre eux avec mon père. Je suis un grand fan de Townes Van Zandt, mais aussi de Tom T. Hall que je considère comme un peintre descriptif. Le premier que j'ai connu était Ronnie Hawkins parce qu'il était de l'Arkansas ; son groupe The Hawks est devenu The Band avec Bob Dylan. Quand je jouais à Londres dans les cafés, avec guitare, harmonica et kazoo, j'ai rencontré Roy Harper ; son jeu en picking m'a beaucoup influencé. A cette époque, je jouais beaucoup de morceaux de Bob Dylan et Neil Young. J'apprécie l'humour de Roger Miller, mais aussi celui de David Frizzell, le fils de Lefty Frizzell, qui était le principal concurrent de Hank Williams. David Frizzell avait des chansons comme "I'm Gonna Hire a Wino to Decorate My Home" ("Je vais engager un soûlard pour décorer ma maison"). C'est exactement la tournure d'esprit que j'admire. Je l'ai utilisée pour écrire "Paydays", titre inspiré par le "King of the Road" de Roger Miller.

Votre père vous a-t-il enseigné l'art d'écrire ?
Oui, surtout les différentes approches pour traiter un thème. Comment passer de la vision d'un personnage à un autre, qui peut parfois être le même personnage mais avec quelques années de plus, ce qui a changé sa perception. C'est ce que j'ai fait dans "Big Decisions", une réflexion sur ma vie passée. "Gravel & Dirt" étudie les raisons pour lesquelles on reste collé au 36e dessous, comment cela nous déforme et ce que l'on en garde lorsque le problème est résolu. Mais si tout cela peut paraître sophistiqué, l'art consiste à garder la chanson simple et accessible, tout en étant poétique, et à utiliser les leçons apprises dans des milliers de honky-tonks et des millions de kilomètres pour y arriver.

Propos recueillis par Romain Decoret





MATHIS HAUG & BENOÎT NOGARET

DANS LES PAS DE DOC WATSON

Malgré son décès en 2012, le légendaire songwriter américain continue d'égayer nos journées et nos soirées. Plus présents que jamais le Doc et sa médecine pour les âmes, ou comment voyager dans le lointain Far West lorsqu'on on est coincé dans un rayon de dix kilomètres, pandémie oblige. Tel a été le point de départ du vibrant hommage rendus par Mathis Haug et Benoît Nogaret dans cet E.P., intitulé *Here's to you Mr Watson* (Wild Time), dédié au maître du fingerpicking : *"Piochez un titre au hasard dans l'immense répertoire de la musique traditionnelle américaine, vous avez de fortes chances d'entendre une version du Doc. Ce fut une évidence pour nous de revisiter son répertoire, le plaisir de jouer une musique conviviale, d'ouvrir un dialogue avec d'autres musiciens à l'heure d'internet et de faire connaître ce maître à une nouvelle génération"*, expliquent les compères dans leur note d'intention.

Doc, c'est une longue histoire. Mathis Haug découvre la musique de Watson à l'âge de quinze ans, à travers *La méthode de guitare à Dadi* et l'apprentissage du fingerpicking ; l'ado s'attaque au tube "Deep River Blues". Benoît Nogaret, lui, tombe sur ce nom dans les colonnes de *Rock'n'Folk*, notamment à travers des interviews de Bob Dylan et Jorma Kaukonen. Dans la foulée, le guitariste… file chez son disquaire. Aujourd'hui, les deux disciples de la note bleue se posent en héritiers et revisitent six monuments de la légende, tissant une fresque western à la fois mélancolique et enjouée, dans les pas d'Huckleberry Finn. Les deux guitaristes ont appelé l'ami Christian Séguret (mandoline et violon) pour de somptueux dialogues entre cordes acoustiques. Amateurs d'Auto-Tune et autres effets cache-misère, passez votre chemin !

Mathis Haug nous décrypte la tracklist : *"Difficile de faire un choix dans la vaste discographie du Doc, on aurait aisément pu envisager un disque avec les blues, un autre avec une sélection de titres bluegrass ou ol'time ; ballades, gospels, country songs, la liste est longue… Après plusieurs semaines d'essais et de réflexion, nous avons décidé de prendre un titre représentant les principaux styles que Doc Watson a abordés dans sa carrière, et nous avons aussi cherché à mélanger les esthétiques de guitares. Le disque commence avec "The Cuckoo Bird", un traditionnel ol'time, enregistré sur la video pédagogique "Doc's guitar", où il joue en duo avec le banjoïste Mike Seeger. Une très belle version ! Dans ce titre, je joue jen drop D sur le Mi aigu, ce qui me permet d'imiter le banjo à la guitare. Benoit m'accompagne dans les basses et Christian joue la mandoline et le violon. "Roll on Buddy" (ou "The Nine Pound Hammer" selon les versions) est un standard du bluegrass avec cette mélodie géniale. Nous en proposons une relecture bluesy, en mélangeant les styles fingerpicking et flatpicking. Nous appliquons même recette sur "Worried Blues". "Liza Jane" et "Little Sadie" sont aussi des titres bien connus des amateurs de bluegrass, que nous jouons en flatpicking, Benoit s'appropriant les mélodies et solos à la guitare. Pour ma part ,je me régale à l'accompagner et à raconter les histoires : celle de Sadie et son destin tragique, une véritable "Murder Ballad" et une "Courting Song" (courtiser) énergique. Enfin, nous tenions absolument à enregistrer une ballade country, et je suis tombé lors de mes recherches sur une version de "Rock, Salt and Nails" d'Utah Philipps sur le Web. Nous nous sommes réappropriés ce titre, tout en restant dans l'esprit du Doc".*

Enregistré en février-mars 2021, cet E.P. de six titres est une somme, qui donne irrésistiblement envie de trinquer à la santé de Watson. Deux constats : primo, l'Ol'time music est éternelle ; secundo, écoutez le Doc est en soi une prescription de médecine douce.

Texte : Ben - Photo : Pierre Emmanuel Coste

MARC CITTI

Acteur formé au théâtre par Patrice Chéreau, Marc Citti est un comédien au jeu sobre et attachant. Sollicité par des réalisateurs comme Jacques Audiard ou David Foenkinos, il enchaîne les rôles, autant pour le grand écran que pour le petit. Avec sa bouille de rockeur, ce fan des Beatles, Ry Cooder et Neil Young, est un amoureux du son boisé des guitares acoustiques. Pour *Guitarist Acoustic*, il revient sur ses passions musicales.

Texte : Philippe Langlest - Photo : Marc Citti

Dans quel univers musical avez-vous grandi ?
Comme beaucoup d'adolescents de ma génération, j'ai appris à aimer la musique pop-rock avec les Beatles. Au début, j'appréciais le groupe dans son entité puis, petit à petit, je me suis mis à creuser davantage vers McCartney et Harrison. Même si par goût, je préfère le rock'n'roll incarné dans le groupe par Lennon. A vrai dire, les talents de mélodiste de Macca m'ont toujours semblé renversants. Ses mélodies écrites à la guitare apparaissent souvent assez simples sur le papier et puis tu te rends compte qu'en pratique, il y a plein de subtilités cachées et que ce n'est pas si évident que ça. J'ai toujours été davantage attiré par la deuxième période des Fab Four. Après avoir découvert l'album *Revolver*, j'ai plongé ensuite en apnée dans l'univers musical très créatif de *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band*, même si j'ai toujours eu une grand tendresse pour le *Double Blanc*, avec ses compositions et ses licks de guitares incroyables. A ce sujet, en 2018, j'ai publié mon premier roman chez Calmann Levy, intitulé *Sergent Papa*, où il est évidemment beaucoup question des Beatles, qui reste pour moi une source d'inspiration inépuisable.

Comment avez-vous appris à jouer de la guitare ?
J'ai fait mon apprentissage très tôt sur une petite guitare acoustique espagnole. A huit ans, j'ai commencé à prendre des cours de guitare avec un prof, mais j'ai été rapidement réfractaire à la pédagogie musicale. Du coup, je me suis mis apprendre les accords et les tablatures par mes propres moyens, en bossant sur ma guitare acoustique les partitions des chansons des Beatles, comme "Here Come the Sun", "Drive My Car" ou "While My Guitar Gently Weeps". Les Beatles, c'est la base, le socle...

Adolescent, vous avez votre période groupe de rock ?
Oui, bien entendu. A onze ans, avec deux copains, j'avais monté un trio basse/batterie/guitare, baptisé Anonyme. Ce groupe m'a accompagné pendant toute mon adolescence jusqu'à mes dix-huit ans. On a grandi ensemble. Ensuite, mes deux camarades ont continué dans la musique et moi j'ai bifurqué vers le théâtre. A un moment, je me suis rendu compte que j'allais plutôt devenir comédien, alors que j'avais pensé pendant toute mon adolescence faire une carrière de musicien et de songwriter.

En tant que guitariste, vous êtes plutôt acoustique ou électrique ?
Mon instrument de prédilection reste la guitare acoustique. Je n'ai jamais eu une grande passion pour le son électrique, je peinais à trouver la sensualité de l'électricité. Alors qu'avec la guitare acoustique, il y a quelque chose qui résonne plus en moi. En terme de résonance, j'aime bien la sonorité boisée de la guitare Taylor par exemple. Aujourd'hui, je joue d'ailleurs sur un modèle Taylor. En terme de toucher, je suis très fan, c'est mon instrument de prédilection. Après ma période d'apprentissage avec ma petite guitare espagnole, mes parents m'avait offert une 12-cordes Yamaha avec un son très pur. J'en garde un souvenir inoubliable.

Vous avez appris votre métier d'acteur au Théâtre des Amandiers de Nanterre sous la direction de Patrice Chéreau. C'est à cette époque que vous rencontrez d'autres comédiens (Thibault de Montalembert, Patrick Blondel, Laurent Grévill) qui, comme vous, sont des passionnés de blues et de rock.
J'avais déjà rencontré Laurent Grévill avant d'intégrer l'école du Théâtre des Amandiers de Patrice Chéreau. Laurent avait formé un groupe de blues-rock, je suis arrivé avec ma guitare et c'est là que j'ai fait la connaissance de Thibault de Montalembert qui jouait de l'harmonica avec nous. On se produisait dans des pubs à Paris, c'était très chouette. En 1993, on a signé sous le nom de Chaude Lance la B.O. du film *Rupture(s)*, réalisé par ma sœur Christine Citti, avec Michel Piccoli et Emmanuelle Béart. J'en garde un très bon souvenir, en tant que musicien et comédien.

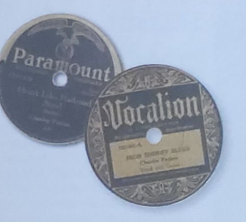
En tant qu'auteur, vous avez écrit en 2013 la pièce Kiss Richard, *pour laquelle vous avez reçu un prix d'interprétation au Festival d'Avignon. Est-ce un hommage caché au guitariste des Stones ?*
En fait, la pièce fait référence à Richard III. J'ai trouvé que le titre était assez marrant. Evidemment, c'est un peu un clin d'œil à l'indéboulonnable guitariste des Stones.

Quels sont vos guitaristes de référence ?
Quand j'étais plus jeune, j'ai été renversé quand j'ai découvert Frank Zappa. J'aimais beaucoup Robet Fripp, notamment son jeu de guitare sur l'album *Red* de King Crimson. Je suis très fan des guitaristes de boogie, des sudistes comme Stevie Ray Vaughan par exemple, qui jouaient avec un tirant très fort. J'adore Brian Setzer, il a une façon d'attaquer son jeu sur sa Gretsch qui me bluffe. Il y a aussi Ry Cooder et Neil Young qui, eux, savent faire sonner à merveille le son boisé des guitares acoustiques.

Visuels Coffret *Complete Recorded Works Volume 1 à 4* (Third Man Records)

CHARLEY PATTON

LA VOIX DU DELTA BLUES



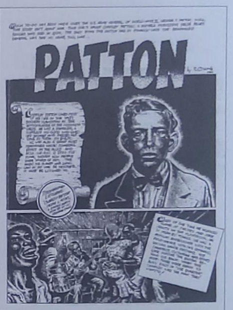
A l'occasion de son 130e anniversaire, portrait de fondateur du Delta blues, musicien aux multiples facettes, tout autant prédicateur que pécheur, et guitariste qui pratiquait le slide… au couteau !

Texte : Romain Decoret

Mississippi, 1920. Charley Patton était idéalement adapté à ce milieu. Il était métissé blanc, indien (probablement Cherokee) et noir, demi-frère de la famille Chatmon, qui fonda les mythiques Mississippi Sheiks. Le contraste entre sa relative petite taille et sa voix à la fois puissante et rauque était saisissant. De même, son jeu de guitare en "knife style" (slide) était proche de la lap-steel. Accordé en Si ouvert, il jouait parfois, comme le montre la seule photo existante de lui, avec la guitare à plat sur ses genoux, d'autres fois, il plaçait l'instrument derrière sa tête, en "clowning", une technique apprise des Chatmon. Quelques grands country-bluesmen le lui reprochèrent, tels Skip James ou Son House, bien que ce dernier fut un disciple de Patton. Il tapait sur sa guitare et la jetait en l'air avant de dire au public : *"C'est comme ça que je traite ma femme !"* Du pur vaudeville blues, sans doute appris des troupes itinérantes des Rabbit Minstrels.

D'après Homesick James : *"Johnny Temple m'a emmené à un pique-nique où jouait Patton. De loin, je pouvais voir la poussière voler et j'entendais déjà cette voix puissante, c'était Charley. Il était entouré de femmes qui dansaient et il faisait le show avec sa guitare. Il était dans la contrebande de "moonshine" pour ceux qui buvaient et pratiquait le racket. Quelqu'un me glissa qu'il était conducteur de mules et qu'une fois, il avait mis la bête K.O. Il avait l'air tout à fait capable de le faire ça et si une mule l'énervait, il l'attaquerait probablement. Charley était un dur"*. Mais, quelquefois, Patton revenait à son statut réel de pasteur et décidait pour un soir de ne jouer que des gospels. Il ne perdait pas pour autant l'attention du public avec son jeu en slide. Et puis, il avait toutes ces chansons qui attiraient les gens, parce qu'il parlait d'eux. Il était l'un des leurs.

Et quelles chansons ! Patton enregistra, entre 1929 et 1934, environ soixante titres. Des spirituals sous le nom de Elder JJ Hadley ("Elder Greene Blues", "You're Gonna Need Somebody When you Die"), blues de bootlegger ("Revenue Man Blues" - le Revenue Man est l'agent qui chasse les bootleggers), chansons de prisonniers ("Spoonful" a été chantée à l'origine par les prisonniers du pénitencier d'Angola. Curieusement, Patton en donne une version avec des accords de ragtime), chansons de catastrophe ("High Water Everywhere" relate les inondations du Mississippi en 1927), chansons d'éleveurs ("Jersey Bull Blues"), de fermiers ("Mississippi Bo Weavil Blues"). Son premier grand succès fut "Pony Blues", repris plus tard par Son House sous le titre "Saddle Up My Pony". Parfois, il reprenait presque tels quels des blues, comme son "One Summer Day", qui est en fait "Sittin'on Top of the World" de ses cousins, les Mississippi Sheiks.



Dessin Charley Patton de Robert Crumb

LES CHRONIQUES DE CHARLEY

Charley Patton avait des ancêtres indiens, ce qui explique son chant incantatoire d'une intensité irrésistible, qu'il accompagnait sur sa guitare en "knife style", consistant à jouer de courtes phrases de slide. Il représente le lien entre les songsters, le blues, les spirituals et les musiques de danse. Il pouvait être un observateur sagace lorsqu'on arrive à comprendre ses textes. Ainsi, dans "34 Blues", il aborde le contraste progrès/tradition du Sud profond : *"Herman a une "Big C" Chevrolet / Mais il est incapable de conduire / Autrement qu'en suivant la charrue de Papa Holloway"*. A l'intérieur de ses compositions, on trouve des noms de lieux, de personnes, des dates, des incidents de beuverie, tous mémorisés comme une autobiographie narrative souvent confuse et encore obscurcie par l'habitude de Patton de sauter des syllabes, des fins de couplets en remplaçant des mots par un riff de guitare. Une écoute approfondie récompense amplement l'attention.

La principale différence entre Charley Patton et les autres country-bluesmen est qu'il n'eut jamais envie d'aller au nord de Memphis ou à Chicago comme Big Bill Broonzy ou, plus tard, John Lee Hooker à Detroit.

Entre 1929 et 1934, Patton était immensément populaire dans le Delta et il avait choisi de jouer principalement dans des plantations ou des "jukes", où on l'appelait pour rester en contact avec son public et sa culture. Cela dit, il était prompt à exiger, couteau

> "De loin, je pouvais voir la poussière voler et j'entendais déjà cette voix puissante, c'était Charley. Il était entouré de femmes qui dansaient et il faisait le show avec sa guitare. Quelqu'un me glissa qu'il était conducteur de mules et qu'une fois il avait mis la bête K.O. Charley était un dur."
>
> HOMESICK JAMES

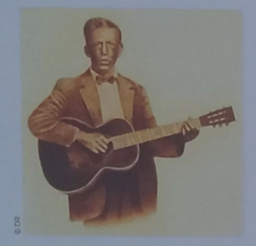
en main, que ce soit son alcool de contrebande qui soit vendu à l'exception de tout autre…

Ses enregistrements sont la meilleure documentation sur cette période, à l'exception de ceux de Blind Lemon Jefferson. Le problème réside dans l'accès et la compréhension. La raison en est que les masters des 78t de Charley Patton ont été détruits pendant la guerre. A partir de 1933, sa popularité avait décliné avec sa santé et, en 1941, les matrices en metal de ses disques furent réquisitionnées, certaines terminant comme renforts de barrières. Ce qui ne laissa à la postérité que des 78t pour la plupart rayés et peu écoutables qu'il fallut retranscrire bien qu'ils aient été pressés à l'origine sur des matières bon marché, comme l'amalgame servant à fabriquer les boules de bowling. Cela explique que même aujourd'hui, malgré tous les Surface Noise Reducers et Sonic Solutions, le son s'avère très obsolète pour un jeune fan impatient, à la différence des enregistrements de Skip James ou Robert Johnson. Personne ne saura jamais comment sonnaient vraiment les masters Paramount de Charley Patton, mais ce qui en subsiste est la première forme du Delta Blues, avant qu'il ne soit codifié et restreint par les douze mesures et les turnarounds obligatoires. Trésor caché !

DOCKERY PLANTATION & ACCORDAGE KNIFE STYLE

Fils du pasteur Bill Patton, Charley Patton suit sa famille de onze frères et sœurs lorsqu'elle s'établit en 1897 sur la plantation de Will Dockery, près de Ruleville, Mississippi. Vers quatorze ans, il apprend la guitare auprès d'un bluesman local, Earl Harris, qui lui enseigne sa première chanson "You Take My Woman and Maggie". Chaque bluesman a sa chanson particulière et Earl Harris encourage Charley Patton à trouver la sienne. Il rencontre ensuite Henri Sloan, un autre bluesman de Dockery, qui lui enseigne le slide joué avec un couteau. Les chercheurs sont arrivés à réduire les possibilités d'identification du guitariste que W.C. Handy entendit en 1902 dans la gare de Tutwiler, Mississippi. *"J'attendais mon train quand ce guitariste vint s'asseoir sur un banc. Il sortit son couteau, le glissa sur les cordes et commença à chanter "I'm going where the Southern crosses the Dog". C'est la première fois que j'entendais le blues".* Tutwiler était situé à côté de la plantation Dockery et ce guitariste était probablement Henri Sloan ou peut être Tony Hollins, beau-père de John Lee Hooker. Ces deux bluesmen de Dockery jouaient en knife style et utilisaient souvent la gare de Tutwiler comme point de départ. Charley Patton partit avec Sloan et joua dans des fêtes locales du Mississippi à Drew, Cleveland et Boyle.

Patton apprend le "knife style" et s'accorde en open de Si avec un capodastre à la seconde frette. Pour cela, il commence par l' open de La puis place le capodastre à la seconde frette. Ce qui résulte en un open de Si. Il joue également avec un bottleneck en cuivre, parfois accordé en open de Sol. Il est aussi le premier à faire claquer ses cordes graves comme un bassiste funky. Personne ne sait quelle guitare il utilisait à ses débuts (probablement une Kay, Stella ou Harmony), mais pour ses premiers enregistrements en 1929, il joue et est photographié avec une Stella modèle Grand Concert. Ses séjours avec ses demi-frères et cousins de la famille Chatmon (les mythiques Mississippi Sheiks, Bo "Carter" Chatmon, Walter Vincson) sont déterminants. Il perfectionne son "knife style" et apprend aussi à jouer le "hokum" en plaçant la guitare acoustique derrière sa tête et en se roulant à terre.


© DR

PRÉDICATEUR/PÉCHEUR

Charley suit brièvement les conseils de son père pasteur et devient un prédicateur confirmé, ce qui élève son statut social. Beaucoup d'autres bluesmen suivirent cette voie : Son House, Skip James, Blind Willie Johnson. Pour presque tous, cela crée une friction psychologique intense entre le blues et la religion. Patton n'y échappe pas, il se mariera quatre fois et, entre temps, s'arrangera toujours pour trouver une femme qui lui procure argent et foyer pendant ses diverses résidences dans les plantations. Il devient aussi bootlegger et en tire de bons revenus, même si c'est une vie dangereuse. Le guitariste - et plus tard révérend - Booker Miller relate que *"quand je jouais avec Patton j'avais toujours un calibre 38 dans ma ceinture et j'aurais tué quiconque aurait essayé de faire du mal à Charlie".*

Un de ses premiers partenaires, le bluesman Willie Brown déclare : *"Avant de rencontrer Son House, je jouais avec Charlie Patton, un musicien hors du commun, un génie de la guitare, meilleur que quiconque dans le Delta. Tout le monde lui disait :* "Chicago, New York, Detroit, tu vas devenir célèbre si tu montes là-haut". *Il répondait qu'il était déjà célèbre dans le Delta et qu'il ne faisait pas confiance aux businessmen du Nord. Mais Charlie était difficile à vivre, il buvait et il trichait avec l'argent, on ne pouvait pas lui faire confiance…"*

Dès 1910, il est déjà connu pour ses compositions "Down the Dirt Road Blues", "Banty Rooster" et surtout "Pony Blues". Pourtant, comme on l'a vu, il n'abandonnera jamais totalement le gospel.

Associé pendant quelque temps à Willie Brown, puis à Jake Martin et Joseph Harris dans la région de Vicksburg, entre 1921 et 1924, il joue ensuite à Clarksdale et Jackson en trio avec Tommy Johnson, Dick Banks et d'autres, avant de s'installer à Merigold, Mississippi. Avant même d'avoir enregistré, Charley Patton est extraordinairement populaire pour son "Pony Blues" et influence déjà de nombreux jeunes bluesmen. Chester "Howlin' Wolf" Burnett adopte le phrasé vocal de Charlie et ses apartés musicaux, donnant l'impression que deux différentes personnes se donnent la réplique. Tommy Johnson fait de même ainsi que Robert Johnson, Son House, Bo Carter, Blind Joe Reynolds.

ARC/VOCALION/PARAMOUNT

Ce qui est surprenant, c'est que Patton ait pu enregistrer autant qu'il l'a fait. La réputation locale est certes importante, mais Mance Lipscomb, Henri Stuckey, Bubba Brown étaient connus localement et n'ont jamais enregistré avant leur "redécouverte" dans les années 60. En 1928, Charley Patton s'associe au violoniste Henri Sims. Il participe avec lui à une audition du talent scout HC Speir, où des dizaines de prétendants n'ont que quelques minutes pour convaincre. Patton joue son morceau favori, "Pony Blues", et Speir qui a précédemment signé Skip James, Frank Stokes et Garfield Akers reconnaît immédiatement les possibilités que présente Charley. Une première séance est organisée à Richmond, Indiana, en 1929, dont sortiront quatorze titres, dont "Pony Blues", "Down the Dirt Road Blues" et "Screamin' and Hollerin'", sous le nom de The Masked Marvel. D'autres titres gospel de ces sessions sont édités sous le nom de Elder JJ Hadley, le double prêcheur de Patton.

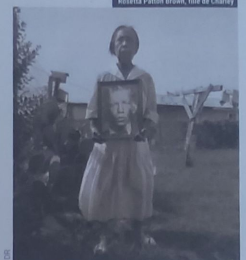
Il se marie pour la 4e fois en 1932 avec Bertha Lee et s'installe à Holly Ridge, bien qu'il séjourne et joue souvent à la plantation Jeffrey à Lula, Mississippi. C'est là qu'il renoue avec Willie Brown, qui est devenu le partenaire de Son House. Les trois bluesmen jouent en trio avec un grand succès, remplissant régulièrement le Plantation Hall local.

Une autre session pour Paramount a lieu en 1930 à Grafton, Wisconsin. Charley enregistre alors une trentaine de titres. Suffisamment pour que le label puisse sortir de nouveaux 78t régulièrement. Charley présente Son House et Willie Brown au producteur qui décide les enregistrer aussi. Puis Patton est envoyé par Vocalion pour enregistrer à New York. Cette visite rapide le conforte dans son idée de ne pas quitter le Mississippi. Peu de New-yorkais sont intéressés par ses chansons qui traitent de sujets comme la sécheresse dans la région de Lula. Il revient dans le Mississippi et se concentre sur les bals country et les "BBQ" parties ou "fish-fries", dans des endroits aussi divers que Leland, Boyle, Stringtown, Greenwood, souvent en compagnie de Son House et Willie Brown, mais aussi avec Honey-boy Edwards ou le banjoïste Papa Charlie Jackson.

> "Quand je jouais avec Patton j'avais toujours un calibre 38 dans ma ceinture et j'aurais tué quiconque aurait essayé de faire du mal à Charlie."
> BOOKER MILLER

LA DERNIÈRE SÉANCE

La dernière séance de 1934 a été immortalisée sous la forme d'une BD de Robert Crumb, fin connaisseur et collectionneur. Charley Patton est déjà très malade et son alcoolisme n'arrange pas sa condition cardiaque. L'agent WR Callaway du label Arc/Vocalion décide de l'envoyer enregistrer à nouveau à New York, en même temps que Son House et Willie Brown. Charley n'a pas envie d'y aller en raison de sa santé, mais aussi parce que, même au plus haut de sa renommée, Arc et Vocalion ne lui ont jamais donné plus de 20 dollars par titre - environ 200 dollars pour une session complète ; il gagne bien plus d'argent dans les soirées des plantations en vendant son alcool moonshine. De plus, Son House et Willie Brown, en bonne santé et en plein essor, le rabaissent volontiers quand c'est possible et sont de mauvais compagnons de voyage, car ils le connaissent trop bien. Quoi qu'il en soit Charley accepte sur l'insistance de son épouse Bertha Lee, qui est chanteuse. Les séances sont pénibles pour Patton qui est mal en point. Pourtant les chansons sont fabuleuses, à l'image de "34 Blues" et le tragique "Oh Death !" une prophétie clairvoyante, en duo avec Bertha Lee. Charley rentre avec Bertha Lee à Holly Ridge en avril 1934. Une autre crise cardiaque le surprend sur la plantation Heatman-Dedham d'Indianola où il est soigné, mais une seconde attaque cardiaque l'emporte subitement le 16 avril 1934.


Rosetta Patton Brown, fille de Charley
© DR

INFLUENCES

Son titre "High Water Everywhere" a été repris par Bob Dylan. Le groupe indie-rock Gomez enregistre en 2006 le titre "Charley Patton Songs". La même année Jule Brown réarrange "Green River Blues". En France, Francis Cabrel, connaisseur éclairé, le cite dans sa chanson "Cent ans de plus" en 1999. Le guitariste John Fahey lui a consacré un livre. Le luthier Michael Hauver construit à la main une réplique de la guitare Stella Grand Concert de Patton, pour 2800 dollars. L'influence de Patton a également été déterminante sur Tommy Johnson, Son House, Willie Brown, Howlin'Wolf, Big Joe Williams et Bukka White. Il représente la source primordiale du country-blues dont il fut la toute première star, avec le Texan Blind Lemon Jefferson.

Surtout, Patton était un superbe artiste. Même si son style de "clown", dont se plaignait Son House, a laissé des traces sur certains de ses enregistrements, Charley est le plus intense des chanteurs de blues. Il grogne parfois plus qu'il ne chante et son jeu de guitare possède une force rythmique venue en droite ligne de son héritage Cherokee, comme l'a fait remarquer la musicienne indienne Pura Fé. Son sens de la dynamique, alternant le murmure rauque et le style "shouting blues", inclut des interjections parlées. Malgré sa petite taille (1m74 pour 70kg) son image est celle d'un colosse, ce qui sera le cas de la plupart de ses disciples.

Que Charley Patton soit le plus puissant des bluesmen est confirmé par le fait qu'il est toujours capable de nous impressionner, avec une force et une intensité qui dépassent le fossé des cultures et du temps. L'écouter aujourd'hui évoque un univers à jamais disparu.

A écouter : Founder of the Delta Blues *(Yazoo). Intégrale en cinq volumes, adroitement remasterisé par Third Man Records, le label de Jack White.*

CHARLEY PATTON

ET SA STELLA

Charley Patton fut un des premiers artistes du Delta à connaître une place d'importance dans l'histoire du blues. La guitare jouée sur les quelque cinquante titres qu'il a gravés au cours de sa carrière n'est pas connue avec certitude, mais il est probable qu'il utilisa principalement une Stella. Explications.

Texte : Christian Séguret - Photos : DR



Charley Patton avec une Stromberg Voisinet



H.C. Speir

Charley Patton n'est plus aussi vénéré aujourd'hui que la plupart de ceux dont il a inspiré le parcours : Son House, Muddy Waters, Robert Johnson et tant d'autres. Pourtant, son rôle dans le développement du Delta blues fut historique et, à ce titre, la nature de l'instrument qu'il utilisa pour enregistrer les quelques plages mythiques que l'on connaît de lui est capitale, car elle a contribué à poser les canons désormais incontournables de la guitare blues acoustique. Et autant que l'on sache, c'est une guitare Stella Grand Concert que Patton utilisa durant l'essentiel de son parcours…

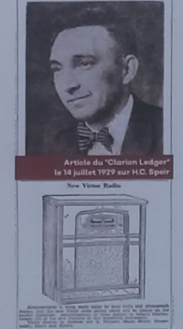
H.C. SPEIR

Si tant de bluesmen ont utilisé une Stella durant leur carrière, ce fut souvent par la grâce d'un seul et même homme : un blanc du nom de H.C. Speir. Ce passionné de blues avant l'heure tenait une boutique à Jackson, Mississippi, sur Farish Street, en plein quartier noir, où il vendait des instruments de musique, des phonographes et des radios. Mais il était également un scout, chasseur de talents pour Paramount et autres labels phares de l'époque. Il était équipé d'un matériel qui lui permettait d'enregistrer les artistes sur des disques en métal qu'il envoyait aux compagnies comme Paramount, Okeh, Victor, et bien d'autres. Speir vit un jour Patton débarquer aux côtés de Son House et Willie Brown. Les trois hommes avaient formé un groupe de gospel et désiraient auditionner. Il est probable que Speir fut d'entrée impressionné par le physique du chanteur, de dix ans plus âgé que lui. Son visage torturé, plus "caucasien" que celui la plupart des artistes avec lesquels Speir frayait le plus souvent, était marquant. Il ressemblait à ces manouches dont les yeux clairs percent le masque sombre. Les traits fins, le cheveu dru et défrisé, collé au front, il exhalait cette violence rentrée, si vive qu'on se gardait de toute réflexion de crainte de lui donner cours. Mais le contact fut bon, néanmoins, et Speir, qui comprit vite le potentiel de son interlocuteur, lui fit enregistrer des démos qu'il fit parvenir à Paramount. Contact fut pris et H.C. Speir mit un jour Patton dans un train, destination Richmond, Indiana. Dans cette ville se trouvaient les studios Gennett, loués par Paramount. Il est probable que Patton partit avec une Stella sur le dos, prêtée ou mise en gage par H.C. Speir, qui fournissait, parfois gracieusement, certains de ses artistes les plus démunis en guitares. Des Stella, toujours… Ainsi démarra l'œuvre discographique de Charley Patton, puisqu'il y enregistra quatorze plages le 14 juin 1929, dans ce studio bricolé dans un hangar, jouxtant une voie ferrée, et où, comble de l'ironie, des artistes subventionnés par le Klux Klux Klan avaient enregistré quelques hymnes à la gloire de la sinistre organisation quelque temps plus tôt…

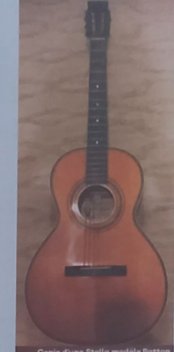
STELLA

Comment peut-on affirmer avec une relative certitude que Patton a utilisé une Stella ? La seule photo connue de lui, visiblement prise en studio, le montre avec une guitare qui semble être une Stromberg-Voisinet. Mais on connaît le doute concernant la guitare exhibée par Robert Johnson sur une des rares photos de lui qui le montre avec une guitare qui ne lui appartenait probablement pas. Si l'on en croit le Reverend Pearly Brow, qui connut personnellement Patton, ce dernier utilisait une Stella Grand Concert noire avec une touche de nacre artificielle comme on en retrouvait souvent sur les instruments de l'époque, et probablement d'autres modèles moins ornementés. On sait également que H.C. Speir était un dealer d'instruments de la marque, qu'il en avait toujours en nombre dans sa boutique, et il est bien possible que Patton reçût sa (ou ses) Stella en gage avant d'enjamber le marchepied du train le menant vers le nord… Les Stella de l'époque étaient des guitares de facture très respectable, rien à voir avec celles qui furent proposées quelques décennies plus tard par Harmony, qui étaient particulièrement cheap. Construites par la compagnie Oscar Schmidt basée dans le New Jersey, ces Stella des années 20 étaient disponibles par catalogue et distribuées en masse dans tout le grand Sud, à des prix très raisonnables. Elles se trouvèrent donc logiquement dans les mains de nombreux musiciens de blues, probablement plus du fait de leur prix très amical que pour leur réelle adaptation au genre. Il s'agissait le plus souvent de guitares de format "parlor", avec un barrage en échelle (qui, allié à un accord ouvert et un jeu en slide, était particulièrement efficace), sans barre d'ajustement, avec une tête ajourée. La Stella Grand Concert affichait un format proche de celui des Martin 00 ou des Gibson L-00.

Il y a encore vingt ans sur le marché vintage, une Stella d'époque pouvait atteindre des cotes inespérées, jusqu'à 3000 euros pour les plus belles. Ces prix s'expliquent bien sûr par le fait que Patton a utilisé ce modèle de guitare, mais également Robert Johnson, qui utilisa principalement ce type d'instruments au début de sa carrière. Le luthier Mike Hauver, habitué à restaurer des belles endormies de ce type, a récemment créé une copie conforme de la guitare de Charley Patton.


Announces New Victor Radio
New Victor Radio

Article du "Clarion Ledger" le 14 juillet 1929 sur H.C. Speir



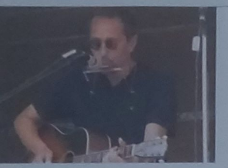
Copie d'une Stella modèle Patton par Mike Hauver

Note : Cette intervention et ce rôle de H.C. Speir ont récemment été remis en cause au profit d'un autre talent scout du même acabit, Ralph Lembo, mais nous nous tiendrons à cette première version, pour des raisons trop complexes pour être discutées ici.



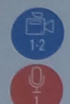
Farish Street à Jackson dans le Mississippi

PAR CHRIS LANCRY



Alcools

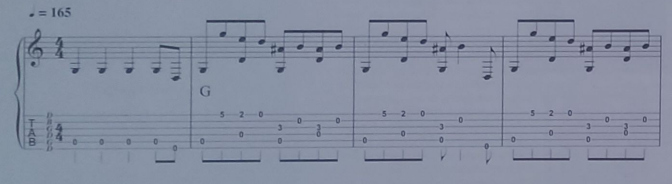
(Hommage à Charley Patton)



Voici un morceau dédié au grand Charley Patton, qu'on appelait "The Masked Marvel ". Il jouait déjà dans les années 1920 et enregistra pour la première fois en 1929. Son influence s'étend de Bukka White et Big Joe Williams à Bob Dylan et Jimi Hendrix (pour le jeu de scène). Son répertoire couvrait aussi bien le blues que le ragtime et la country music. C'est un immense créateur "naturel".

Ce titre est en open de Sol : Ré-Sol-Ré-Sol-Si-Ré, de la corde grave à la corde aiguë, mais il n'est pas joué au bottleneck.
C'est un blues classique, chaque cycle faisant douze mesures. Il y a trois tours en tout, dont deux seulement sont écrits, le troisième reprenant des éléments des deux tours précédents. La double queue vient à la fin du troisième tour.
Le tempo est autour de 104 bpm, mais il convient de travailler le morceau plus lentement.
On peut le jouer avec des basses alternées (comme écrit) ou avec une "monotonic bass", c'est-à-dire en jouant seulement la 5[e] corde à vide.

Keep ou playin' y'all!



G7 C7 G

D7 G



G

G6 C7 G

D7 G

D7

G harm.

Votre musique sonne blues-soul, avec des accents funk, par exemple sur le morceau "Got something". Quelle était votre direction musicale ?
Probablement la musique avec laquelle j'ai grandi. Elle se manifeste sous une forme ou une autre ; le blues, la soul et le funk ne sont jamais loin de mes pensées quand je compose. Certaines paroles dictent la voie à suivre, comme sur "Got Something", dont les textes assez caustiques ont inspiré cette esthétique funky. Parfois, la musique dirige mes chansons ; si je trouve un riff dur à cuire, ça va certainement montrer la voie, mais avec des chansons émotives, ce sont généralement les paroles.

Sur le titre "This is the place", vous proposez des voix et des paroles maories. Quel est le lien entre le blues et la musique maorie : celui des peuples (Afro-américains, Amérindiens et Maoris) dépouillés, privés de leurs droits et de leurs terres ?
Oui, perdre son identité et son lien avec sa maison est une chose difficile à digérer. Quand cela arrive à un peuple et que cela devient générationnel, cela crée de graves problèmes… Les Maoris s'alignent probablement davantage avec les Amérindiens à cet égard. Notre musique traditionnelle a des similitudes, je pense qu'un profond sentiment de perte peut se manifester dans une musique d'une beauté à couper le souffle, peu importe d'où vous venez.

"PERDRE SON IDENTITÉ ET SON LIEN AVEC SA MAISON EST UNE CHOSE DIFFICILE À DIGÉRER. JE PENSE QU'UN PROFOND SENTIMENT DE PERTE PEUT SE MANIFESTER DANS UNE MUSIQUE D'UNE BEAUTÉ À COUPER LE SOUFFLE."

Vous avez un jeu de guitare très groove, avec notamment des lézardes de guitare slide pour brosser le portrait de votre mère sur la chanson "Tough love Mum". Si l'on en croit les paroles de la chanson, c'était un caractère ; il ne fallait pas la déranger !
Oh oui ! Elle est décédée il y a environ quatorze ans, cette chanson est un hommage, je voulais qu'elle soit drôle, joyeuse et ludique, à son image. Ses amis et mes tantes m'ont aidé à réaliser la vidéo, c'était hilarant d'essayer d'organiser le tournage, cela nous a définitivement rapprochés d'elle et je suis sûr qu'elle nous regardait de là-haut et souriait…

Qu'est-ce qui a inspiré la chanson "Devil is a Woman", sur la tentation et même le bondage !
Au risque de paraître vulgaire, il s'agit de la puissance du sexe féminin ; j'ai vu cet organe transformer des hommes par ailleurs parfaitement normaux en fous délirants à de nombreuses reprises, y compris moi-même.

Sur le titre "Be Yourself", vous jouez une mélodie de guitare assez décalée. Qu'est-ce que cet étonnant jeu de guitare illustre ?
Le Fa# a inspiré cette chanson, il est si facile de frapper le Mi à partir de cette position. La première chanson que j'ai apprise avec cette position était "Foxy Lady" de Jimi Hendrix.

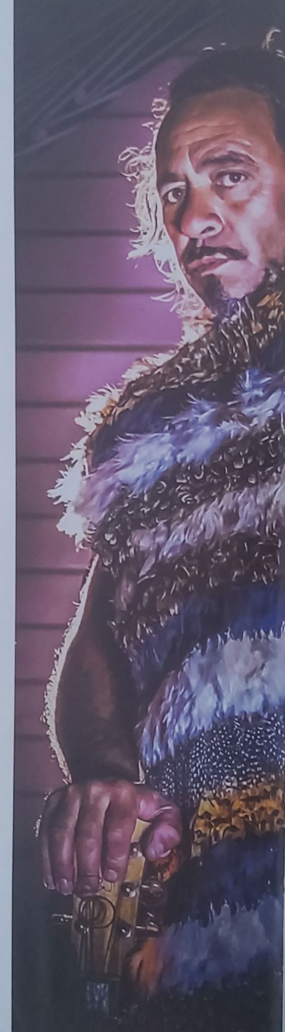
Qu'est-ce qui a inspiré l'énergique titre instrumental, "Can't Let it Go" ?
L'album *Green Onions* de Booker T & The MG's. Cette chanson est une leçon de simplicité des maîtres de la Stax, elle existe depuis plus de cinquante ans et je l'entends toujours à la radio et à la télévision. Less is more !

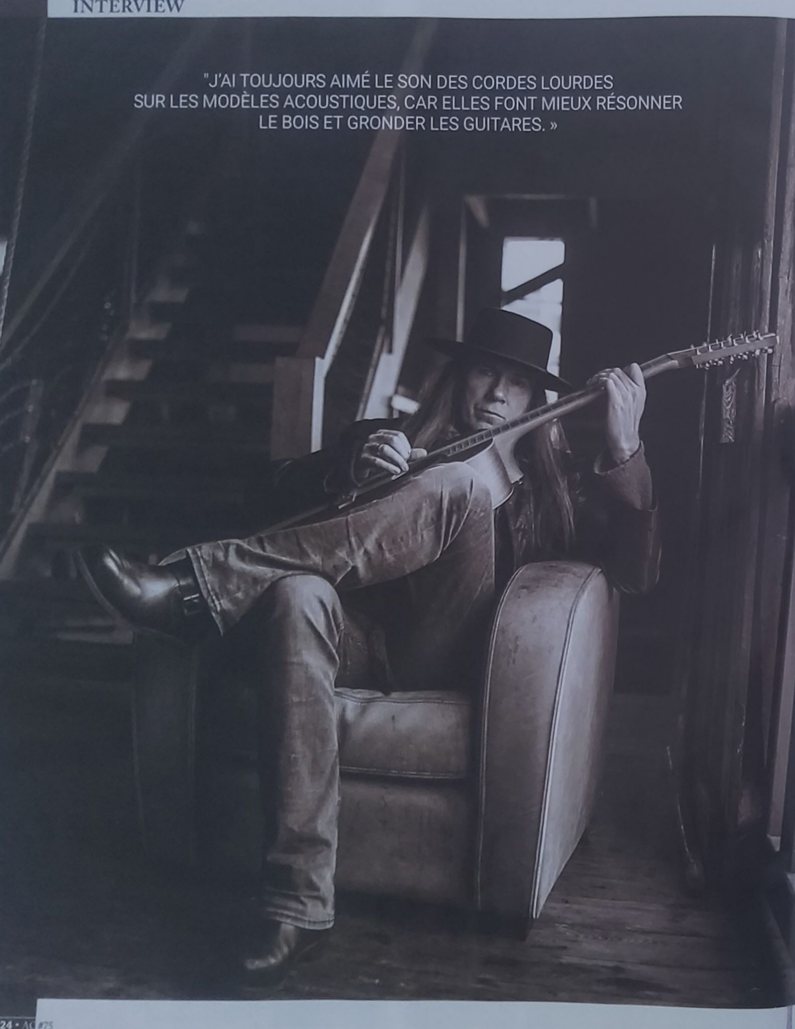
"Keep on Smiling" est un clin d'œil à Mississippi John Hurt, avec un jeu de guitare très dynamique. Votre idée ?
Oui, c'est un hommage aux bluesmen du Delta, et c'est bien d'avoir un morceau old school sur l'album. C'est aussi une chanson agréable, qui allège la charge émotionnelle des chansons plus sombres, donc ça coche quelques cases pour moi.

Comment avez-vous rencontré Fred Chapellier et Neal Black, qui jouent sur deux titres ?
Grâce à mon label Dixiefrog. André *(Brodzki, l'un des deux nouveaux dirigeants, ndlr)* voulait une chanson qui raconte vraiment mon histoire et c'est ainsi que la chanson "This is the Place" est née. Au cours de ces conversations, nous avons suggéré d'utiliser des artistes du label ; Neal et Fred nous ont envoyé quelques prises et le tour était joué.

En tant que Néo-zélandais, quel est votre lien avec le rugby : avez-vous joué dans une équipe de rugby et êtes-vous un supporter des All Blacks ?
J'ai joué de sept à vingt-trois ans en deuxième-ligne *(club de Rangataua et de la province de Bay of Plenty, ndlr)*, mes deux fils jouent également au rugby, je vais les voir jouer autant que possible. Et oui, à peu près tous les Kiwis soutiennent les All Blacks. Je suis aussi un grand fan des joueurs français tels que Sella, Dusautoir, Blanco, Champ, Rives, Chabal pour n'en citer que quelques-uns.

Quels modèles de guitare jouez-vous ?
Une guitare acoustique K Yairi, branchée sur un ampli Fishman Loudbox, mais aussi, en électrique, une Gibson 335 et une Fender Telecaster, reliées à des amplis Fender Twin et Fender Deluxe.





"J'AI TOUJOURS AIMÉ LE SON DES CORDES LOURDES SUR LES MODÈLES ACOUSTIQUES, CAR ELLES FONT MIEUX RÉSONNER LE BOIS ET GRONDER LES GUITARES. »

BJØRN BERGE

DU LOURD DANS LES CORDES

Retour aux affaires et aux baffes acoustiques. Dans son 13e et nouvel album, le bien nommé *Heavy Gauge* (Blue Mood Records/Pias), le songwriter norvégien, surnommé l'"Express du Nord", manie les tirants de bûcheron comme du chewing-gum. Epaulé d'un trio (Kjetil Ulland à la basse, Kim Christer Hylland à la batterie) et de sa fameuse 12-cordes Cole Clark, l'ex-one-man-band navigue entre douceurs folk, complaintes blues, digressions jazz, fièvres heavy metal, et fend un peu plus l'armure.

Texte : Ben- Photos : Edgar G. Bachel

Le titre de l'album* Heavy Gauge *fait référence au tirant de vos cordes, 013-056, une taille énorme pour un jeu aussi précis !

J'ai toujours aimé le son des cordes lourdes sur les modèles acoustiques, car elles font mieux résonner le bois et gronder les guitares, bref ça chante mieux ! Et comme certaines chansons sont plutôt sombres, lourdes dans leur ambiance, ça faisait un jeu de mots assez cool.

Les gens ont l'habitude de vous présenter comme un one-man-band, mais vous jouez en trio depuis les deux derniers albums. Qu'aimez-vous dans cette formule du power trio blues-rock ?

J'ai souvent tourné autour de ce mélange de formules - solo/groupe - sur de nombreux albums au cours de ma carrière. Certaines chansons fonctionnent mieux avec un groupe, en trio, d'autres marchent mieux en solo… Je laisse les chansons décider du format qui leur convient le mieux. Je me fiche que ce soit un trio ou un orchestre plus important. Le format trio, en particulier en live, vous donne beaucoup de place pour improviser, à la fois à la guitare et au chant, et, aspect peut-être le plus important, pour travailler votre dynamique. J'aime beaucoup cette liberté, mais il faut faire attention à ne pas surjouer.

Malgré la présence de musiciens, cet album garde la touche Bjorn Berge : un blues puissant et brut. Quelle était votre direction musicale ?

Il n'y a que trois chansons en groupe et le reste de l'album est en solo. Je n'ai jamais une direction précise prédéfinie, ce sont les chansons qui me viennent à l'esprit qui décident de la tournure des albums. Je ne pense pas ou ne me soucie pas des styles musicaux, j'essaie juste de faire la musique que j'aime. Comme je le disais avant : les chansons dictent l'expression dont elles ont besoin.

Dans le titre "I Got it Made", vous faites un clin d'œil à Motörhead, dont vous aviez déjà repris le fameux "Ace of Spades" sur votre album* St Slide. *Quel était votre lien avec ce groupe ?

C'est correct, mais je ne pense pas que le parolier de cette chanson, Ellis del Sol, ait pensé à Motörhead quand il l'a écrite. Personnellement, j'ai toujours été un grand fan de Lemmy et de Motörhead. Il y a de nombreuses années, on m'a demandé de faire des concerts à l'école et de leur enseigner les liens entre le Delta blues, le rock et la pop. J'ai mixé des chansons comme "Ace of Spades" et "Give it Away" des Red Hot Chili Peppers avec des morceaux de blues de Robert Johnson, Son House, etc. pour montrer les similitudes et la connexion entre le vieux blues et la musique moderne.

Sur le titre "Rip Off", vous durcissez le ton en choisissant une esthétique heavy metal et une ligne de basse fracassante…

Je voulais montrer aux gens que la guitare acoustique n'a pas de limites quand il s'agit de jouer du metal ou quoi que ce soit d'autre. La ligne de basse se joue sur une guitare acoustique avec une pédale d'octave. Je suis un grand fan de groupes comme Opteh, Mastodon, etc. J'ai donc essayé de capturer cette inspiration avec une guitare acoustique.

Dans les paroles de cette chanson, vous évoquez un "masque", des "mensonges", une "vision perdue d'être libre". Que vouliez-vous dire ?

Je pense juste qu'il est triste que tant de gens, en particulier les jeunes, se débattent avec une pression constante des médias, des réseaux sociaux, mais aussi de leurs amis sur la façon dont ils sont censés agir, manger, regarder ou aimer…

Sur le morceau "Alone Again", vous évoquez la solitude du musicien toujours sur la route. Etes-vous lassé de cette vie après presque trente ans de carrière ?

Oui et non… Je ne peux pas imaginer ce que serait ma vie sans donner des concerts et voyager. Au début, j'avais environ 200 concerts par an, c'était usant au bout d'un certain temps, mais au cours des dix dernières années, j'ai réduit la voilure et ne donnant qu'environ 60 concerts par an, et c'est tout simplement parfait.

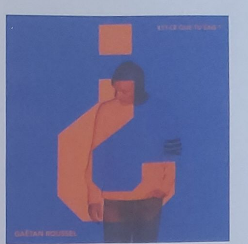
La chanson "Bottle Floats" ressemble à une pièce classique avec ses pizzicatos.

Cette chanson a en effet été conçue comme une pièce instrumentale il y a quelques années. J'ai toujours aimé la musique classique, donc je suis content que tu aies relevé cette inspiration. J'ai joué de la guitare classique quand j'étais jeune, entre l'âge de 12 à 16 ans, donc je suppose que l'influence de cette musique est toujours en moi, quelque part, profondément.

Comment vivez-vous la pandémie actuelle et l'annulation des concerts ?

Je prends ça très sereinement, en essayant de profiter de la vie avec ma famille et mes amis. Ecrire des chansons, pratiquer, promener mon chien… Une année de congé, c'était magnifique, mais désormais, je m'ennuie et j'ai vraiment besoin de jouer en concert et de rencontrer mes fans. Espérons que, dès l'été ou l'automne, les choses reviendront à la normale.

"J'ÉTAIS DANS L'ÉTAT D'ESPRIT DU SONGWRITER, C'EST-À-DIRE ESSAYER AVEC UNE VOIX, UNE GUITARE ET LA LANGUE FRANÇAISE D'EXPRIMER AU MIEUX DES CHOSES AUTOUR DE LA CONDITION HUMAINE, MAIS À MA MANIÈRE, SANS AUCUNE PRÉTENTION."



GAËTAN ROUSSEL

RETOUR AU SONGWRITING

Qu'il soit auteur, compositeur, interprète ou producteur, Gaëtan Roussel ne déçoit jamais. Apres l'album *Trafic* sorti en 2018, l'ex-leader de Louise Attaque sort un quatrième chapitre en solo, intitulé *Est-ce que tu sais ?*. Soit onze composions tissées à la guitare folk sur le terreau d'une pop aux sonorités très années 90, lumineuses, énergiques et sensibles. Cerise sur le gâteau, l'indispensable Alain Souchon prête sa voix sur le titre "Sans Sommeil".

Texte : Philippe Langlest - Photo : Fifou

Toutes les chansons de ce nouvel album ont été composées à la guitare folk, lors du premier confinement. Dans quel état d'esprit étais-tu ?

J'avais commencé l'écriture du nouvel album juste avant le confinement, avec cette envie de retrouver ma guitare acoustique, de ne pas travailler comme sur les disques précédents. Mon état d'esprit au moment de la phase d'écriture était de retrouver mon ADN, ce qu'on peut appeler la forme classique de la chanson. J'étais dans l'état d'esprit du songwriter, c'est-à-dire essayer avec une voix, une guitare et la langue française d'exprimer au mieux des choses autour de la condition humaine, mais à ma manière, sans aucune prétention. Que je puisse les chanter à toute personne ayant envie d'être là, dans la pièce et qu'on comprenne tout de suite vers quoi je vais. Mon état d'esprit, c'était cette limpidité-là, sans la production et la matière sonore autour.

Sur quelle guitare joues-tu ?

Depuis des années, je m'accompagne dans l'écriture de mes chansons d'une guitare folk Martin 000 qui date de 1946. C'est un petit bijou que j'ai eu la chance de croiser il y a quelques années et qui ne me quitte plus. Je l'ai souvent emportée en tournée mais aujourd'hui, je pense qu'elle a l'âge de rester à la maison. Elle a bien voyagé, je vais la choyer, la laisser au chaud… Je m'estime chanceux d'avoir trouvé avec cette guitare l'outil de travail qui me convient. Sur plusieurs morceaux du disque ("Je me jette à ton cou", "La Photo", "La Colère"), on trouve Adrian Utley, le guitariste de Portishead.

Comment avez-vous collaboré ensemble ?

J'ai rencontré Adrian grâce à Maxime Leguil qui a produit le disque. Maxime avait déjà collaboré avec lui sur d'autres enregistrements. Comme j'ai composé cet album en revenant à mes sources, la guitare acoustique, ça m'a fait revenir à mes premiers amours quand on a commencé avec mes camarades de Louise Attaque dans les années 90. Je me suis alors plongé dans quelques albums de ces années-là, tels *OK Computer* de Radiohead, *Fantaisies Militaires* de Bashung ou *Dummy* de Portishead. J'étais dans ce genre de vibrations et un jour, Maxime m'a dit : *"Je connais bien le guitariste de Portishead, on pourrait peut-être l'appeler ?"* Ça c'est fait comme ça, très spontanément. A la guitare, Adrian a une musicalité très anglaise dans sa manière de jouer de la guitare, il est un petit peu onirique parfois. Il a eu la gentillesse de jouer, entre autres, la fin du morceau "Les Matins Difficiles" ; cette petite ritournelle à la guitare est magnifique.

Le disque a été produit entre Paris et le studio La Fabrique à Saint-Rémy-de-Provence. Comment as-tu façonné le son des titres en studio ?

Il y a beaucoup de premières prises. Comme j'avais fini l'écriture des chansons avant le confinement, j'avais eu la chance d'aller en studio, à Paris, pour enregistrer un peu entre le brouillon et un début de production. De cette période, je n'ai pas gardé grand-chose, sauf les prises de voix faites au tout début. Après, j'ai travaillé main dans la main avec Maxime. Nous avons passé une dizaine de jours au Studio La Fabrique, avec différents musiciens, pour prendre la matière sonore de l'album. En fait, il y a très peu de programmation, la majorité des chansons sont jouées, on a gardé le meilleur pour raconter l'histoire.

Pour finir, sur la chanson "Sans Sommeil", tu partages le micro avec Alain Souchon. Que représente-t-il pour toi ?

Alain Souchon est un auteur fantastique qui m'accompagne depuis très longtemps. Déjà très jeune, j'écoutais ses chansons, je les fredonnais. C'est un compositeur qui croque d'une manière assez précise l'époque, avec humour et en étant subversif. Je lui ai proposé de participer à mon album pour deux raisons : la première, c'est que dans cette chanson, j'avais envie de glisser une phrase que Souchon avait déjà chantée : *"Rien ne vaut la vie"*. J'ai toujours admiré sa manière de mettre un pan social dans son texte. Et la seconde raison, c'est qu'en lui demandant de chanter ce texte avec moi, j'avais l'impression qu'il me donnait la main pour qu'on puisse le faire ensemble. J'étais tellement heureux qu'il veuille bien chanter mes mots ! J'ai vécu ce moment comme un grand privilège.

ARMANDE FERRY-WILCZEK

LES VOIX DE L'ÉVEIL

Violoncelliste, guitariste et chanteuse, l'artiste tourangelle, adepte des chants du monde (notamment avec son ancien groupe Madera Em) et désormais en solo, sort un 2e album, *Qui naît dort plus* (Collectif Coqcigrue/L'Autre Distribution), intimiste, délicat, naviguant entre chansons intimes (pas que françaises donc) et poésies à fleur de peau, les arpèges acoustiques qui ne laissent pas de bois et la résonance des cordes cathartiques.

Texte : Youri - Photo : Julien Poulain

Que vouliez-vous signifier par ce titre énigmatique, "Qui naît dort plus" ?

A la base, j'étais partie sur la phrase "Qui ne dort plus", mais je voulais quelque chose d'un peu plus poétique, car ce disque, pour moi, a été comme une renaissance. Il y a beaucoup de titres qui parlent de choses que l'on pourrait qualifier de tristes, dures, alors qu'il s'agit des émotions qui se greffaient à ces chansons et se transformaient en choses positives. Dans ce titre, il y a la notion d'éveil.

De manière générale, vous évoquez avec beaucoup de tendresse les cœurs en vrac, les failles, la "poussière que l'on cache sous le tapis de notre dedans" comme vous le chantez dans "Rêves-baillons". Cet album tourne autour du thème du cheminement et de la catharsis…

C'est tout à fait ça. En écoutant les chansons, je me suis rendu compte que cette idée ressortait naturellement. Chez moi, les chansons jaillissent, elles sortent quand elles sont prêtes, que je sois dans un train ou sur mon canapé. Après avoir découvert le clip de la chanson "Tu me manques", beaucoup de gens m'ont dit que ça leur avait fait un bien fou, en ces temps de confinement, d'avoir des espaces d'air, de nature, de liberté…

> "LA MUSIQUE M'A SAUVÉE EN QUELQUE SORTE, ELLE A ÉTÉ UN VÉRITABLE TERRAIN D'EXPRESSION, UN EXUTOIRE QUI ME PERMETTAIT D'EXPRIMER DES CHOSES QUE JE N'ARRIVAIS PAS À FORMULER AUTREMENT…"

Dans la chanson "En taule", vous évoquez "des cages immenses de silence". Cette chanson a en effet une résonance particulière en cette période de pandémie.

Cette chanson ne parle pas de la prison extérieure, mais de nos cages intérieures, des forteresses que l'on se fabrique soi-même pour se défendre, se protéger. Du coup, on oublie de libérer nos cœurs, d'être dans l'essentiel. Entre les deux confinements, j'ai eu la chance de pouvoir donner un ou deux concerts, cette chanson a plu, elle résonne en effet vu ce que l'on vit actuellement. Mais ces titres n'ont pas de lien avec l'actualité, certaines de ses chansons étaient dans le fond d'un tiroir depuis quelques années…

Musicalement, cet album très délicat navigue entre la chaleur des cordes acoustiques (guitare, violoncelle et guitare portugaise) et la gravité de l'accordéon et du chant, bref une formule intimiste. Quelle était votre direction artistique ?

Je suis une amoureuse de la voix dans son état naturel. Dans ce monde qui fait la part belle aux effets, les Vocoder, Auto-Tune, et aux machines qui prennent le devant, j'avais vraiment envie d'une esthétique acoustique, du son naturel de la voix, des cordes… Nous sommes dans une époque où tout se bouscule via les réseaux sociaux et leurs flux d'informations en continu, j'avais envie de ralentir et d'aller à l'essentiel. Cette esthétique musicale s'explique aussi par la collaboration avec Antonio Placer *(compositeur, poète, arrangeur et chef d'orchestre galicien exilé en France, ndlr)*, qui a beaucoup participé à ce projet. Non seulement en me donnant confiance, en m'incitant à sortir ces chansons des tiroirs, mais aussi en participant à l'écriture de certaines parties de guitare. Nous avions envie que la guitare puisse chanter avec la voix, qu'elle ait toute sa place, qu'elle ne soit pas qu'un accompagnement.

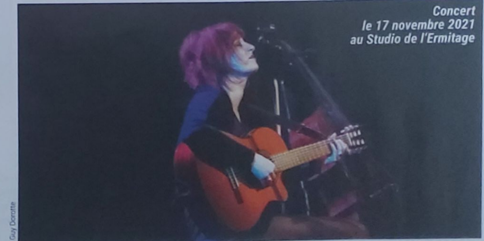
Pourquoi le choix de dialoguer avec la guitare portugaise de Loïc Da Silva ?

Loïc est un musicien franco-portugais qui vit à New York, je l'ai rencontré à Tours il y a quelques années. A l'époque, je jouais au sein du groupe de musiques du monde Madera Em, avec Loïc entre autres ; on s'amusait à réarranger des chants venus du monde entier, de tous les répertoires, mais aussi avec l'idée du mélange des cordes. Quand j'ai eu l'idée de cet album, j'ai eu envie de le nourrir autrement que par la simple formule solo sur scène, de proposer des arrangements plus poussés ; il m'a paru évident que Loïc, un musicien extraordinaire qu'il joue de la guitare portugaise ou de l'accordéon, m'apporterait tout cela. J'ai également invité Teepu Khan, un percussionniste du Rajasthan qui s'est installé à Tours, sur le titre "Une authentique saveur". Car même si je suis catégorisée chanson française, je n'ai pas l'impression d'être dans cette esthétique, j'aime y mélanger des sons du monde.

Comment avez-vous découvert et appris la musique ?

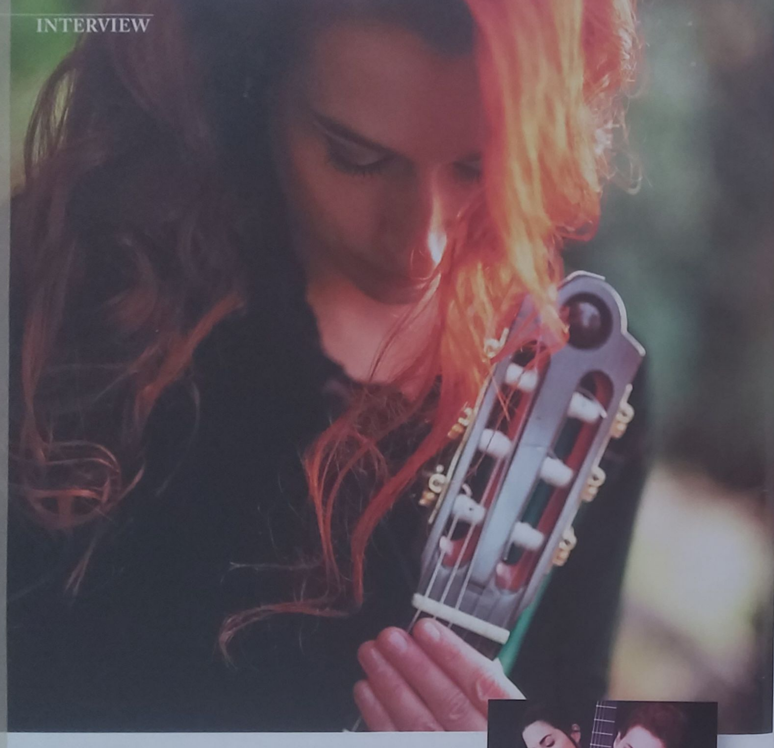
Ma mère était musicienne, elle jouait du piano. J'ai commencé par la flûte traversière et à bec, puis j'ai eu un coup de cœur pour le violoncelle, que j'ai appris dans une école de musique, bref un parcours classique. La musique, notamment le chant, m'a sauvée en quelque sorte, elle a été un véritable terrain d'expression, un exutoire qui me permettait d'exprimer des choses que je n'arrivais pas à formuler autrement…

www.collectifcoqcigrue.com



Concert le 17 novembre 2021 au Studio de l'Ermitage

© Guy Dorotte



LYDIE FUERTE

LA FLAMME FÉMININE

Malgré le confinement, la guitariste toulousaine n'a pas chômé. Plus inspirée que jamais, cheminant comme à son habitude aux frontières du flamenco, de la musique classique, du jazz et même du rock, la flamboyante compositrice (Révélation *Guitarist Acoustic* 2011 avec le duo Dyade) revient aux affaires avec deux projets d'envergure : Luz, "*une création artistique entremêlant guitare et danse flamenca pour évoquer la femme, la force du féminin*", et un nouvel album actuellement en cours de réalisation. Avec, pour dénominateur commun, ce feu qui la caractérise.

Texte : Ben - Photos : Xavier Aliot

- LA PREMIÈRE DU SPECTACLE LUZ SE DÉROULERA LE 4 JUIN À TOULOUSE, AU CHAPEAU ROUGE DE L'ESPACE SAINT-CYPRIEN.
- LE 7 AOÛT AUX NUITS MUSICALES EN ARMAGNAC

Comment est né le projet* Luz*, ton duo flamenco avec la danseuse Eva Luisa ?

Nous nous sommes rencontrées en 2014 pour le clip de mon arrangement de "Sibel" de Ricardo Moyano *(sur son premier album solo,* Carillón del Viento, *2017, ndlr)*, nous sommes vite devenues complices. Nous avions envie d'approfondir cette connexion entre la musique et la danse, mais pas uniquement par le biais du flamenco. Nous voulions aller plus loin pour évoquer la femme, la complicité qui peut unir les femmes dans la vie, dans l'art, etc. Ce n'est pas seulement une musicienne d'un côté et une danseuse de l'autre, on essaie vraiment d'entremêler nos univers.

Ce spectacle voit le jour en pleine séquence des mouvements #MeToo et BalanceTonPorc. Y a-t-il un événement particulier qui t'a inspiré cette thématique ?

En sortant le clip, nous nous sommes dit que nous allions être vite reliées à ces mouvements, mais ce n'était pas du tout notre démarche. Notre message n'est pas de dire que les femmes artistes peuvent être brimées par les hommes qui les empêchent de mener leur carrière, de chercher à séparer les sexes... Nous voulions plutôt montrer tous les combats que mènent les femmes, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs, parler des épreuves de la vie et des étapes qui constituent une vie de femme, comme la maternité. Ce n'est pas seulement un combat féministe. Nous souhaitions également fouiller la complicité qui existe entre les femmes dans la création, évoquer le thème de la sororité, cette fraternité, ce lien spécial qui unit les femmes.

As-tu souffert de comportements machistes durant ta carrière ?

Dans les interviews, on me demande parfois si je ressens de l'animosité de la part des hommes. Non, même s'il est vrai qu'il existe des a priori : est-ce qu'une femme peut jouer d'un instrument aussi bien qu'un homme ? Dans la musique classique, les musiciennes semblent bien plus acceptées. Mais j'entends parfois des phrases du type : *"Ouah, tu joues bien pour une femme !"*. Je ne le prends pas au premier degré, j'essaie de comprendre d'où cela vient et il m'arrive à moi aussi d'avoir des préjugés. Au contraire, j'ai toujours senti beaucoup de solidarité entre artistes de sexes différents, une entraide, surtout en ces temps compliqués.

Qu'est-ce que ça change de jouer avec une femme dans le processus artistique ?

Une certaine forme de liberté. Bien entendu, cela dépend de la personne qui t'accompagne. Quand je crée avec Eva, je me sens totalement libre de faire tout ce qui me passe par la tête, sans aucune restriction ni aucun jugement. C'est là ma démarche de guitariste : aller au fond des choses, chercher sa lumière intérieure - d'où le nom de ce spectacle, *Luz* -, tenter de remanier le flamenco d'une manière moderne, car je ne suis pas une guitariste traditionnelle de flamenco, j'utilise certains outils de cette musique qui m'inspire énormément, pour composer la mienne.

Autre projet : tu réalises actuellement un nouvel album.

Il s'agit de mes dernières compositions, écrites de 2019 à aujourd'hui. C'est un enregistrement en duo avec le percussionniste Juan-Manuel Cortes, avec qui je travaille depuis pas mal d'années, enregistré au Studio du Moulin avec Nicolas Jobet et l'aide précieuse de Georges Baux, l'arrangeur de Bernard Lavilliers. Nous faisons beaucoup de recherches au niveau des sons organiques, comme sur la pièce "Meditative Mind", dans laquelle nous avons associé des sons ASMR (Réponse Automatique des Méridiens Sensoriels), qui déclenchent une sensation particulière, comme des noisettes dans une calebasse ou le son d'un stylo sur du papier. Cela donne des sons très doux, comme chuchotés…

Quelle en sera l'esthétique générale ?

C'est un album très varié, qui tourne autour du métissage des styles : il y a du rock, du blues, du flamenco bien entendu et beaucoup d'accordages différents, car cela me permet d'aller plus loin dans l'exploration, l'inspiration, de sortir du carcan des positions habituelles… Nous avons lancé un crowdfunding sur le site Ulule le 15 avril pour financer la seconde partie de l'album. Sortie prévue en septembre.



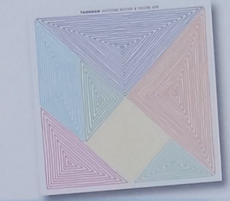
ANTOINE BOYER & YEORE KIM



L'ODYSSÉE DES ESPACES

Tangram. Sept pièces, des milliers de combinaisons. Qualifié de casse-tête chinois par certains, ce jeu permet d'évaluer la créativité des joueurs. Antoine Boyer et Yeore Kim n'en manquent pas pour composer non pas un puzzle mais une fresque musicale. En duo et à l'unisson de la talentueuse harmoniciste coréenne, son épouse, mais aussi d'un orchestre composé d'une contrebasse, d'une batterie et d'un trio de cuivres (clarinette/saxophone, trompette et trombone), Antoine Boyer (Révélation *Guitarist Acoustic* 2012 et Révélation *Guitare Classique* 2016) laisse libre cours à son imagination, débordante, et compose une symphonie jazz, free fondamentalement.

Texte : Ben - Photos : Kevin Seddiki



Certains titres de l'album sont disponibles en version vidéo.

Release party le 8 juin 2021 au Studio de l'Ermitage

Tangram (Viavox/L'Autre Distribution)

Comment est né ce projet guitare-harmonica ?

Antoine : Nous nous sommes rencontrés lors d'un festival de jazz à Taïwan en 2018 ; j'étais impressionné par ses talents de musicienne. Depuis, nous n'avons cessé de jouer ensemble, publier des vidéos sur le net, puis ce projet est né il y a deux ans.

Yeore : Antoine avait très envie de composer un album avec un orchestre, comprenant des cuivres, car jusqu'ici, il jouait principalement en solo ou en duo avec Samuelito. De mon côté, j'ai déjà joué au sein d'un orchestre, mais jamais avec un guitariste. C'était une première pour nous deux.

Comment as-tu découvert la musique, Yeore ?

Yeore : Ma mère est professeur de piano, instrument avec lequel j'ai débuté à l'âge de huit ans, mais aussi avec l'harmonica. Plus tard, j'ai appris à jouer de la trompette dans un groupe de ska-reggae.

Pourquoi ce titre de Tangram *?*

Antoine : Quant on compose un titre, on laisse venir les idées, elles se suivent, se juxtaposent, ce qui forme peu à peu la structure des morceaux. D'où cette idée de Tangram, un jeu que je pratiquais enfant. L'idée, c'était de s'amuser avec les formes, les architectures, mais sans tomber dans quelque chose d'intellectualisé. Cet album navigue entre pièces très écrites et improvisations. Il y a un an et demi, lors de l'arrivée de Yeore en France, nous avons débuté un cours d'improvisation libre au CRR d'Aubervilliers, dirigé par le compositeur Philippe Pannier, un gars génial, qui nous a permis d'aller plus loin dans ce sens. L'improvisation, c'est avant tout un travail d'écoute et cela confère beaucoup de liberté, comme sur l'improvisation "Where is Polly Blue", pour laquelle je ne sais même pas dans quel accordage je suis ! *(rire)*

"L'ÉCUEIL À ÉVITER ? SURTOUT NE PAS CANTONNER LES INSTRUMENTS DANS LEURS ZONES DE CONFORT, LA GUITARE QUI ACCOMPAGNE ET L'HARMONICA QUI JOUE LES MÉLODIES. IL FALLAIT LES SORTIR DE LEURS HABITUDES POUR QU'IL Y AIT DE VÉRITABLES ÉCHANGES."

Pourquoi le choix de la formule du septet, une grande première pour toi, Antoine ?

Antoine : J'écoute beaucoup de musiques d'orchestre, cela fait longtemps que cette formule m'intrigue, que j'écris des petites pièces pour orchestre… Là, j'avais quelques idées qui commençaient à sonner et j'avais très envie de jouer avec un trio de cuivres. Ce qui est drôle sur cet album, c'est que nous avons réussi à donner cet aspect symphonique alors qu'il n'y a que trois cuivres, une batterie et une contrebasse ! Ce projet m'a permis d'apprendre à écrire pour des cuivres, car je savais juste quel accord je voulais, quelle sonorité, mais pas plus. Ecrire pour un autre instrument que le sien, ce n'est pas évident, mais c'est très enrichissant.

Quel était l'écueil à éviter dans ce dialogue entre la guitare et l'harmonica ?

Antoine : Surtout ne pas cantonner les instruments dans leurs zones de confort, la guitare qui accompagne et l'harmonica qui joue les mélodies. Il fallait les sortir de leurs habitudes pour qu'il y ait de véritables échanges.

Yeore : Ce n'était pas évident, comme sur le titre "Take Away", mais avec Antoine, qu'il s'agisse de création ou dans notre vie de couple, il faut toujours le surprendre ! *(rire)* Pour l'album, il y avait d'autres instruments, cela facilitait un peu les choses. Quand nous jouons en duo en concert, c'est plus difficile, car nous devons sans cesse trouver des solutions pour dialoguer sans tomber dans cet écueil ou dans des redites.

Finalement, c'est plus l'album d'un compositeur que celui d'un guitariste.

Antoine : Oui, musicalement, c'est assez nouveau. J'avais en effet la volonté d'élargir le répertoire, mes horizons, de découvrir d'autres circuits, d'autres univers que celui de la guitare.

Yeore : Cet album, c'est beaucoup d'explorations et d'émotions. J'aime jouer avec Antoine, car il me pousse à me dépasser, il me fait découvrir des choses sur moi. En Corée, il n'y a pas beaucoup d'opportunités pour jouer quand tu es harmoniciste, car tout tourne autour de la K-pop, des musiques traditionnelles et un tout petit peu du jazz.

Vous proposez trois reprises, dont deux de rock que vous dynamitez : "Blackbird" des Beatles et "Exit Music" de Radiohead (ils reprennent également "Imagina" de Tom Jobim). Pourquoi ces choix ?

Antoine : Ce sont des titres que j'aime beaucoup, ils m'inspiraient, et avec l'harmonica, ça marchait bien. Sur "Blackbird", on part sur un sept temps. *(sourire)* Pour "Exit Music", nous sommes sur un cinq temps, car c'est un titre assez lent ; le cinq temps permet d'accélérer le mouvement, d'apporter un peu plus de souffle…

Yeore : C'est un rythme plus naturel pour moi, car le cinq temps est très utilisé dans la musique traditionnelle coréenne.

Quelle est la pièce où vous vous êtes le plus surpris ?

Antoine : Pour moi, c'est "After the Storm", car d'une certaine manière, ça y est, je fais de la musique symphonique ! *(rire)* Disons que je ne pensais pas aller aussi loin en terme d'aspect symphonique…

Yeore : "After the Storm" et la reprise d'"Exit Music"… Car j'aime bien mon son ! *(rire général)*



SAMSON SCHMITT

DE GAINSBOURG À "GAINSB'ART"

Samson Schmitt forme avec l'accordéoniste Ludovic Beier et le violoniste Pierre Blanchard la "front line" du Django All Stars, un quintet de choc dont Doudou Cuillerier (guitare et chant) et Antonio Licusati (contrebasse) assurent par ailleurs la section rythmique. Durant le premier confinement, les cinq acolytes ont enregistré *Gainsb'Art* (à paraître le 4 juin chez Label Ouest), leur hommage à Serge Gainsbourg, avec la complicité du peintre Red Dito.

Texte : Reiner Thomas - Photo : Jean Biermann

Comment est né ce projet ?
Comme le Django All Stars se produit depuis des années aux États-Unis, on s'est dit que ce serait bien de rendre hommage à un compositeur français proche du jazz. Et comme ça fait trente ans que Gainsbourg nous a quittés, on a monté ce projet *Gainsb'Art*, avec des morceaux réarrangés au son de la formation.

Comment avez-vous travaillé, pendant cette période du premier confinement ?
D'abord, chacun a donné son point de vue sur le choix des titres, en apportant ses idées… Puis Doudou et Antonio ont essayé de mettre en place les rythmiques, contrebasse et guitare. De mon côté, j'ai travaillé à la maison sur les bandes, les idées… Et j'ai profité d'une occasion de venir à Paris pour enregistrer toutes mes parties avec Ludovic.

Comment as-tu abordé ce projet ?
Mon père, Dorado Schmitt, l'a toujours dit : *"Quand tu seras un bon accompagnateur, tu seras un bon soliste !"*. Dans un premier temps, il faut déjà mémoriser la rythmique. Comme on a mis ça à notre sauce, il fallait tout réadapter. Dans l'improvisation, on est libres, mais on a des points de repère. On va reconnaître le thème bien sûr, mais ici le traitement est différent… Vu que je ne sais pas lire les notes, il faut que je m'adapte. Je mémorise la grille, et après je joue librement dessus. J'aime bien quand c'est "tordu", que ça parte un peu dans des sens… Donc je me le passe en boucle, je prends mes repères, et après je construis sur la suite d'accords.

Sur quelle guitare as-tu joué ?
Une vielle Di Mauro des années 40. Quel son ! C'est une des premières que j'ai eues, elle appartenait à mon père. Elle est authentique, elle a de l'âge ! Comme dit l'expression : "C'est dans les vieilles casseroles qu'on fait la meilleure soupe !".

Comment vis-tu cette période sur le plan personnel, sans possibilité de jouer ?
Vu qu'on est musiciens et qu'on vit de sa passion, se retrouver dans une situation comme celle-là, c'est compliqué… C'est peut-être l'occasion de travailler un peu plus son instrument, de composer… De mon côté, j'initie aussi mes enfants à la guitare, au chant. Ma fille de sept ans commence à jouer !

Avant cet album, tu écoutais un peu Gainsbourg ?
Je savais qu'il avait été dans le milieu du jazz, qu'il avait été accompagné par un super guitariste, Elek Bacsik. Ce qui me laisse penser que Gainsbourg devait peut-être avoir des antécédents manouches. C'était un "Russo-Manouche" ! *(Rires)*

Qu'est-ce qui te pousse à penser ça ?
Déjà ses compositions ! Il avait beaucoup de cœur, il avait du jazz, c'est un musicien incroyable. Et dans ses paroles, on sent que c'est un homme qui avait beaucoup de vécu ! C'est clair. C'est ce qui a fait sa notoriété.

Il y a des tubes que tu aimes particulièrement ?
"Ces petits riens", c'est magnifique ! "La Javanaise"… Dans nos reprises de Gainsbourg, on peut retrouver plein de choses : le côté musette, le côté manouche, avec une pompe plus "aérée". Il y a l'accordéon de Ludo, le violon, la guitare, le chant scat de Doudou, c'est très "français" !

D'autres ingrédients ?
Dans le jeu de Pierre, il y a parfois un côté "free", on entend du classique aussi. Avec Ludovic, on entend Toots Thielemans, Stevie Wonder… Dans mon jeu, sans prétention, il y a le côté "américain", et il y a le côté français, "à la Django". C'est un tout !

Que penses-tu du travail du peintre, Red Dito, qui a illustré votre album ?
Ça s'appelle "Gainsb'Art", c'est un disque artistique. La musique et la peinture, c'est la même chose… C'est un album qui a beaucoup de couleurs. On retrouve les cinq continents. C'est le mystère ! On voit la pochette, on entend la musique, on va vite comprendre.

DOUDOU CUILLERIER

Un mot sur votre façon de travailler sur cet album…
Ludo et Pierre, les "têtes pensantes" des arrangements, proposaient en général une base. Pour les rythmiques, il suffisait de suivre. Parfois, Ludo a proposé des trucs vraiment précis, par exemple pour "L'eau à la bouche". Il y avait "de la littérature", comme dit l'autre ! Mais en règle générale, je préférais attendre la basse d'Antonio pour pouvoir me poser dessus.

Rythmiquement, comment garder une cohésion quand on n'enregistre pas ensemble ?
Je pense que c'est l'expérience qui a payé. Parce que c'est compliqué de faire un truc, confiné chacun chez soi, en envoyant des audios sur des sons d'ordi… Je crois que ce n'est que le travail fait en amont depuis 35 ans qui a rendu ça possible. Antonio et moi, on se connaît par cœur, nos défauts, nos qualités, on ne se pose pas de questions… C'est facile. On sait ce qu'on a à faire. Au final, le mix de Ludo a eu aussi un rôle très important, parce que c'est un magicien !

Peux-tu me parler de ton entente avec Samson, votre "cohabitation" à deux guitares ?
Je dirais plutôt l'intelligence musicale de Samson ! Moi je vais "tout droit", c'est ma spécialité. Je pense que, selon son humeur et le morceau, Samson varie entre des doublures d'accords différentes, avec des positions incroyables. Et ce que j'aime bien, parfois, quand il sort d'un solo, il reprend la rythmique et ça devient "massif", avec une densité énorme. Derrière, je fais le plus sobre possible, je n'en rajoute pas trop, pour ne pas boucher l'horizon.

TONY RICE

Tony Rice a tiré sa révérence le jour de Noël. Héritier de Doc Watson et de Clarence White, il avait redéfini le flat-picking et fait redécouvrir à une génération la beauté des instruments véritablement "unplugged". Retour sur un parcours impérial et chaotique.

Texte : Christian Séguret - Photo : Archives Tony Rice

"DÈS QUE VOUS DEVENEZ FAN EXCLUSIF D'UN GENRE QUEL QU'IL SOIT, JAZZ, BLUEGRASS OU AUTRE, VOUS VOUS PRIVEZ VOLONTAIREMENT DE TOUT UN MONDE DE MUSIQUE."

Tony Rice est donc parti. Celui qui révolutionna le monde du bluegrass et de la guitare acoustique dès les années 70 avait depuis éteint tellement de lumières, refermé tant de portes, qu'on aurait pu penser qu'il disparaîtrait dans une discrétion relative. Quelle erreur... Son départ fut un choc, commenté pendant des semaines dans les plus grands médias anglo-saxons et sur tous les réseaux sociaux où l'on cherchera en vain un commentaire négatif. Une performance en soi, qui en dit long sur son côté rassembleur, lui qui toucha tant de publics. Rice écoutait rarement la même musique, et John Coltrane tournait plus souvent sur sa platine que Bill Monroe. *"Dès que vous devenez fan exclusif d'un genre quel qu'il soit, jazz, bluegrass ou autre, vous vous privez volontairement de tout un monde de musique"*, aimait-il expliquer.

INITIATION

Né en Virginie en 1951, Rice émigra avec sa famille à Los Angeles au début des années 60. Il se mit à la guitare avec passion et fonda avec ses frères son premier groupe. Les garçons, à peine adolescents, croisaient régulièrement des jeunes gens à peine plus âgés qu'eux, les Country Boys, au sein duquel figurait Clarence White, futur membre des Byrds, qui posait alors les bases de la guitare flat-picking moderne. Rice ne pouvait être à meilleure école. Sans prendre de leçons formelles auprès de son aîné, il s'imprégna de son style, se disputant l'honneur avec d'autres jeunes fans de porter son étui de guitare. Une Martin D-28 de 1935 qu'il finira par acquérir après le décès accidentel de White en 1973…

Au milieu des années 70, Rice intégra The New South, aux côtés de J.D. Crowe, Ricky Skaggs et Jerry Douglas. La formation enregistra en 1976 un album désormais mythique, posant les bases du bluegrass contemporain avec un répertoire délaissant volontairement les thématiques rurales et empruntant aux plus grands auteurs. Au fil des dizaines d'albums qu'il enregistra par la suite, Rice piocha ainsi dans un large répertoire pour se créer un patchwork magnifique : Gordon Lightfoot, James Taylor, Kate Wolfe, Jimmie Rodgers, Bob Dylan se côtoyaient au fil des sillons, leurs œuvres éclectiques gagnant sous son emprise une unité surprenante. Rice était alors devenu un guitariste unique. Son jeu syncopé inspiré de Clarence White, son usage d'intervalles inhabituels pour le genre, son sens du tempo sans faille, et par-dessus tout un son unique, à la fois cristallin et charpenté, lui assuraient déjà des wagons de suiveurs.

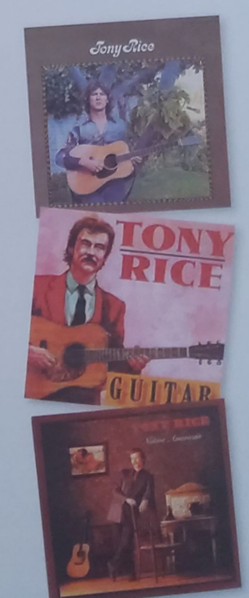
NEW ACOUSTIC

Quelques mois plus tard, Rice reçut un coup de fil de David Grisman. Ce virtuose de la mandoline était en train de monter un quintet à cordes révolutionnaire et poser les bases d'un courant qu'il baptisera "Dawg music", s'inspirant du jazz, du classique, de la musique klezmer et de bien d'autres genres. Grisman signa sur une major avec ce quintet d'avant-garde, enregistra avec Stéphane Grappelli et d'autres légendes du jazz, tandis que Rice achevait sa mutation vers un style plus œcuménique, intégrant des influences diverses, mais toujours obstinément acoustique, le guitariste refusant toute sa carrière de "plugger" sa guitare et de sacrifier au dieu décibel la pureté du son acoustique. A la même époque, le mouvement *unplugged* faisait ses ravages (comble du paradoxe, puisqu'au nom de ce concept marketing, on avait viré le seul instrument acoustique du groupe : la batterie !) Rice, sans en faire un sacerdoce, refusait d'avancer sous la bannière déjà mitée de cette appellation mensongère, déclinant les câbles qu'on lui tendait lors des soundchecks et refusant de plaquer un piezzo sur sa Martin vintage. Est-ce qu'on branche une wha sur le Stradivarius de Menuhin ?

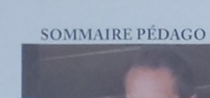
LA LUMIÈRE S'ÉTEINT

Mais au fil des vingt dernières années, la lumière pâlit. Rice se faisait rare et l'on suivait au fil des mois la dégradation physique qui faisait suspecter le pire. Victime d'une maladie rare qui éteignit sa voix il y a plus de vingt ans, il vit par la suite ses mains immobilisées par l'arthrose et la tendinite et abandonna la scène il y a près de dix ans. Et puis vint la nouvelle, ce matin de Noël 2020…

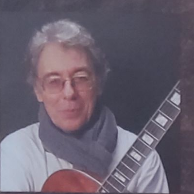


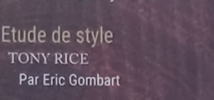


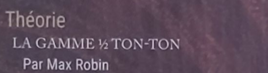
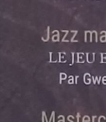
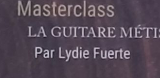
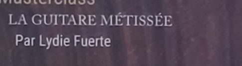
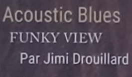
Tony Rice aura influencé des milliers de guitaristes, parfois à un point ridicule, suscitant des copies conformes, des concours de suiveurs, parfois de sosies, comme un Elvis du flat-picking. Des admirateurs qui connurent le même désir naïf de tenter de s'approcher de ce son divin, au risque d'en perdre leur identité, comme des Icare de la guitare brûlant leurs ailes en se risquant trop près de ce soleil musical. Beaucoup ont compris l'inutilité, voire la vacuité de cette quête. Une phrase simplissime du violoniste Johnny Gimble les fit peut-être dévier de leur route : *"Si je tente de jouer comme quelqu'un d'autre, qui va jouer comme moi ?"*. A la lumière de cet adage évident, beaucoup ont alors renoncé à atteindre l'inatteignable. Rice resterait un exemple de parcours, une évidence de conduite musicale, une figure tutélaire et réconfortante, pas le modèle sur lequel il serait impérieux de calquer son travail, de reproduire servilement les plans. Et en ce sens, son influence sur des milliers de guitaristes a été incommensurable. Restent leurs milliers de témoignages touchants, généreux et parfois poignants qui confirment l'impact énorme que l'astre Tony Rice a eu sur nos vies, la chaleur généreuse dont il a inondé nos frileux parcours. Les albums qu'il nous lègue feront qu'il ne sera jamais vraiment parti. Merci, Tony Rice.



Saisissez le code AC75spring pour télécharger les pistes audios et vidéos pédagogiques de ce numéro sur : www.guitaristmag.fr/pedago






NOUVEAU ! L'ACCÈS À LA PÉDAGO EN LIGNE EST RÉSERVÉ À NOS LECTEURS-TRICES
C'est simple : pour visualiser et télécharger les leçons pédagogiques rendez-vous sur : www.guitaristmag.fr/pedago
(inscrivez-vous et renseignez le mot de passe "motdepasse" si nécessaire)

Gravure musicale : Jean-Philippe Watremez

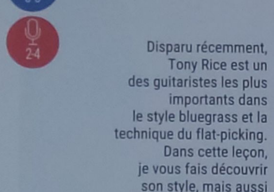
PAR ERIC GOMBART



© Romain Bouet



Tony Rice



Disparu récemment, Tony Rice est un des guitaristes les plus importants dans le style bluegrass et la technique du flat-picking. Dans cette leçon, je vous fais découvrir son style, mais aussi ses licks ou plans préférés sur des suites harmoniques très simples.



© DR

1 - GAMMES

Voici comme présentés dans l'introduction les "outils de base" : gamme majeure et gamme blues. Imprégnez-vous de ces modes puis essayez d'inventer des exercices rythmiques comme par exemple les gammes brisées jouées rapidement.

3

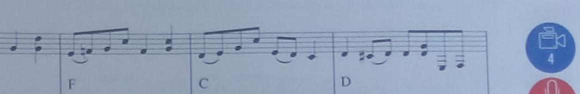
2-4

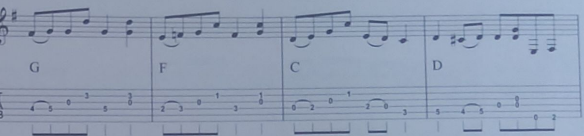
Gamme de G majeur — Gamme de C majeur — Gamme de D majeur

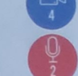
Gamme de E blues mineur — Gamme de G blues majeur

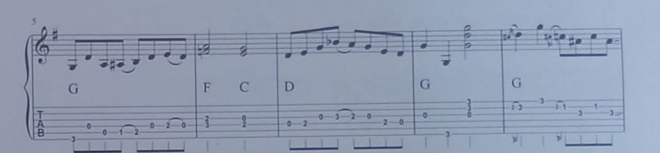
2 - EXEMPLE

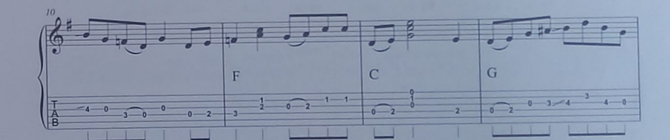
Cet extrait mélange un thème et parfois des accords brossés. Ça peut se jouer guitare seule. Faites bien attention à placer les notes de la mélodie "devant", sans les cacher sous une rythmique trop violente. Il faut savoir doser! Tendez l'oreille et enregistrez-vous si besoin.

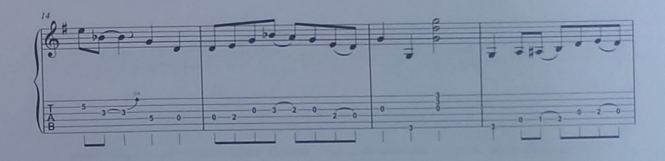


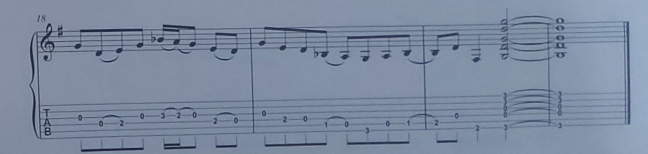








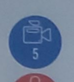


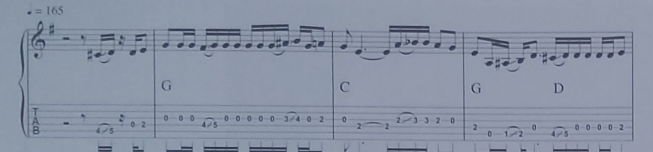


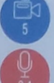
3 - MORCEAU D'APPLICATION

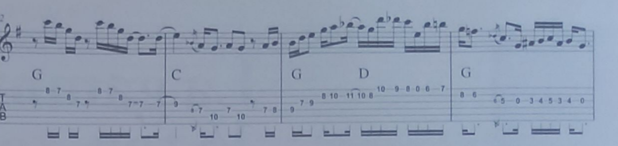
Après la présentation du thème, vous trouverez un exemple d'improvisation (début d'impro mesure 10). Le tempo est assez rapide, mais jouez lentement pour commencer. Les licks sont à connaître par cœur (cf. par exemple mesures 12, 13, 14), car ils reviennent dans la plupart des improvisations. Soignez la régularité des volumes des notes jouées par le médiator. A noter, en mesure 22, l'emploi de la technique dite du "cross picking". Il faut alterner impérativement haut/bas pour le sens du médiator. Vous pourrez utiliser le playback fourni pour vous entraîner.

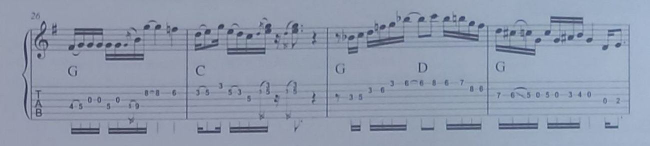
N.B. : Notez que je joue ce morceau avec un capodastre à la 2e case pour une sonorité plus cristalline.

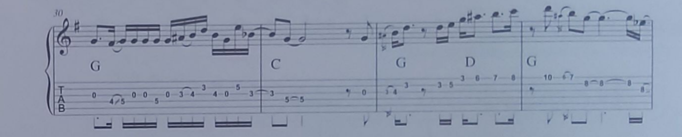


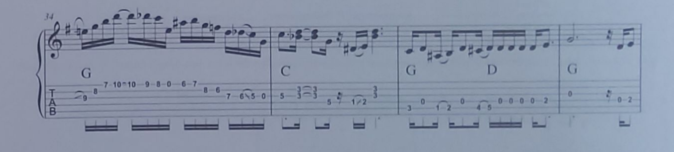


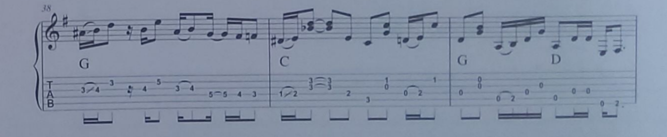



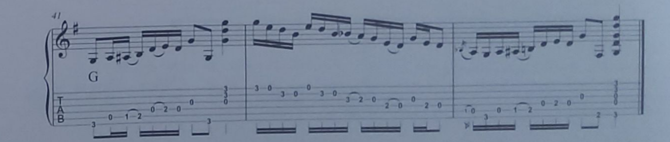




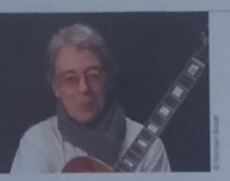








PAR MAX ROBIN

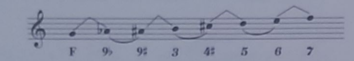


La gamme ½ ton-ton

Sœur jumelle de la gamme diminuée (dite encore "ton-½ ton"), la gamme ½ ton-ton est une échelle de huit notes caractérisée par sa symétrie, à utiliser sur les accords de dominante, où elle se distingue par ses couleurs spécifiques. Nous donnerons ici tous les exemples en référence à l'accord de G7, degré V de la gamme de Do.

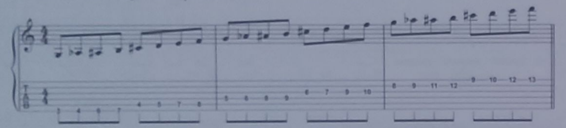
1- LA GAMME

Notez la parenté de cette gamme avec les accords diminués (en l'occurrence Gdim et A♭dim), transposables par tierces mineures.



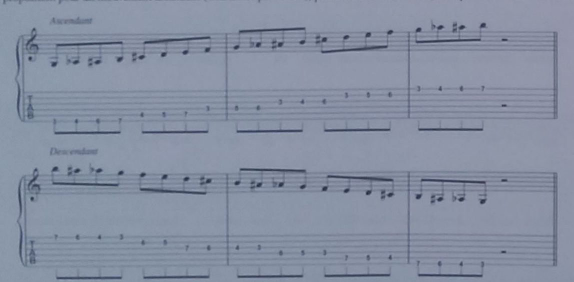
2- EXEMPLES DE DOIGTÉS

A- GAMME EN DIAGONALE. Quatre notes par cordes !



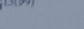
B- GAMME EN POSITION
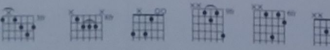
Voici une proposition pour un mouvement ascendant (trois notes par cordes), puis descendant. Bien sûr, vous pouvez "mixer" les deux à votre guise !

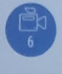


3- POSITIONS D'ACCORDS

La "voie royale" pour utiliser cette gamme est l'accord 7/9♭/13 (neuvième bémol et treizième juste !). Voici quelques positions commodes. A vous d'en explorer d'autres.





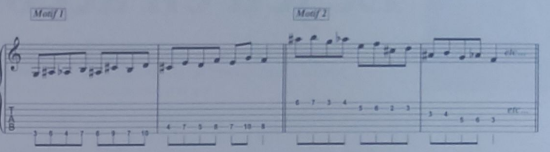


4- MOTIFS

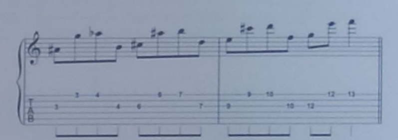
Ces clichés parfois empruntés à d'autres guitaristes vous permettront de "sortir des sentiers battus", en vous conduisant, nous l'espérons, à inventer et développer vos propres motifs !

. Motif 1 : gamme brisée en tierces mineures. Très adapté à la structure de la gamme !

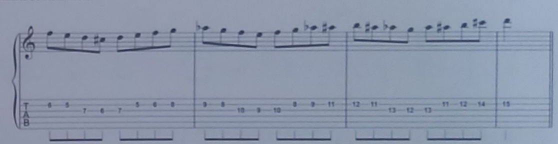
. Motif 2 : approche des notes par ½ ton. Un classique du grand Angelo Debarre.



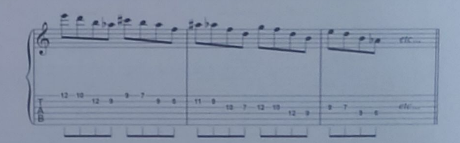
. Motif 3 : progression par sixtes. Astucieux et souvent utilisé par Philip Catherine !



. Motif 4 : extrait d'un thème emprunté à Boulou Ferré, tournant autour de la tonalité de Ré mineur.



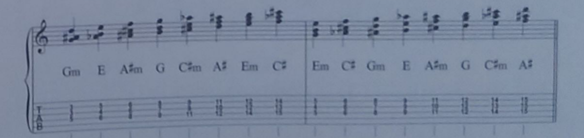
. Motif 5 : construit à partir d'un intervalle d'un ton et deux intervalles de tierce mineure, ce motif permet de faire tourner toutes les notes de la gamme. Très employé en jazz moderne.

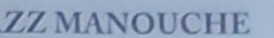


5- HARMONISATION "STRAVINSKY"

Véritable trouvaille, cette harmonisation reposant sur une alternance de triades mineures et majeures permet d'échapper à la "linéarité" de la gamme. A utiliser en accords ou en arpèges (cf. vidéo).

NB : nous avons maintenu ici par souci de cohérence et de clarté l'écriture "horizontale" de la gamme, en prenant quelques libertés avec la verticalité de l'harmonie !

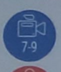




PAR GWEN CAHUE



Le jeu en accords (2)

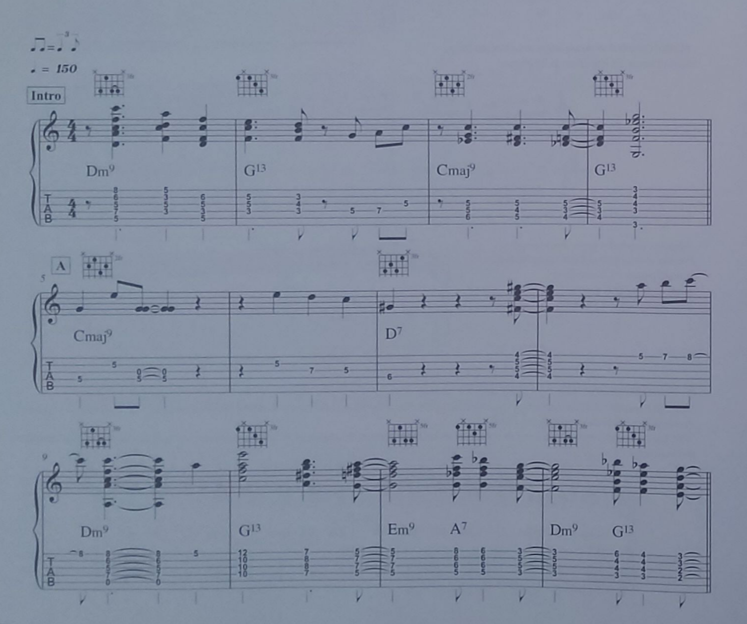


Bonjour à tous, aujourd'hui on continue sur notre lancée avec une deuxième leçon sur le jeu en accords, cette fois-ci dans un contexte swing.

Utilisé ici en question/réponse avec des phrases, le jeu en accords est un excellent moyen pour éviter les répétitions et redondances dans l'improvisation, à la manière d'un pupitre de cuivre qui répondrait à la mélodie d'un chanteur.

Pour illustrer tout ça, je vous propose ce morceau d'étude autour de la grille du standard *"Take the A train"*.

Bonne leçon !



A
Cmaj9 D7 Dm9

B
G13 Gm7 C9 F6

D7 Dm9

A
G13 Cmaj9 D7

Dm9 G13 Cmaj9 C7(♯9)
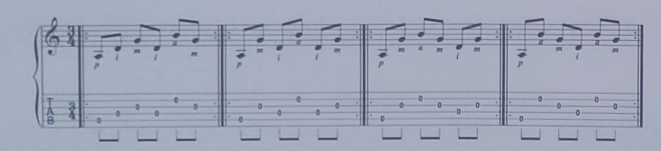




Lydie Fuerte

La guitare métissée

Je vous propose de travailler un extrait d'une de mes compositions. Nous y retrouvons un métissage de deux styles de musique, l'un brésilien et l'autre "flamenco", avec ses harmonies dissonantes.

EXERCICE 1 : ARPÈGES À VIDE

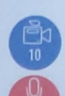
Je vous donne d'abord un échauffement pour travailler les arpèges avec le plus d'émission du son possible.
Bien plier le doigt vers l'intérieur de la paume de la main droite. Articuler chaque doigt et jouer le plus fort possible.

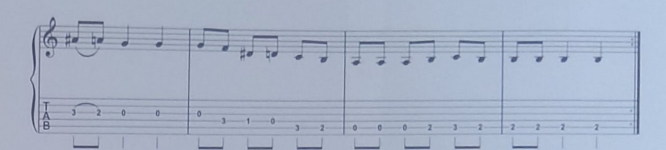


EXERCICE 2 : POUCE TECHNIQUE FLAMENCA AVEC L'OPEN TUNING

Ici, nous utiliserons le pouce en buté pour un son flamenco (cf. morceau mesure 16).
Buter le pouce, changer l'angle d'inclinaison vers le bas par rapport aux cordes (voir vidéo).

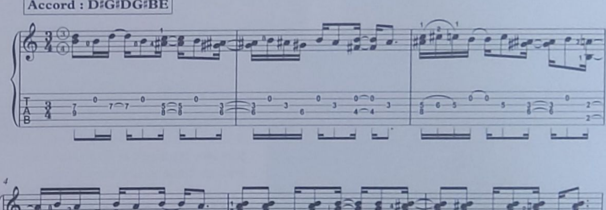
Accord : D♯G♯DG♯BE
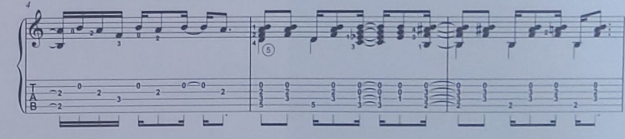


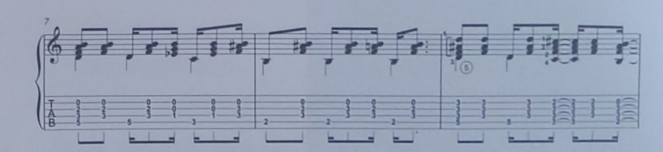


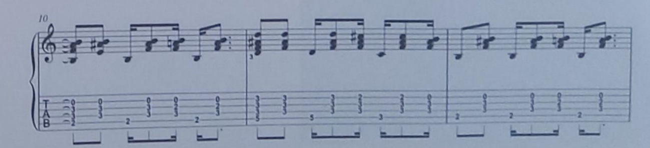
MORCEAU D'APPLICATION

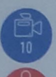
Ce morceau vous fera travailler également un open-tuning particulier, indiqué ci-dessous au début de la partition. Notez bien que la hauteur des notes qui est écrite sur la partition n'est pas celle qu'on entend, ce sont les notes habituelles que l'on retrouve sur ces cases.

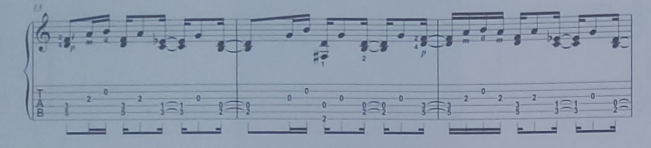


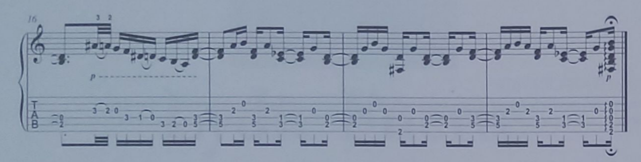














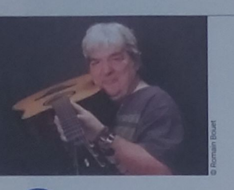
Je vous invite, si le cœur vous en dit, à participer au crowfounding Ulule pour mon nouvel album, qui sortira en 2021.

Ce financement participatif, qui a démarré le 15 avril, vous permet d'acheter en avant-première cet album et de pouvoir vous offrir un stage ou une masterclass.

Très bon travail à vous et à bientôt !

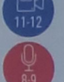
http://lydiefuerte.com

PAR JIMI DROUILLARD



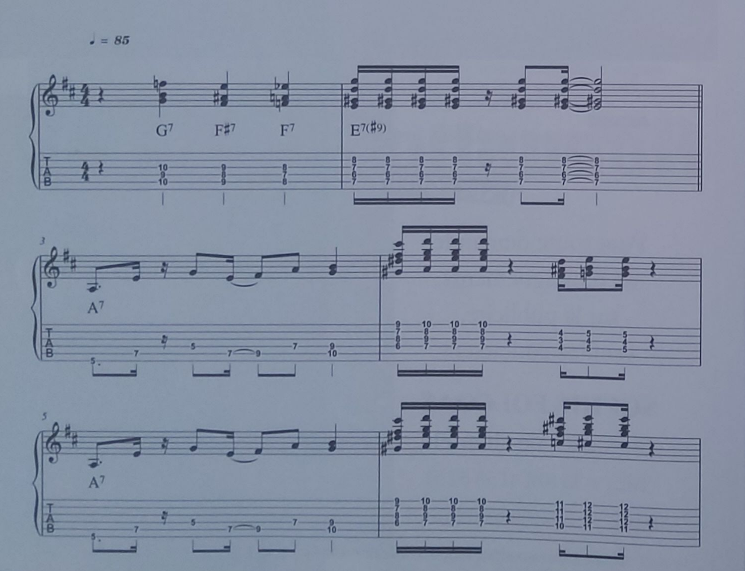
Funky View

Bonjour à tous.
Voici un morceau qui permet de vous montrer ma vision du funk à l'acoustique.



La grille est très simple : seize mesures en tout.
Après les deux mesures d'intro, où l'on aperçoit le célèbre accord E7/#9, quatre mesures de A7, quatre mesures de C9, six mesures de D9 et de nouveau l'intro *(je crois que le compte est bon : seize mesures !)*.
De la mesure 1 à 17, c'est le thème ou la mélodie. De 17 à la fin, c'est le solo.
Chaque plan peut resservir pour vos rythmiques ou vos riffs, dans tous vos morceaux.

Merci à tous pour votre écoute.
N'hésitez pas, pour plus d'infos : jimid@free.fr
Un coup d'œil aussi sur mon nouveau site : jimidrouillard.com
Bien à vous et on croit très fort à la guitare pour passer ce cap.
Jimi D



7 C9 C9

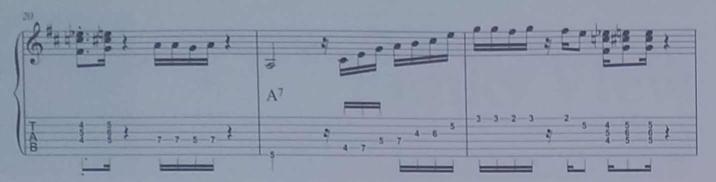
10 D9

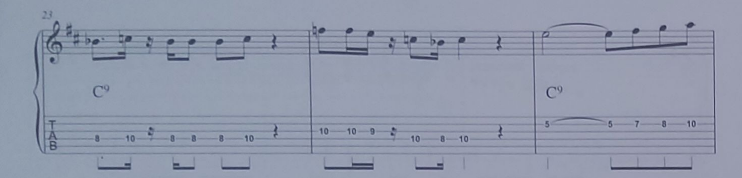
13 D9

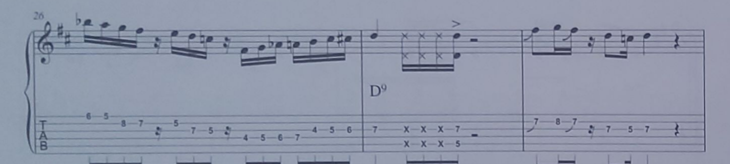
15 D9 G7 F♯7 F7

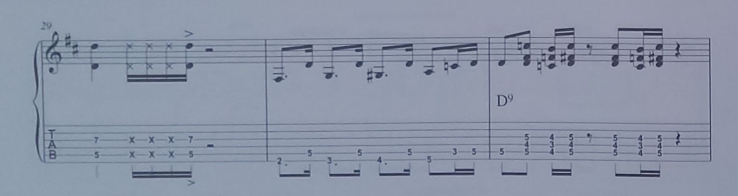
18 E7(♯9) A7

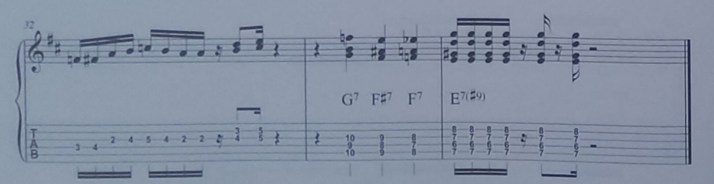

11-12
8-9


20
A7
T
A
B

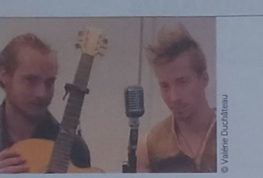

23
C9
C9
T
A
B


26
D9
T
A
B


29
D9
T
A
B


32
G7 F♯7 F7
E7(♯9)
T
A
B

PAR IDHAÏ


© Valérie Duchâteau

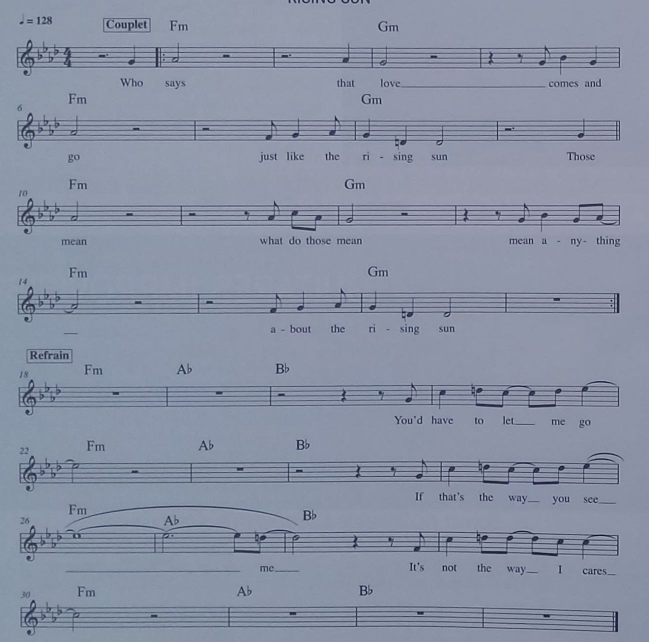
Rising Sun

"Rising Sun" est un titre en Fa mineur sur un mode dorien.
Dans ses paroles, cette chanson interroge l'être sur son amour.

L'amour est-il comparable au soleil levant, qui disparaît d'un point de vue terrestre ?
Ou cet amour se place-t-il plutôt du point de vue du soleil, qui ne cesse de briller pour tout ce qui est ?

Idhaï

RISING SUN



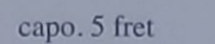
PAROLES COUPLET 2

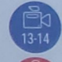
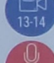
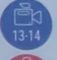
Do you feel that I come and go just like passing birds
That'd mean that you'd mean almost nothing to me unlike the rising sun

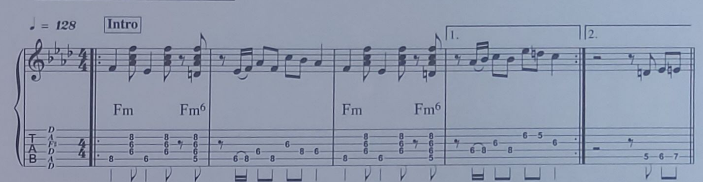
GUITARE 1

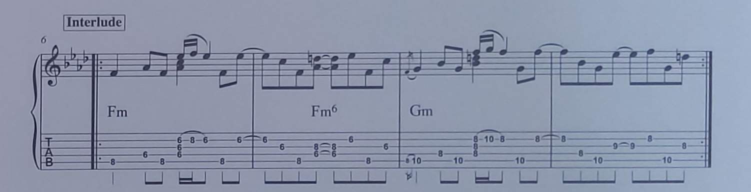
Notez que je suis accordé pour ce morceau en open de Ré majeur (D-A-D-F#-A-D), mais avec un capo placé à la 5e case, ce qui correspond en fait à une tessiture "réelle" de Sol majeur (cordes à vide avec le capo : G-D-G-B-D-G).

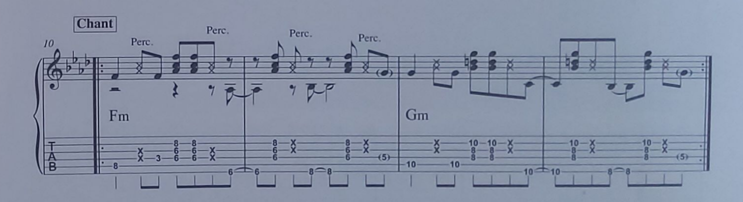
Idhaï

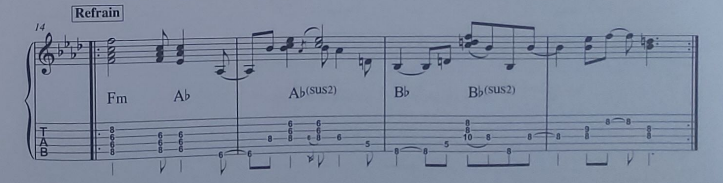








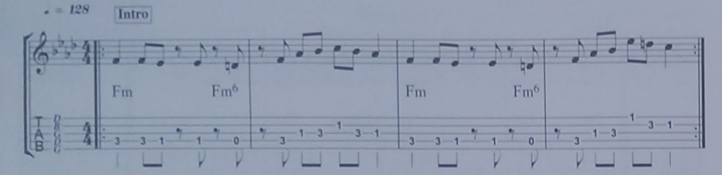


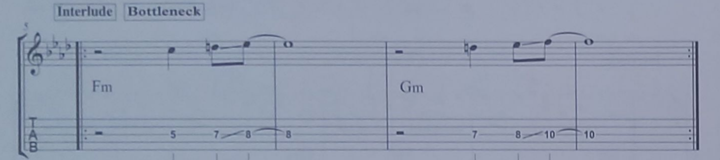
GUITARE 2 (CIGAREBOX)

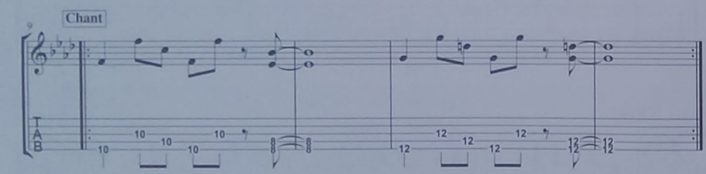
Ma cigar box est accordée en open de Sol : G-D-G-B-D.
Pour ce morceau, j'utilise un bottleneck. Pour l'intro et les parties instrumentales, je joue un petit thème en passant par la tonique, la seconde puis la tierce, et ensuite par la seconde, la tierce puis la quarte. Pour les parties couplets, j'accompagne Idhaï en power chords (tonique-quinte-tonique).
Pour la dernière partie instrumentale, j'interprète le thème et je rejoins Idhaï sur les accords.
Notez que sur la grille des couplets, on peut éventuellement placer un accord optionnel de Eb à la fin de la mesure de Fm qui précède le Gm.

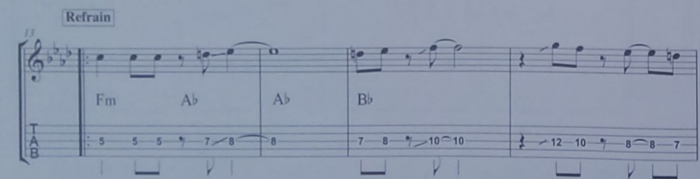
Vincent









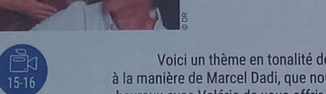


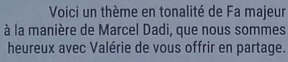
Fm A♭ A♭ B♭

PAR VALÉRIE DUCHÂTEAU & ANTOINE TATICH


© DR

Around Marcel





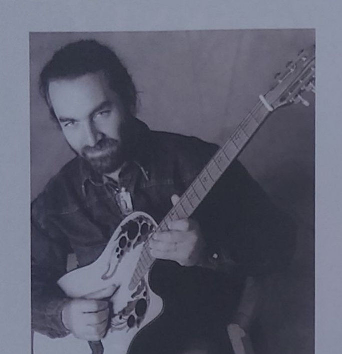
Voici un thème en tonalité de Fa majeur à la manière de Marcel Dadi, que nous sommes heureux avec Valérie de vous offrir en partage.

LA PREMIÈRE GUITARE
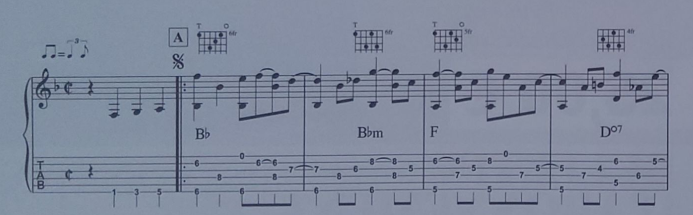
Elle joue le thème, qui se détache nettement du jeu de basses.

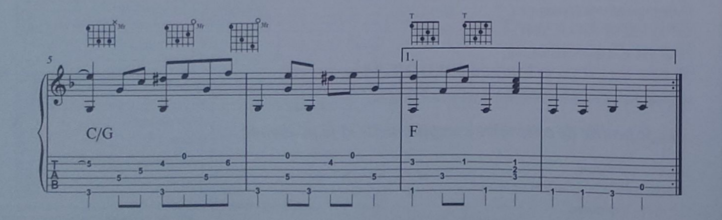
Aisément repérable pour la deuxième guitare qui le doublera, ce thème est fait de notes régulières sur les cordes 1 et 2 dans la partie A, et requiert un usage fréquent de la 1re corde à vide, ce qui favorise les résonances.

On note ici les techniques chères à Marcel Dadi : l'usage du pouce de la main gauche sur la 6e corde évite les barrés et repose la main en libérant les doigts 1, 2, 3 et 4. L'absence de barré permet aussi de mieux utiliser les cordes à vide. Autre avantage, les doigts ainsi libérés peuvent effectuer des pull-off, hammers, slides et chôkes, tout ce qui colore le jeu en fingerstyle. Une guitare folk est forcément plus adaptée à l'usage du pouce. Sur une classique, les positions seront un peu différentes et le barré sera nécessaire bien des fois !

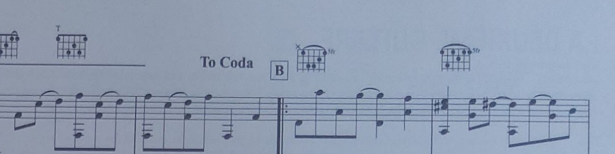

© DR

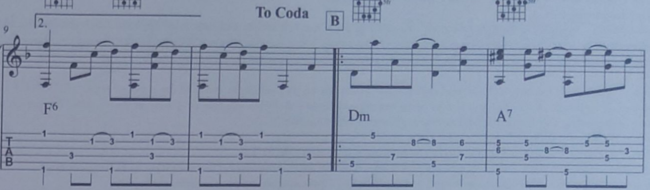
PART GUITARE 1

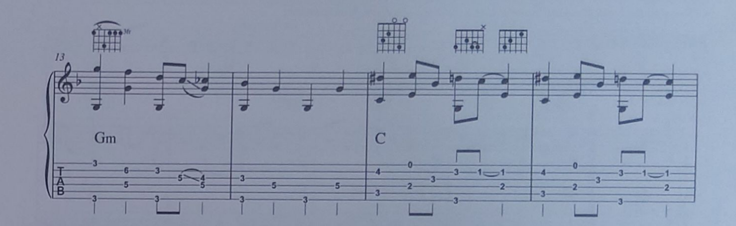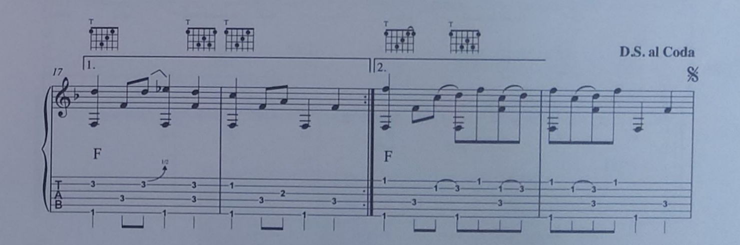




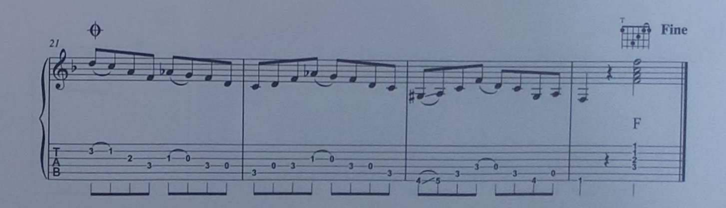














11

LA DEUXIÈME GUITARE

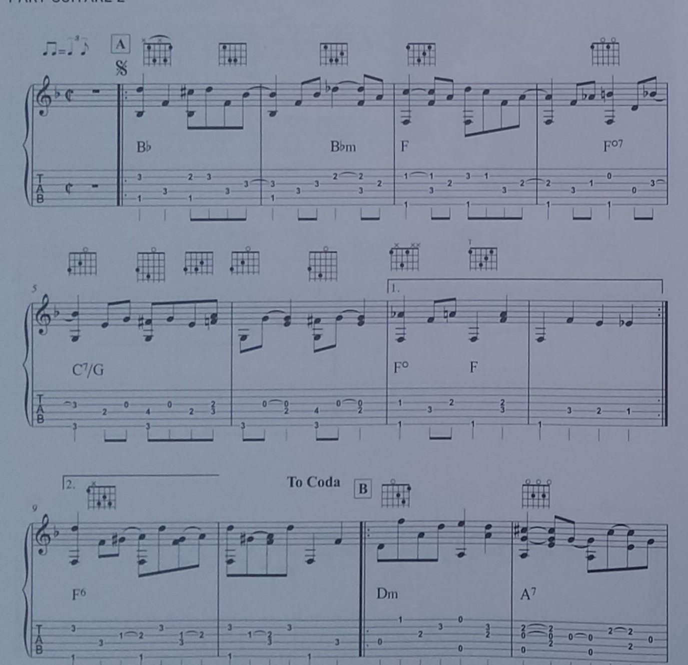
Comment procède-t-on?

Les guitaristes chanteurs sont peut-être favorisés, coutumiers de placer leur voix comme lead dans un groupe ou en faisant des chœurs… Mais le guitariste qui ne chante pas aura l'avantage de mieux connaître les accords pour trouver des solutions! Parmi ces solutions, doubler le thème (en créant un contrechant) est la plus évidente. On utilise **la tierce ou la sixte**, en fonction de ce que permettent les accords.

Dans la partie **A**, la tonalité est Fa majeur et le premier accord est un B♭ (Si bémol), composé des notes suivantes : Si bémol, Ré et Fa. La mélodie commence par un Fa, donc la note située une tierce en dessous de Fa (ou une sixte au-dessus) est Ré (ce même Ré rentrant dans la composition de B♭), c'est donc la meilleure note pour démarrer votre contrechant!

Pour le **B**, le premier accord est Dm (Ré mineur), les notes qui le composent : Ré, Fa, La.
La mélodie commence par la note La. Si vous observez la règle "tierce ou sixte", commencez le contrechant par un Fa (situé une tierce en dessous du La), qui rentre dans la composition de l'accord de Dm. Pour continuer, laissez-vous guider par la grille!
Autre procédé : une bonne connaissance de votre grille d'accords, en sachant placer ces mêmes accords à différents endroits du manche, graves ou aigus, vous permet de jouer une partie complémentaire, en arpèges ou par de petites touches rythmiques (riffs) pour diversifier votre jeu. Cela est peut-être l'objet d'un autre dossier pour aller plus loin… Bonne étude en attendant!
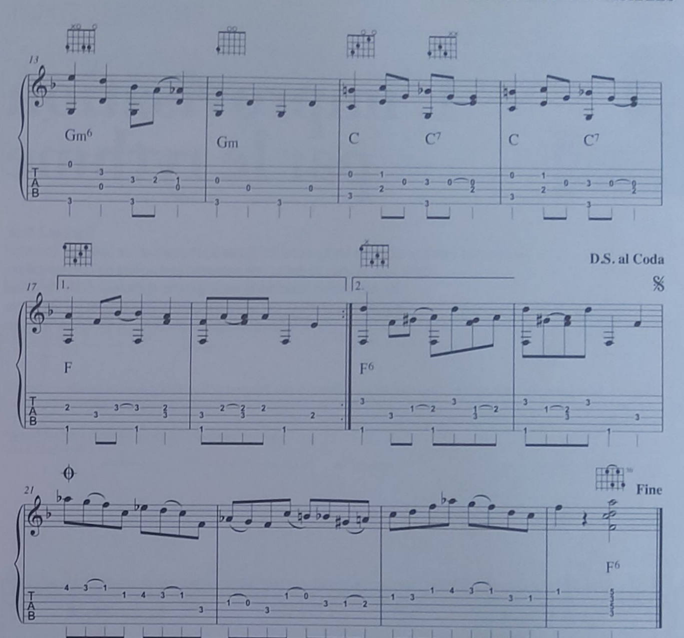
PART GUITARE 2

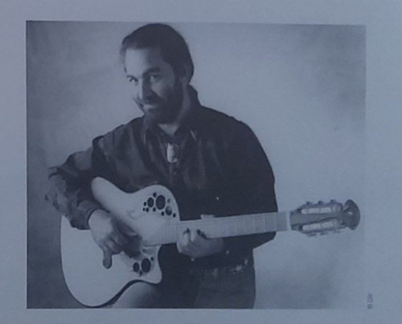


LES GUITARES IMPROVISIBLES

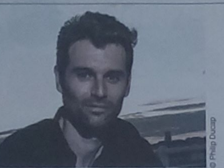








PAR SAMUEL STROUK


© Philip Ducap

L'improvisation par le rythme

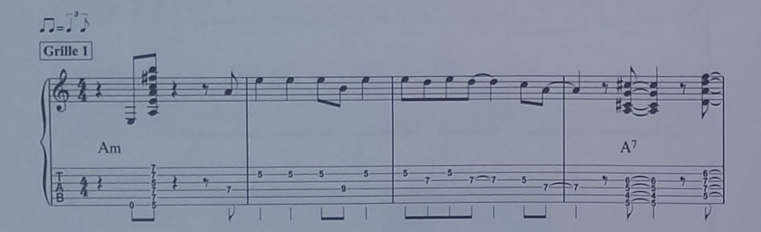
17-22

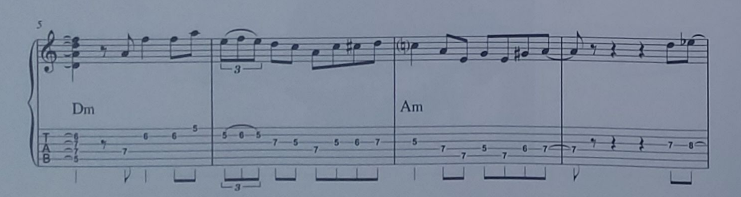
12

Bonjour à tous,
Je suis très heureux d'être de retour dans les pages pédagogiques de *Guitarist Acoustic* !
Cette fois, je vous présente une approche particulière de l'improvisation.
Ici, pas besoin d'harmonie ou de gamme complexe, l'idée du travail
que je vous propose est de se concentrer uniquement sur le rythme,
sur la façon dont vous le percevez et dont vous le jouez.

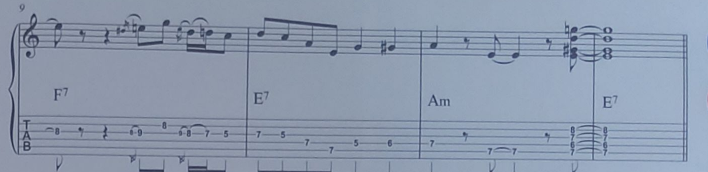
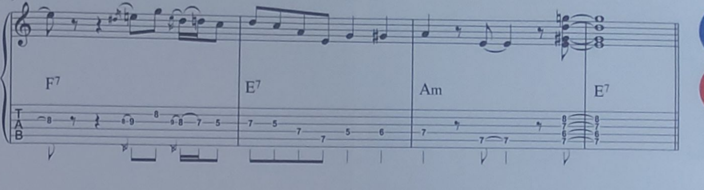
Dans cette leçon, je vous explique en quoi le rythme est finalement l'élément le plus important de la musique et comment travailler cet aspect de votre jeu pour vous libérer. La partition est une courte improvisation sur un blues mineur. Dans les vidéos, je vous propose également des exercices pour développer vos sensations rythmiques et travailler les différents débits et les accents.

Pour toute question, n'hésitez pas à m'écrire à : samstrouk@yahoo.fr
Bon travail à tous !



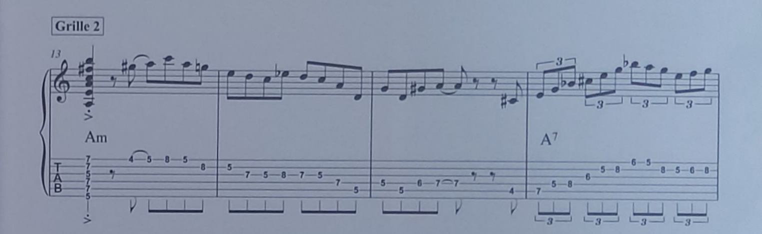


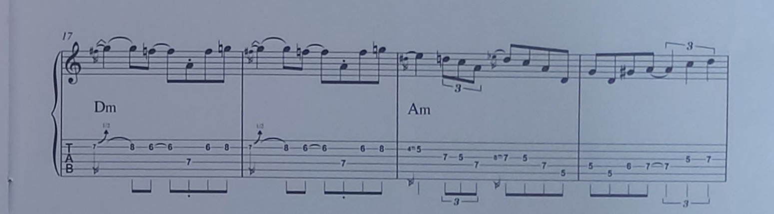
GUITARES SANS FRONTIÈRES

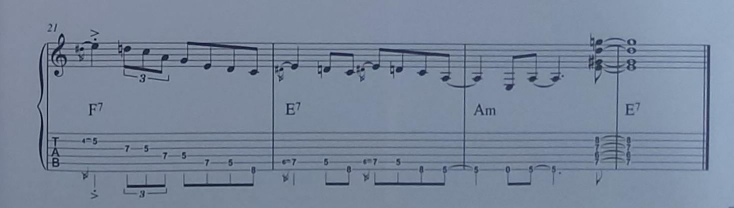



17-22

12









Blues Story
Hommage à Charley Patton
Par Chris Lancry
1. Alcools
2. Explication

Etude de style
Tony Rice
Par Eric Gombart
3. Présentation (gammes et accords)
4. Exemple
5. Morceau d'application

Théorie
La gamme ½ ton-ton
Par Max Robin
6. Explication

Jazz manouche
Le jeu en accords (2)
Par Gwen Cahue
7. Explication 1 : la grille
8. Explication 2 : le jeu en question/réponse
9. Morceau d'application

Master Class
Par Lydie Fuerte
10. La guitare métissée

Acoustic Blues
Par Jimi Drouillard
11. Funky View
12. Explication

Le coin de la chanson
Par Idhaï
13. Rising Sun
14. Explications

Les Guitares Improvisibles
Par Valérie Duchâteau & Antoine Tatich
15. Around Marcel
16. Explications

Guitares sans frontières
Par Samuel Strouk
17. L'improvisation
18. La grille du blues mineur
19. L'impro par le rythme
20. L'after beat
21. Exercices et mise en pratique
22. Impro blues mineur



Blues Story
Hommage à Charley Patton
Par Chris Lancry
1. Alcools

Etude de style
Tony Rice
Par Eric Gombart
2. Exemple
3. Morceau d'application
4. Play-back

Jazz manouche
Le jeu en accords (2)
Par Gwen Cahue
5. Morceau d'application
6. Play-back

Master Class
Par Lydie Fuerte
7. La guitare métissée

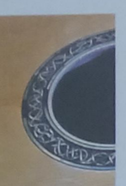
Acoustic Blues
Par Jimi Drouillard
8. Funky View
9. Play-back

Le Coin de la chanson
Par Idhaï
10. Rising Sun

Les Guitares Improvisibles
Par Valérie Duchâteau & Antoine Tatich
11. Around Marcel

Guitares sans frontières
Par Samuel Strouk
12. Impro blues mineur

www.darmagnacguitares.com



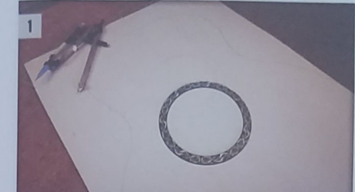
LA **POSE DES FILETS EN BOIS** ET DES **INCRUSTATIONS DE NACRE**



Parmi les éléments de personnalisation et d'élégance que l'on peut rencontrer lors de la fabrication d'une guitare, les filets de caisse en bois et les incrustations de nacre autour de la table et de la rosace, représentent une étape importante et renforcent la dimension précieuse de l'instrument. Vous l'aurez compris en lisant les articles précédents, la variété d'opérations nécessaires à la fabrication d'une guitare est incroyablement longue et diverse. Pour la découpe des filets et l'incrustation de nacre, il faut s'armer de beaucoup de patience, de minutie et de précision... On est plus près du travail d'orfèvre que de celui du bûcheron !

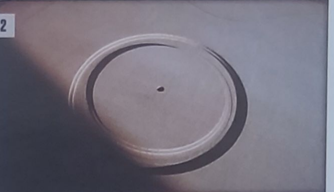
Dans l'article d'aujourd'hui, je vous invite à découvrir ma façon de procéder. Ces différentes opérations longues et minutieuses sont la méthode que j'utilise pour les rosaces et les filets de mes guitares.
Comme vous le verrez, nous sommes bien loin de certaines guitares d'usine, "nacrées" de la tête au pied avec du plastique, autocollants ou autres décalcomanies imitant la nacre...

Eric Darmagnac
www.darmagnacguitares.com



1 Je trace l'emplacement de la rosace sur la table d'harmonie ; dans le cas présent, rosace en érable de 2 mm d'épaisseur.





2 A l'aide d'une défonceuse, je creuse les deux rainures qui recevront la rosace et la nacre.





3 Je colle un premier placage en bois de 0,5 mm d'épaisseur à l'extérieur ainsi que les morceaux de nacre d'1,5 mm pour former le premier cercle.



4 Je répète la même opération pour le deuxième cercle de nacre.



5 J'insère et je colle ensuite ma rosace en érable entre les deux cercles de nacre.

6 Je recouvre l'ensemble avec une colle Epoxy mélangée à des pigments de façon à remplir tous les interstices.

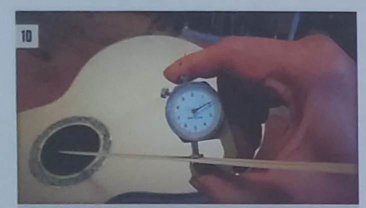
7 Je ponce ensuite pour révéler l'ensemble.



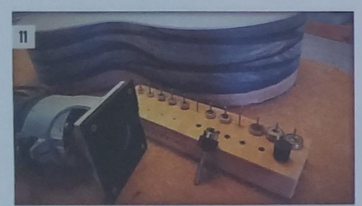
8 Pour préparer mes filets, je découpe une planchette d'érable de 6 mm d'épaisseur que je combine avec deux placages (palissandre de 0,6 mm et érable de 1 mm d'épaisseur) et je les colle ensemble façon "sandwich"



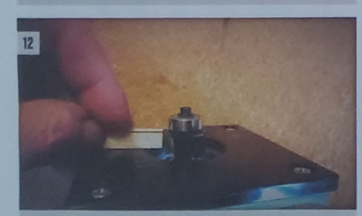
A l'aide de ma scie à ruban, je découpe ma planchette en bandes de 2,5 mm d'épaisseur.



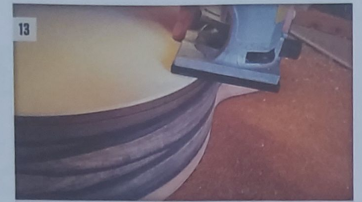
Je ponce ensuite mes filets pour les ramener à une épaisseur d'1,8 mm.



A l'aide de ma défonceuse et de fraises adaptées, je prépare les rainures de la caisse de ma guitare qui viendront recevoir les filets.



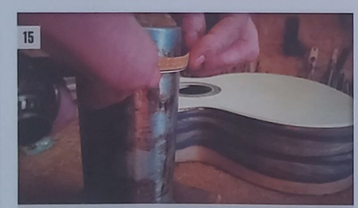
Je règle la hauteur de découpe de ma fraise en fonction du filet (ici 7 mm).



Et je fais une première défonce de la caisse de 2 mm d'épaisseur.



Puis une deuxième de 1,5 mm de hauteur sur 3,5 mm d'épaisseur (celle qui recevra la nacre).



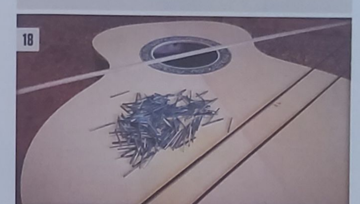
Avec mon fer à cintrer, je cintre mes filets pour épouser la forme de ma guitare.



J'incruste ensuite mes filets que je colle tout autour de la caisse et je maintiens l'ensemble avec un scotch type peinture. On peut maintenant voir apparaître l'emplacement réservé pour la nacre.



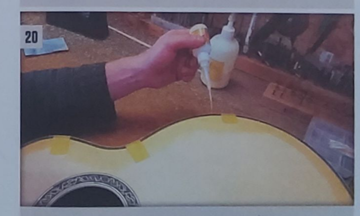
La même opération est répétée pour les filets de fond de caisse.



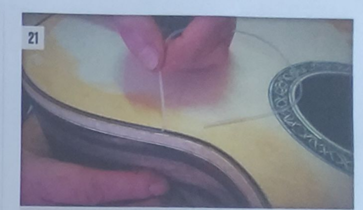
La nacre se présente sous forme de petits bâtonnets de différentes longueurs avec une hauteur et une épaisseur d'1,5 mm.



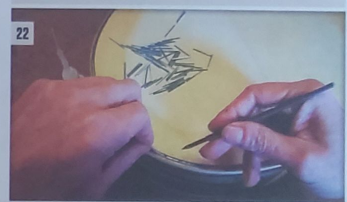
Je colle ensemble trois placages en érable (noir /blanc /noir) de 0,3 mm d'épaisseur que je découpe ensuite en baguette de 2 mm de hauteur qui viendront border de chaque côté les bâtonnets de nacre. Avant le collage, j'insère un fil de silicone d'1,5 mm qui pour qu'il simule l'emplacement de la nacre.



Avec de la superglue très liquide, je colle les deux contre-filets.



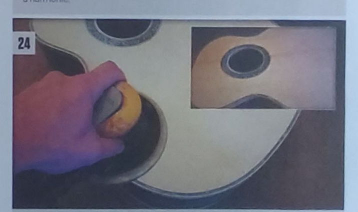
La colle n'adhérant pas sur le silicone, je retire délicatement mon fil tout autour de la caisse afin de libérer le logement prévu pour la nacre.



J'incruste précautionneusement mes bâtonnets de nacre que je casse au fur et à mesure pour suivre le contour de la caisse. Je poursuis l'opération sur tout le contour de la table d'harmonie, et je colle l'ensemble à la superglue.



Une fois sec, avec un mini-rabot, j'enlève le surplus pour venir affleurer la table d'harmonie.



Pour la finition, je ponce délicatement à la ponceuse excentrique avec du grain 220 et 320, de façon à effacer tous les résidus de colle. Ma caisse est désormais prête pour le vernissage !



J. CASTELLUCCIA

Modèle Bellagio V2 75th Anniversary

GOOD VIBRATIONS !

Avec cette nouvelle version de son modèle "Bellagio", la maison Castelluccia célèbre ses 75 années d'existence. Une fierté que Jean-Baptiste Castelluccia (3e du nom) illustre ici à travers un concept résolument contemporain de guitare archtop, décliné selon le format 12 pouces d'un instrument de type solid body.

Texte : Max Robin – Photos : Romain Bouet



Allier le caractère acoustique d'un modèle archtop sculpté dans la masse à la maniabilité, l'ergonomie et l'encombrement d'une caisse de Telecaster, telle est en effet l'ambition de cette "Bellagio". Si la belle frappe, d'emblée, par l'élégance et la modernité de ses lignes, elle le doit, entre autres, à la qualité et la nature de sa finition, en l'occurrence, une laque à l'eau qui lui confère cette apparence à la fois brillante et satinée, et qui en sublime le toucher. Atout singulièrement agréable, de plus en plus "imparable" au fur et à mesure de la prise en mains, cette douceur mâtinée d'écologie fait mouche lorsqu'on s'attarde, par exemple, sur le dos en érable massif, dont on admire au passage la beauté du rendu. Mais poussons un peu plus loin du côté des bois, puisque l'épicéa massif de la table sculptée ne tarde pas à nous faire de l'œil. L'harmonie (arrondi général de la forme incluant le pan coupé, dessin moderne des ouïes, dont la base induit l'emplacement idéal du chevalet) le dispute ici aux nécessités de l'architecture. Pour que rien ne vienne contrarier la solidarité ni perturber l'interaction de la table et du fond, essentielles sur le plan acoustique, Castelluccia a prévu des éclisses totalement "inertes", découpées telles quelles dans un bloc d'acajou (au lieu d'être pliées à chaud). Ce principe de "rigidification", accentué par les options du barrage (destinées à optimiser le jeu des fréquences), libère le potentiel vibratoire de la table d'harmonie, véritable "moteur" de l'instrument.

La forme trapézoïdale de la tête, dont le sommet rappelle celui des modèles classiques Castelluccia, affiche la modernité revendiquée de l'instrument, tout en l'inscrivant dans la continuité d'une histoire. S'harmonisant avec le fond, le placage de tête en érable à l'arrière renforce la cohérence esthétique de l'ensemble. Quant aux mécaniques Der Jung à boutons ébène vissés (copies Schaller), elles assument parfaitement leur fonction, tout en assurant l'unité de l'accastillage (doré, comme le cordier et le micro). Dotée d'un léger radius, la touche ébène (avec un côté flammé qui ne manque pas de séduire la clientèle !) surmonte un manche acajou dont le profil arrondi (en C) s'avère très agréable à l'usage (largeur au sillet de tête : 43 mm, pour un diapason de 628 mm). La qualité de la facture se mesure à la précision des détails : joli tour de caisse en palissandre ou boutons de volume et tonalité en ébène, tout concourt ici au charme séduisant du tableau.

UNE "VRAIE JAZZ"

Ce qui frappe d'emblée, dès l'émission de la première note en utilisation purement acoustique, c'est la réactivité et la cohérence sonore de l'instrument, immédiatement au top de ses vibrations. Sensibilité du toucher, générosité du sustain, les sensations se révèlent spontanément excellentes, permettant de sculpter chaque note à loisir. Bien que cette Bellagio se destine évidemment à l'amplification, elle se distingue déjà par la plénitude et l'homogénéité de sa sonorité en mode purement acoustique. Equipée par ailleurs d'un micro Seymour Duncan "Seth Lover" (ou tout autre type à la demande), la belle est prête à relever le défi : sonner comme une "vraie jazz" ! Le mode "amplifié" s'ouvre avec une belle densité sonore et une bonne réponse (aux doigts aussi bien qu'au médiator). La Bellagio se montre tout à la fois précise dans son intonation (en single note ou en accords) et riche, dégageant une belle rondeur, de bonnes basses (sans caractère "baveux"), avec un rendu dans les aigus sans agressivité criarde, mais non dénué de caractère ! Priorité ici à la fluidité de l'expression, soutenue au besoin par une correction de tonalité tout à fait adéquate. Ajoutons que la taille de l'instrument garantit efficacement contre les désagréments du larsen. Globalement, un bonheur !

Voici donc un "petit gabarit" à la hauteur de son ambition, au look attirant, aux formes agréables, dégageant une évidente maniabilité tout en assurant une bonne prise en mains. Fidèle à la signature Castelluccia, le caractère boisé de la sonorité de cette Bellagio, allié à une belle sensibilité, séduit immanquablement le guitariste.



- Prix : 4600 euros avec étui sur mesure
- Différentes options (vernis, accastillage, micro) à la demande
- NB : guitare testée avec cordes D'Addario ECG 25 - filé plat 12/52
- Site : www.castelluccia.fr

VICTOR GUÉRIF

Ukulélé Soprano

UN SOPRANO DE CHOIX

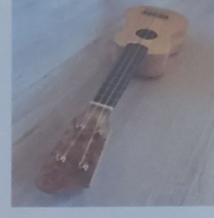
Les beaux jours sont revenus, et avec eux, l'irrésistible envie de sortir, plus que jamais, faire de la musique dehors ! Instrument roi du genre s'il en est, l'ukulélé s'avère le compagnon idéal en la matière. Le luthier Victor Guérif propose une petite série absolument savoureuse, à l'image du soprano qui fut notre compagnon un mois durant.

Texte & Photos : Alexis Sensart

Victor Guérif est installé en Franche-Comté. C'est dans son atelier de Besançon qu'il produit une jolie gamme d'instruments à cordes. Le luthier pratique son art avec autant d'à-propos pour la réalisation d'une guitare que pour celle de petits instruments auxquels il aime à donner vie avec passion. Ukulélé, cavaquinho, cuatro, le Bisontin décline son art et son savoir-faire sous différentes formes. Nous avons choisi d'approfondir la connaissance de son travail par le test d'un ukulélé soprano. Notez d'ailleurs que Victor Guérif propose des stages de lutherie pour réaliser son propre ukulélé.

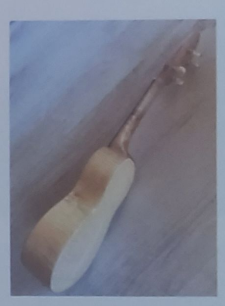
JOUEZ LOCAL

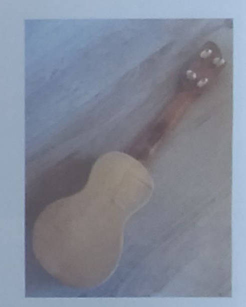
Victor Guérif réalise ses instruments en privilégiant les ressources locales. Il n'est alors pas étonnant de découvrir dans son travail l'usage de bois qu'il n'est encore point fréquent de rencontrer en lutherie. Sa gamme d'ukulélés ne déroge pas à cette règle. Ainsi, le soprano que nous avons à l'étude est né de la mise en œuvre d'essences régionales, massives comme il se doit. La caisse de ce bel instrument à la teinte très claire et l'air très naturel, est constituée d'une table travaillée dans une pièce d'épicéa. La finesse du matériau s'avère exemplaire, son impact sur la sonorité l'est tout autant. C'est l'érable qui a été choisi pour la fabrication des éclisses, du fond et du manche. L'ensemble présente une grande cohérence, non seulement esthétique, mais aussi, nous l'expliquerons un peu plus loin, une vraie cohérence acoustique, avec une réponse sonore très séduisante.











CE N'EST PAS UNE BOÎTE À CHAUSSURES

Réalisé en trois parties avec beaucoup de soins et de subtilité, le manche présente une grande douceur de jeu, que lui confère le traitement de surface satiné qui résulte d'un huilage fin, ainsi que le galbe, absolument remarquable, qui se démarque singulièrement, et ô combien favorablement, de la grande majorité des productions de séries actuelles. Sa largeur procure un plaisant agrément de jeu, sans la sensation de devoir placer les doigts dans un espace par trop restreint, façon " boîte à chaussures". La touche en noyer offre une bonne surface de jeu, les traits mélodiques comme les harmonies complexes peuvent y être développés avec aisance. Contrairement aux pratiques courantes, le dos du manche est relativement plat, totalement dénué de cette rondeur qui caractérise la plupart des ukulélés du moment. Toutes ces spécificités induisent une grande efficience de pratique pour la main gauche. Certes à chevilles, dans la pure tradition du genre, les mécaniques font montre d'une efficacité indiscutable aussi bien pour la précision de l'accordage que pour la bonne et durable tenue de ce dernier. Les clés sont d'un maniement aisé, et le système en métal d'assurer une parfaite stabilité de fonctionnement. La tête est rehaussée d'un beau placage en loupe de peuplier.

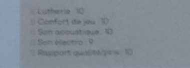
CORPS & ÂME

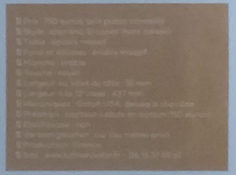
Ce ukulélé soprano est riche d'une forte personnalité sonore. S'il présente la fameuse sonorité typique du format, sans doute le plus caractéristique de toute la famille des ukulélés, il va beaucoup plus loin dans l'agrément sonore. La puissance se révèle exemplaire, si ce n'est remarquable. Voilà un instrument qui a de la pêche ! Fort de son format soprano, ce modèle délivre une sonorité très présente, qui traverse aisément le mix d'une formation de plusieurs musiciens. Mais il possède plus que cela : la sonorité a du corps, elle n'est pas fluette ni anémiée, comme bien des ukulélés soprano que nous rencontrons régulièrement. Les notes de l'ukulélé soprano de Victor Guérif possèdent une belle enveloppe, chaleureuse, qui participe grandement à la production d'un discours musical de grande qualité. Aussi, que l'on joue seul ou avec d'autres musiciens, c'est l'assurance d'avoir toujours "le" son.

PETIT BIJOU

Le modèle testé était équipé d'un système afin de pouvoir le jouer en mode électro. Dénué de toute commande, le capteur placé sous la table au niveau du chevalet envoie directement le signal à la sortie jack, imposant l'usage d'un préampli externe si on souhait disposer d'un minimum de corrections. Proposé en option, c'est l'assurance d'avoir un son totalement neutre et direct ! Vendu 750 euros, ce ukulélé proposé est tout simplement un petit bijou du genre.

tout!
rien









TAYLOR
GT811e

UN GRAND COUP DE THÉÂTRE CALIFORNIEN

La pratique de la toute récente Taylor Grand Theater Urban Ash nous avait totalement charmés et conduits, tout naturellement, à écrire un banc d'essai très favorable. C'était sans compter l'arrivée d'une version nettement plus haut de gamme, par l'usage de bois des plus nobles pour la réalisation d'une guitare cordes acier. Cela n'enlève strictement rien aux qualités intrinsèques de la GT Urban Ash ! La nouvelle version joue dans la cour "prestige". Une autre dimension, d'autres sensations. Un même plaisir des oreilles ?

Jacques Balmat

C'est dans la fameuse série 800, refuge de la légendaire 814, qu'Andy Powers a inscrit cette déclinaison savoureuse d'un format inédit, chargé d'assurer un pont entre les tailles GS Mini et Grand Concert. Pour la création de la Grand Theater, le maître luthier est reparti des fondamentaux afin d'en réécrire quelques préceptes pour parvenir à ses fins : proposer une guitare folk de taille réduite, mais point mini, débarrassée des inconvénients jusqu'alors inhérents au format.

CHOUETTE

Ainsi, le manche a été redessiné, ses côtes et son diapason modifiés pour permettre une aisance de jeu exemplaire. Avec une tension de cordes également réduite, il n'y a aucun risque de ressentir un quelconque traumatisme ou même la moindre fatigue pour la main gauche. Et la main droite de pratiquer sans aucune sensation de devoir "rentrer" dans les cordes. Ici, tout n'est que douceur et volupté. Fidèle à ses habitudes, la touche est réalisée dans une pièce d'ébène du Cameroun, et les effets marbrés d'ajouter à l'esthétique chic et sobre du modèle. De nouvelles mécaniques offrent l'assurance d'un accordage fiable et durable, les petits boutons assurent un maniement facile tout en conférant un aspect charmant sous l'influence d'une chouette finition "smoked nickel".

UN "SQUAT" HAUT DE GAMME

L'absence de pan coupé pourra contrarier les ardeurs des techniciens en manque de terrain de jeu, mais les lignes de la guitare conservent ainsi toute leur plénitude et un parfait équilibre. Par ailleurs, grâce à une remarquable ergonomie de jeu, il est tout de même possible de monter fort haut dans le registre aigu, les mains habiles pourront ainsi envoyer leurs doigts squatter les cases 17 et 18 sans rictus facial de souffrance. L'écartement des cordes procure de surcroît un très bon compromis pour y pratiquer, sans aucun inconvénient, différentes techniques : picking, jeu aux doigts, médiator… On ne ressent jamais la sensation de cordes trop rapprochées ou, au contraire, trop écartées.

- ON AIME : l'ensemble du modèle, exceptionnel !
- ON REGRETTE : à part le prix, justifié, rien.

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 10
- Son électro : 10
- Rapport qualité/prix : 9



JOUEZ EN C-CLASS

Dans la même veine de sa petite sœur Urban Ash, la GT811e dégage une sonorité typique. La profondeur des fréquences graves est exacerbée dans le cadre d'une guitare dotée d'une caisse aux dimensions réduites. Si le fond présente une légère courbure, cela n'a pas l'envergure grandement marquée du dos de la GS Mini. Ici, la subtilité des courbes révèle une recherche approfondie sur le phénomène vibratoire. Le nouveau barrage, dénommé C-Class, mis en œuvre pour la table, exalte la puissance de projection et la tenue du son tout en accentuant le volume des fréquences graves et bas médiums, points faibles des caisses de formats réduits. Cette construction, caractérisée par plusieurs innovations, engendre donc un son tout à fait nouveau, sans l'être pour autant : voilà une "petite" guitare qui sonne totalement comme une grande ! Cela permet de pratiquer les arpèges sans entendre une sonorité anémiée, talon d'Achille jusqu'alors de ce type de folk. La sonorité pleine et riche offre une parfaite interprétation au jeu de l'instrumentiste, quel que soit son style. Equipée du capteur et du préampli associé ES-2, la GT811e présente un atout important pour l'usage électro. Les dimensions de la caisse offrent une belle marge de sécurité avant de connaître les affres de l'effet larsen et autres feedbacks. Il est aisé d'en mesurer tous les avantages et intérêts pour la pratique scénique. En outre, la crédibilité sonore se révèle tout bonnement l'une des plus probantes de l'époque.

RÊVE CALIFORNIEN

Faisant abstraction du prix qui n'aura rien d'une paisible et souriante découverte, la GT811e n'est que bonheur et séduction. Taylor redéfinit, une nouvelle fois, quelques fondamentaux pour proposer un nouveau type de guitare, tout simplement. Gageons que la voie ouverte sera bien vite empruntée par la concurrence. Encore et toujours précurseur, le géant californien n'a décidément pas fini de nous surprendre fort agréablement.

- Prix : 3299 euros prix public conseillé
- Style : Grand Theater électro
- Table : épicéa de sitka massif
- Fond et éclisses : palissandre massif
- Manche : acajou tropical
- Touche : ébène du Cameroun
- Largeur au sillet de tête : 44 mm
- Largeur à la 12e case : 53 mm
- Mécaniques : Taylor mini à bain d'huile
- Préampli : Taylor ES-2 Bass, Treble, Volume
- Etui/housse : Taylor AeroCase
- Version gaucher : oui au même prix
- Production : USA
- Site : www.taylorguitars.com

www.sigma-guitars.com

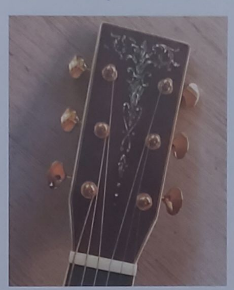
SIGMA

SOM-50

UN SACRÉ BON ANNIVERSAIRE !

Depuis le début des années 70, Sigma présente des réalisations attrayantes, notamment par la pertinence des prix affichés en adéquation avec la qualité des guitares proposées. Spécialisée dans la fabrication de modèles "à la manière de", la marque a notamment fait sienne la copie de célèbres références Martin, fruit d'un accord avec la maison américaine. Après cinq décennies de bons et loyaux services, Sigma fête dignement ce demi-siècle de lutherie de série avec la production en nombre très limité (50, comme il se doit) de deux modèles exceptionnels : une OM et une Dreadnought référencées SD-50, griffées "50th Anniversary" et parées d'attributs remarquables. Nous avons eu la chance de disposer de l'OM, numéro de série #1, s'il vous plaît !

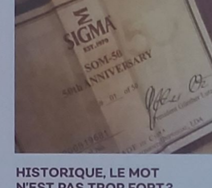
Jacques Balmat



La guitare est vendue dans un magnifique étui, magnifié par une broderie spécifique identifiant l'instrument renfermé et son caractère exceptionnel. Certes, ce n'est pas très discret, mais cela accentue la spécificité de l'offre. L'ouverture de cet écrin révèle une belle splendeur : la table dégage un fort pouvoir de séduction, superbement cernée de filets en nacre verte assortis à la rosace et aux repères de touche, mais aussi au somptueux motif qui orne le placage de tête et aux discrètes décorations du chevalet. Le tableau est divinement beau et parvient à échapper à la caricature grâce à un savant dosage entre "beaucoup" et "trop". Les mécaniques dorées façon Waverly et leurs petits boutons "butter bean" ajoutent encore à la grandeur non seulement de l'esthétique, mais aussi, plus largement, à la grandeur du modèle.

PAS DE GESTE BARRIÈRE

Le manche et son angle de tête spécifique, munie à l'arrière d'un renfort de type "pointe de diamant", siéent parfaitement à l'instrument, non seulement sur le plan de la cohérence de la lutherie, mais aussi par l'agrément de jeu proposé. Le format Orchestra est une taille plaisante à pratiquer, dotée d'un manche joueur et facile, l'expérience en devient irrésistible. Assurément inspirée d'une pièce Martin actuelle, le galbe se prête à un jeu fluide, il n'est point besoin d'aller "à l'abordage" pour assurer un déroulement de main gauche précis et souple. Les accords se placent tout seul, les barrés ne souffrent d'aucun inconvénient, et les mélodies révèlent un terrain de jeu qui semble sans limites territoriales. Assurément par respect de la tradition, la caisse n'est pas amputée d'un pan coupé, et aucun équipement électro, fût-ce a minima avec un simple capteur passif, ne vient dénaturer la lutherie. Il paraît cependant très profitable d'envisager la pose d'un système idoine pour jouir de cette guitare en usage amplifié, tant le potentiel sonore se révèle remarquable.



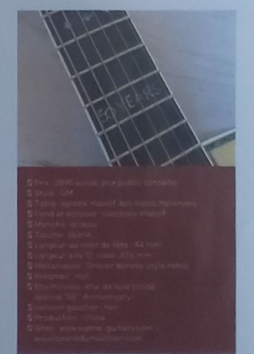
HISTORIQUE, LE MOT N'EST PAS TROP FORT ?

Les matériaux sont de grande qualité, les essences de bois absolument magnifiques. Les éclisses et le fond en cocobo éblouissent le regard, tandis que l'épicéa de la table vaut plus que cent leçons de lutherie sur le sujet. Au prix revendiqué, tout cela ne serait que balivernes si la sonorité n'était pas à la hauteur des prétentions tarifaires. Qu'on se rassure, la Sigma SOM-50 joue dans la cour des grandes. Voilà l'une des guitares les plus impressionnantes et séduisantes qu'il nous ait été donné de jouer ces dix dernières années ! Puissant et riche, le son est un exemple exceptionnel de ce qu'une lutherie très bien menée peut immédiatement révéler, sans attendre le mûrissement des bois. Le volume projeté est impressionnant, enveloppant, sans être au détriment de la précision des notes. Les harmoniques sont remarquables, avec un côté "piano" rare. La réactivité de la caisse et du fond aux nuances de jeu ouvre un horizon des plus vastes quant aux répertoires possibles.

Du picking au strumming, du blues au folk, cette Sigma est une interprète époustouflante. Son caractère obligera toutefois le guitariste aguerri à s'imposer s'il ne veut pas être "mangé" par le tempérament de l'instrument, qui pourra gommer le sien. A l'inverse, les instrumentistes au jeu discret ou neutre trouveront ici une alliée qui les propulsera vers des sphères acoustiques inconnues. Alors, évidemment, gorgé d'autant de qualités et proposé en quantité ultra limitée, un tel modèle a un coût, et il est du genre "sévère", pour une fabrication chinoise, fût-ce réalisée avec des matériaux de très grande qualité. Comme le dit si bien notre Tonton Gratteur préféré : *"Le prix s'oublie, la qualité reste"*. Et question qualité(s), la Sigma OM 50th Anniversary n'en manque pas, et on a dû mal à imaginer la splendeur sonore dégagée dans quelques années après un doux mûrissement des bois. Historique ? On s'y risque.

- ON AIME : la lutherie ; le potentiel sonore totalement impressionnant
- ON REGRETTE : le prix n'est pas tout à fait "Made in China".

- Lutherie : 10
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 10
- Rapport qualité/prix : 9



- Prix : 2895 euros, prix public conseillé
- Style : OM
- Table : épicéa massif des Alpes italiennes
- Fond et éclisses : cocobolo massif
- Manche : acajou
- Touche : ébène
- Largeur au sillet de tête : 44 mm
- Longueur à la 12e case : 376 mm
- Mécaniques : Grover dorées style rétro
- Préampli : non
- Étui/housse : étui de luxe brodé spécial "50" Anniversary
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Sites : www.sigma-guitars.com – www.lazonedumusicien.com

www.epiphone.com

EPIPHONE
Texan USA

LE RETOUR

Historique ! N'ayons pas peur du mot. Ce modèle marque en effet le retour de la fabrication de guitares Epiphone aux États-Unis après de longues décennies de désertion pour les horizons asiatiques. C'est la légendaire Texan qui bénéficie la première de ce traitement, ce qui ajoute encore à l'intérêt de l'événement.

Jacques Balmat

L'étiquette collée dans la caisse de la guitare nous en informe : c'est un atelier situé à Bozemann, Montana, qui réalise ce modèle. De là à imaginer que c'est une unité Gibson qui le fabrique, il n'y a qu'une corde que nous franchissons sans hésitation, d'autant que cela nous sera confirmé quelques secondes plus tard par un autre écrit ! L'Epiphone à la bannière étoilée est donc de retour, et son logo ancestral de reprendre du service par la même occasion. Guitare mythique s'il en est, le choix de redémarrer une production américaine par ce modèle ne doit rien au hasard. Instrument fétiche des songwriters et grande inspiratrice de chansons cultes, la Texan reste la folk intimement liée à Paul McCartney ou encore Noël Gallagher, pour ne citer qu'une paire d'utilisateurs fidèles.

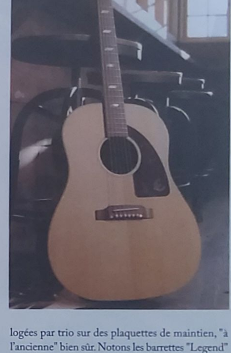
RÉTRO

De facture des plus traditionnelles, la lutherie donne à observer et inspecter une guitare folk "simple" mais pas simpliste, et des choix d'époque qui font encore référence dans leurs catégories pour une sonorité reconnaissable entre cent.

Le pickguard façon "écaille de tortue" et son célèbre "e" barré est l'un des marqueurs esthétiques forts de la Texan. On en vient à penser que les créateurs du symbole de l'euro n'ont pas fait preuve d'une imagination exemplaire pour réaliser le sigle idoine… Pour le reste du tableau, l'esthétique de la Texan n'est pas l'élément qui conduira à choisir cette guitare, sauf à rechercher un modèle des plus sobres. En effet, seuls de simples filets de caisse, table et dos, assortis à une rosace épurée, viennent très délicatement et discrètement troubler le panorama conféré par les bois. Des bois choisis parmi des essences d'épicéa et d'acajou, respect de la tradition oblige.

COMME AUTREFOIS

Le manche est au profil typique, avec ce fameux galbe en "D" caractéristique, qu'on reconnaît les yeux fermés dès lors qu'on l'a pratiqué ne serait-ce qu'une seule fois. La tête aux contours typiques reçoit deux ailettes ajoutées, à la manière des pratiques Gibson habituelles. Les mécaniques sont



logées par trio sur des plaquettes de maintien, "à l'ancienne" bien sûr. Notons les barrettes "Legend" façon jumbo. Larges mais de hauteur moyenne, elles induisent une vraie facilité et douceur de jeu pour les extrémités des doigts, tout en favorisant l'intonation. Ancré plus que tout dans la tradition, le chevalet, hyper sobre, est muni de fines chevilles, soit les fondamentaux a minima pour une transmission favorable des vibrations des cordes. Son montage inversé signe une autre des caractéristiques du modèle tout autant que les repères de touche "parallélogramme" en abalone, autres signatures rétro du genre.

DOUCE

Comparable à la sonorité d'une J45 Gibson, le son de cette Epiphone Texan est chaud. Testée et comparée en aveugle à deux Gibson, des nuances de grain ont été notées, mais les sons restent fort proches et dans un esprit similaire. Le strumming sied avec beaucoup d'à propos à la Texan, plus encore avec un médiator assez souple. On revisite avec bonheur les grands classiques des années 70. Nostalgie, quand tu nous tiens… L'arpège ne manque pas de séduction non plus, la petite pointe veloutée procurée par l'attaque des doigts apporte un brin charmant au timbre. Les graves s'avèrent légèrement contenus, ça ne "bave" pas comme avec une guitare en palissandre, et les aigus de présenter une brillance modérée, mais plutôt une petite rondeur qui procure une certaine douceur des traits mélodiques joués. Un discret système électro équipe la Texan USA 2021. L'équipement choisi est signé L.R. Baggs, partenaire habituel du fabricant américain.

C'EST LE MOMENT D'INVESTIR

Si son tarif gâche un peu la fête, le retour de l'Epiphone Texan USA reste cependant une très bonne nouvelle non seulement pour les passionnés de la marque, mais aussi pour tous les amoureux de modèles chargés d'histoire, et bon sang, il a un sacré passé, ce modèle ! C'est également un investissement pour l'avenir proche, la fabrication et la qualité des bois procurant la très nette sensation que cette folk va sacrément bien mûrir au fil des ans. Elle est proposée en coloris "Antique Natural" et en "Vintage Sunburst".

- ON AIME : le caractère général, le tempérament sonore et l'équipement électro
- ON REGRETTE : le prix ne la place pas vraiment à la portée de tout le monde.

- Lutherie : 8
- Confort de jeu : 8
- Son acoustique : 8
- Son électro : 8
- Rapport qualité/prix : 8

- Prix : 2699 euros, prix public conseillé
- Style : texan
- Table : épicéa massif
- Fond et éclisses : acajou massif
- Manche : acajou
- Touche : palissandre
- Largeur au sillet de tête : 43,81 mm
- Largeur à la 12e case : 53 mm
- Mécaniques : Grover rétro nickelées à capot
- Préampli : LR Baggs VTC
- Etui/housse : étui
- Version gaucher : non
- Production : USA
- Site : www.epiphone.com



FENDER

American Acoustasonic Series Jazzmaster

UNE BELLE ORIGINALE

Après la Telecaster et la Stratocaster, Fender poursuit l'hybridation de ses modèles de référence. A la fois électro-acoustique ou électrique, électro-acoustique et électrique, la Jazzmaster American Acoustasonic s'inscrit diablement bien dans le genre. Serait-elle la plus originale du trio ?

Texte : Jacques Balmat - Photos : Jacques Balmat & Fender

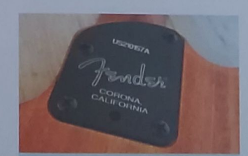
On extrait presque fébrilement la guitare de l'excellente housse rigide dans laquelle elle est vendue. Quelle légèreté ! Les lignes de la Jazzmaster se prête remarquablement bien à la réalisation d'une version Acoustasonic. Le modèle jouit en effet d'une plastique fort séduisante et d'une belle homogénéité des formes et des courbes. Son corps est le plus grand des trois modèles de la série.

SANS FIN

La prise en main ne trompe pas : c'est bien une Fender ! Le manche procure ces sensations mille fois ressenties pour qui pratique la marque. Petite différence cependant avec les habitudes californienne : il est ici réalisé en acajou avec une touche rapportée en ébène, comme ses camarades de série Acoustasonic. Avec son manche long comme un jour sans fin, la Jazzmaster présente une "jouabilité" assez incroyable. La pratique de la touche donne la sensation que ça n'en finit pas, qu'il y a toujours encore et encore une case à pratiquer au-dessus de celle jouée !

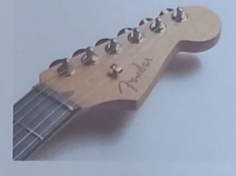
AU SOMMET

L'offre sonore proposée par cette guitare s'avère remarquable. C'est d'ailleurs, à notre avis, le point culminant actuel de la série. Fender est en effet parvenu à doter ce modèle d'une forte personnalité, qui la démarque nettement de la Stratocaster et de la Telecaster de la famille Acoustasonic. On retrouve bien entendu le même principe de fonctionnement, clé de voûte du système. Jouée non



ON AIME : le concept et la crédibilité sonore
ON REGRETTE : l'absence de sorties séparées

- Lutherie : 9
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : nc
- Sons électro/électriques : 9
- Rapport qualité/prix : 8



branchée, cette guitare délivre un petit brin de voix qui peut servir tout au plus à travailler tranquillement sans avoir besoin d'amplification. Il y a cependant une vraie résonance issue de la table spécifique et du corps creux, remarquablement conçus et réalisés.

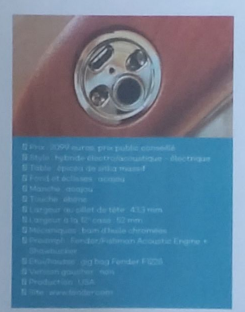
UNE COLLECTION COMPLÈTE

Comme la Strat et la Tele de la même série, la version Jazzmaster est équipée de l'"Acoustic Engine", système électro-électrique développée conjointement par Fishman et Fender. Il est complété d'un micro spécifique créé pour l'occasion par Tim Shaw, destiné à assurer les sons les plus électriques de la guitare, seuls ou mélangés à un timbre acoustique. Pour assurer la gestion de ces sources audio, les commandes sont peu nombreuses mais suffisent à l'exploitation de tout le potentiel sonore de la guitare. Le potentiomètre le plus proche du chevalet en ébène assure la traditionnelle gestion du niveau sonore général. Le sélecteur, ici à cinq positions, est attribué au choix parmi cinq paires des sonorités spécifiques, soit, grâce au second potentiomètre, un potentiel de dix sonorités/timbres acoustiques et électriques, utilisables de manière indépendante ou conjointe. Il est ainsi proposé un son évoquant une "dreadnought en palissandre", l'action du Blend faisant peu à peu évolué le modèle vers une "Slope Shoulder en acajou" ! C'est ainsi que les positions 5, 4 et 3 du sélecteur donnent accès à une belle petite collection de modèles western virtuels représentatifs du genre. A partir de la position 2, et toujours en conjonction avec le potard Blend, les sonorités nous font voyager de divers sons électro typiques à des sons de guitares électriques, y compris un son de guitare électrique sous overdrive ! On en vient d'ailleurs à regretter de ne pouvoir disposer de deux sorties différentes afin de pouvoir assurer un traitement d'amplification différent aux sons acoustiques-électro et aux sons typiquement électriques. Un ampli électro ou un branchement direct console représente alors la solution aux résultats les plus homogènes. En jouant finement sur les égalisations pour trouver un juste milieu, un équilibre peut cependant être trouvé. L'alimentation du système électronique est assurée par une batterie interne, rechargeable par le connecteur USB et son câble fourni. L'autonomie maximale ne nous a pas été confirmée par Fender, mais gageons qu'elle est importante, car en absence de batterie/pile amovible, on imagine mal l'utilisateur être obligé de faire une pause au cours de sa prestation pour brancher l'instrument quelques minutes sur un adaptateur afin de refaire le plein.

UNE POUR TOUTES

Comme c'est toujours le cas avec les modèles hybrides, le choix du tirant de cordes va s'avérer important. La guitare est équipée en sortie d'atelier d'un jeu acoustique "light", qui induit donc une technique idoine, pas toujours appropriée à l'esprit et au jeu du versant "guitare électrique" du modèle. Selon que l'utilisateur voudra favoriser tel ou tel usage, il conviendra de monter un jeu plus approprié. Un tirant acoustique extra light paraît, au moins dans un premier temps, un bon compromis.

Proposée d'ores et déjà en cinq coloris différents, il y a largement de quoi se faire plaisir satisfaire avec cette Jazzmaster très originale, véritable outil pour avoir plusieurs guitares en une !



- Prix : 2099 euros prix public conseillé
- Style : hybride électro/acoustique - électrique
- Table : épicéa de sitka massif
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : acajou
- Touche : ébène
- Largeur au sillet de tête : 43,3 mm
- Largeur à la 12e case : 52 mm
- Mécaniques : bain d'huile chromées
- Préampli : Fender/Fishman Acoustic Engine + Shawbucker
- Etui/housse : gig bag Fender F1225
- Version gaucher : non
- Production : USA
- Site : www.fender.com

YAMAHA

Storia

C'EST UNE BELLE HISTOIRE

La Storia s'inscrit pleinement dans la tendance actuelle, inscrite au cœur de l'univers de la guitare folk : les modèles de taille réduite. L'offre grandissante en la matière ne facilite pas le choix, sinon à se laisser porter par un coup de cœur. La Storia trouve justement le bon équilibre pour séduire d'abord les yeux, puis, en se laissant porter par l'exploration du modèle, l'instrument nous mène de bonne découverte en bonne découverte.

Texte & photos : Jacques Balmat

Le gabarit est à mi-chemin entre Orchestra et Concert, selon les appellations d'un fabricant à l'autre, Yamaha qualifiant "Concert" le format du corps de sa Storia. La profondeur de caisse oscille entre 90 et 110 mm, ces côtes indiquent donc une épaisseur peu ou prou standard. De l'épicéa massif et de l'acajou sont utilisés pour la réalisation de ce modèle, dont la finition satinée "off white" est tout simplement divine. Avec son aspect lasure, le fini procure une patine délicieuse, et la fine rosace de s'accorder parfaitement à cet aspect. Pratique des plus rares, l'intérieur de la guitare reçoit également une teinte, faisant fi du bois naturel, sinon brut, habituel. Des reflets légèrement bleutés viennent ainsi compléter une esthétique recherchée, mais qui sait rester sobre. La classe, en quelque sorte. Approchant cette guitare, vous remarquerez sans aucun doute les chevilles. Il s'agit ici d'une demi-douzaine de pièces en laiton. Ces dernières jouent assurément un rôle important dans le tempérament sonore de la Storia, et pas uniquement un attrait visuel évident.

https://fryamaha.com/fr/

CHAMPAGNE !

Le manche est une création originale élaborée pour cette guitare. Longueur, galbe, largeur, les trois paramètres fondamentaux de la pièce ont été retravaillés pour conférer un agrément de jeu des plus pertinents, la guitare est en outre livrée très bien réglée, avec une action des cordes parfaite, sur la base d'un jeu light 012-0.52 (Yamaha FS50BT). La main gauche parcourt avec une aisance fort à propos une touche en noyer, qui vient occuper une partie des 634 mm du diapason (25"). Ça joue souple et facile, et malgré un talon qui peine à s'effacer sous la main et en l'absence de pan coupé, les notes aiguës peuvent être mises en musique sans trop de dégâts physiques collatéraux. Les bords de la touche légèrement biseautés ajoutent encore à la sensation d'un jeu doux. Avec ses petites mécaniques ouvertes "à l'ancienne" couleur "champagne", le tableau joint l'utile à l'agréable.

CE N'EST PAS LA CALLAS

Agréable à jouer, la sonorité l'est tout autant. C'est même un beau grain que cette Yamaha nous donne à entendre. Certes, la précision n'est pas forcément la qualité qui sautera d'emblée aux oreilles, mais sa générosité sonore fait plaisir à entendre. On sent une caisse qui vibre, qui vit, pour ensuite propulser un bouquet de notes colorées. Les basses "roulent" avec un petit côté moelleux, presque mou, idéal pour asseoir efficacement un jeu en accords accompagnant une voix. Sans grande personnalité, les hauts médiums et les aigus bénéficient d'une certaine neutralité pour conserver à la sonorité d'ensemble une belle homogénéité. Point de lyrisme, la Storia, ce n'est pas la Callas, c'est une voix certes puissante, mais sage sur le plan de la personnalité. Elle saura flatter le jeu des instrumentistes un peu timides ou à l'expérience en devenir. Les guitaristes plus aguerris y trouveront une alliée pour imposer leur propre son. Dans les deux cas, le système électro SRT "Zero Impact" de la maison saura sacrément hausser le volume sonore si besoin, avec ou sans l'apport d'un préampli externe, l'électronique se résumant à un capteur passif placé sous le sillet.

1 STORIA, 3 ÉPISODES

Au moment de dresser un bilan final, il paraît évident que la conclusion ne peut être que grandement positive. La Storia est une très chouette guitare, sur tous les plans. Son prix n'est pas le moindre de ses nombreux atouts. Le modèle testé est accompagné au sein du catalogue de la marque aux trois diapasons de deux autres références, la Storia II et la Storia III. Ce sont des options de bois et de finitions différentes, les prix sont sensiblement les mêmes.

- ON AIME : la personnalité générale du modèle
- ON REGRETTE : l'absence de housse

- Lutherie : 8
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 9
- Son électro : 8
- Rapport qualité/prix : 10

- Prix : 402 euros, prix public conseillé
- Style : Concert
- Table : épicéa massif
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : nato
- Touche : noyer
- Largeur au sillet de tête : 43 mm
- Largeur à la 12e case : 51 mm
- Mécaniques : ouvertes
- Préampli : capteur Yamaha SRT
- Etui/housse : non
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Site : https://fryamaha.com/fr/

ARTWOOD

TD 164-C-MG

ÇA COMMENCE BIEN !

Comme l'ensemble de la gamme Artwood, la TD 164-C-MG a été imaginée et créée en France, la fabrication réalisée dans une unité asiatique, avant de revenir dans l'atelier breton de la maison Custom Guitar Shop pour recevoir les dernières opérations (contrôles, réglages…). La démarche de Guy Oudenot, aujourd'hui perpétué par son fils Gurvan, s'avère pleine de cohérence et d'intérêt. En effet, elle permet de proposer de très sérieux instruments aux prix les plus amicaux pour l'acheteur. Cette nouvelle venue est l'exemple typique de la démarche, jugez-en.

Texte & photos : Jacques Balmat

La TD 164-C-MG est ici proposée en taille Dreadnought, mais une Grand Auditorium est également à l'affiche, et gageons que d'autres tailles (OM, Parlor) pourront venir étayer l'offre. Il s'agit d'une "entrée de gamme", dénomination généralement admise pour toute guitare vendue à un tarif inférieur à 300 euros ; une somme qui, pour beaucoup, représente déjà un budget conséquent, ne l'oublions pas, alors que les prix couvrent généralement un éventail très, très large, de chiffres à quatre et même cinq chiffres. La guitare reste cependant, ne l'oublions pas non plus, un instrument peu onéreux comparé à ses compagnons de route ou d'orchestre. Revenons à notre Artwood du moment.

www.custom-guitar-shop.fr

TOUT LE MONDE À LA MAISON

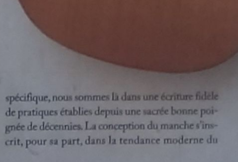
Il s'agit donc d'une dreadnought, taille traditionnelle, pour jouer une "western" typique, bien élaborée autour d'un duo de bois fort moelleux. La table est en effet réalisée dans une pièce de cèdre massif dont un vernis brillant assure la protection de rigueur tout en apportant une petite touche luxueuse, absente des finitions satinées ou mates, type de fini qui recouvre le fond et les éclisses, pour protéger le matériau lamellé à l'aspect acajou. Des filets noirs et blancs surlignent les contours de la caisse, en miroir avec les anneaux qui composent les pourtours de la rosace. Il n'y a donc rien de spécifique, nous sommes là dans une écriture fidèle de pratiques établies depuis une sacrée bonne poignée de décennies. La conception du manche s'inscrit, pour sa part, dans la tendance moderne du genre. La pièce d'acajou "tombe" en effet dans la main, nul besoin de rechercher de nouveaux points d'appui et autres repères, il induit une position de jeu qui n'a rien d'inédite : on est à la maison !

A MANIER AVEC PRÉCAUTIONS

La pratique de l'Artwood 164-C-MG engendre une sonorité plaisante. Non qu'elle soit riche et puissante, mais plutôt délicatement timbrée et neutre. Entendez par là qu'elle n'assoie point un registre grave et bas médium avec vigueur, ou encore un aigu lyrique. Ici, l'instrument propose un voyage sonore tout en retenue, avec beaucoup de délicatesse et une certaine douceur de timbre. Mieux vaut exercer une douceur de main droite pour éviter de dépasser les limites admissibles par la caisse, un phénomène de "gate" vient en effet niveler la dynamique au-delà d'un certain niveau d'attaque de la main. Il y a cependant de la marge entre un son timide et une tempête indomptable.

SUR LA LISTE

Réalisée avec soin, équipée d'un manche confortable et source d'un joli grain sonore, la 164-C-MG est une guitare sérieuse. Elle s'adresse à un large public, débutant et confirmé. Le montage d'un système électro nous paraît être une solution optionnelle intéressante, ce modèle bien élaboré offrant une base sérieuse pour une préamplification. Et le pan coupé de laisser entrevoir cette possibilité comme imaginée au préalable par le créateur du modèle lors de la conception. Les 275 euros à débourser pour acquérir le modèle pourront en effet laisser une marge de manœuvre afin de financer l'ajout d'un mode "électro". En outre, la maison Custom Guitar Shop est l'établissement idéal pour la pose de ce système électro. Notez d'ailleurs que l'atelier assure réglages et entretien gratuits de l'instrument pendant un an ! Fabriquée avec soin, contrôlée avec rigueur et réglée avec précision, cette Artwood inspire confiance ; il est recommandé de coucher cette folk sur sa petite liste des trois ou quatre modèles dans laquelle sera effectué le choix final.



- ON AIME : le tempérament sonore "passe-partout" et le confort de jeu
- ON REGRETTE : le défaut de sa qualité : le tempérament sonore n'est pas marqué

- Lutherie : 9
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 9
- Rapport qualité/prix : 9

- Prix : 275 euros, prix public conseillé
- Style : dreadnought, pan coupé
- Table : cèdre massif
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : acajou
- Touche : blackwood
- Largeur au sillet de tête : 43,75 mm
- Largeur à la 12e case : 54,75
- Mécaniques : bain d'huile chromées
- Préampli : non
- Etui/housse : housse
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Site : www.custom-guitar-shop.fr



www.laboiteoiredumusicien.com



LÂG
T177 J12 CE

UNE BONNE DOUZAINE DE CORDES SOUS LES DOIGTS !

C'est au sein de la série Tramontane 177 que réside actuellement la seule et unique 12-cordes de la maison française. Maurice Dupont, qui préside à la création et la supervision de la fabrication des modèles depuis quelques années, est parvenu à grandement atténuer, si ce n'est gommer, les inconvénients qui ont longtemps paru inhérents à ce type de folk.

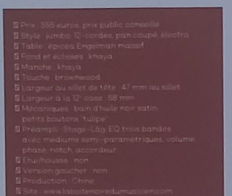
Jacques Balmat



La 12-cordes a longtemps été réservée, pensait-on, à la catégorie des guitaristes les plus téméraires du circuit. Largeur du manche, tension des cordes, ergonomie, les caractéristiques standard n'étaient pas les plus avenantes du genre. Cependant, au fil de ces dernières décennies, les inconvénients attachés aux conceptions d'antan ont été notoirement réduits. Il en résulte que la pratique de la folk 12-cordes n'est plus réservée aux instrumentistes les plus tenaces, mais ouverte à tous. La nouvelle Lâg Tramontane s'inscrit dans cette tendance grâce au travail du maître luthier français.

A LA PORTÉE DE TOUS

Nous pouvons compter ici sur une conception de caisse au format jumbo, autant dire que cette western nous la joue très généreuse. La table est massive, élaborée dans une essence d'épicéa Engelman, associée au khaya, bois issu de la famille des acajous et utilisé ici sous forme de lamellé. Très joliment réalisé, le placage de tête sculpté est parfaitement assorti aux lignes du chevalet, de taille généreuse, pour un ensemble superbement équilibré. A propos du chevalet, dommage que la pratique de maintien des cordes sans cheville ne soit plus au programme Lâg, dans le cas d'une 12-cordes, c'est tout de même sacrément appréciable pour éviter que leur remplacement ne se change en longue séance du genre "50 nuances de punitions" ! Les mécaniques à bain d'huile sont en revanche faciles à manier grâce aux petits boutons "tulipe" qui les équipent. On ne s'y coince pas les doigts, et l'accordage, s'il reste fastidieux mais aidé par l'accordeur embarqué, n'en demeure pas moins à la portée de tout guitariste équipé d'un degré de patience standard. Il n'en faudra guère plus pour la pratique du manche. Celui-ci présente une bonne préhension, la largeur se révèle consensuelle, et le dos, relativement plat, induit un excellent et confortable positionnement du pouce. Aucun dérapage en vue, qu'on joue en slick ou pneus pluie ! Une fois considérée la qualité de la réalisation du Fa et du Sib en case 1, le reste va rouler tout seul !



- Prix : 555 euros, prix public conseillé
- Style : jumbo 12-cordes, pan coupé, électro
- Table : épicéa Engelman massif
- Fond et éclisses : khaya
- Manche : khaya
- Touche : brownwood
- Largeur au sillet de tête : 47 mm au sillet
- Largeur à la 12e case : 58 mm
- Mécaniques : bain d'huile noir satin, petits boutons "tulipe"
- Préampli : Stage-Lâg EQ trois bandes avec médiums semi-paramétriques, volume, phase, notch, accordeur
- Etui/housse : non
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Site : www.laboitenoiredumusicien.com

La qualité sonore est une aubaine pour une guitare de ce prix. Les basses possèdent une puissance parfaite pour poser les fondamentales et autres notes fondatrices des harmonies, sans "manger" les autres fréquences. L'équilibre entre les registres n'est pas une mince affaire sur une 12-cordes, et Lâg d'avoir trouver la recette idéale. Ça chante, ça tourne ; en deux mots, ça séduit ! Le jeu avec un capodastre ouvre un autre horizon, très sympathique pour les oreilles, en raison des résonances qu'on peut déceler. Il faudra veiller à utiliser un capo adapté à la 12-cordes en raison des spécificités du manche et de la tension des cordes, donc un outil avec une large surface de contact et un ressort du genre costaud. Le très bon préampli double le potentiel sonore.

L'égalisation intègre une correction semi-paramétrique des médiums, ce qui ne manque pas d'ajouter un intérêt supplémentaire pour ce modèle, qui, décidément, réalise ce qui est convenu d'appeler un sans-faute.

Cette Tramontane est une bonne raison de se (re)mettre à la 12-cordes et de profiter d'une sonorité inimitable. Voilà une folk très attachante, au caractère fort séduisant.

- ON AIME : le son et le préampli
- ON REGRETTE : à ce prix, vraiment rien

- Lutherie : 9
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 9
- Son électro : 10
- Rapport qualité/prix : 10



www.tech21nyc.com

TECH 21
Acoustic Fly Rig

ACOUSTIQUEMENT VÔTRE

C'est dans un magnifique et solide boîtier métallique que ce pédalier "mini" se place à nos pieds. Les guitaristes électriques habitués de la marque auront reconnu le fameux format Fly Rig, devenu série à part entière après avoir été une pièce unique au sein du catalogue Tech 21. Voici une nouvelle version, "Acoustic" !

Jacques Balmat



ALLEZ LES PETITS !

Le coloris cuivre procure un sublime agrément visuel, et la fabrication est à l'image de l'esthétique : belle et séduisante. Côté ergonomie d'utilisation, mieux vaut y aller du bout des doigts pour manipuler les mini boutons, ils sont en effet "petits-petits" ! Ça, c'est pour les mains, mais côté pieds, il va aussi falloir y aller avec douceur et doigté, car les footswitches ne sont pas vraiment de grosses pastilles, mais plus petits qu'une pièce d'un centime. Grosses Doc Martens ou généreuses Cat, mieux vaut rester à distance ou y aller avec une vraie retenue. Raccordons-nous à cette belle machine. La chose est aisée et rapide : une entrée et une sortie au format jack, sortie doublée d'un XLR pour profiter de la sortie directe "DI" et des avantages liés à ce type de connexion, principalement pour les branchements "direct console".

LE CLUB DES CINQ

Le Fly Rig Acoustic est composé de cinq sections distinctes. La première concerne le compresseur, réglable en niveau et en taux de compression. On entre ensuite dans la partie Boost, simple et facile à appréhender avec son unique commande de volume. Vient ensuite le cœur du Fly Rig Acoustic : un SansAmp spécialement taillé pour l'aventure électro. Il comporte une égalisation à trois bandes, avec médium semi-paramétrique et un filtre Low Pass balayant une plage de 1.5kHz à 20kHz. Pour finir, "last but not least", le tableau de commande reçoit la partie Effets. Il s'agit d'abord d'une réverbe à deux modes, court et long, avec contrôle de l'intensité. Suit alors un delay, avec ses trois contrôles essentiels que sont le temps de délai, le nombre de répétition et niveau, accompagné d'un tap-tempo fort pratique. Ces effets d'espace sont doublés d'un effet chorus. Ce dernier est fort chichement doté, puisqu'il propose un traitement de type "pitch shift" spécialement adapté à la guitare électro-acoustique, qui fait fi des besoins de contrôle de la vitesse et de la profondeur. Il procure une sensation d'entendre une guitare à deux voies, le léger déphasage/désaccordage créé en effet une sensation séduisante, qui sait éviter impression de fausseté comme c'est souvent le cas avec ce type d'effet.

D'ACCORD

A l'usage, on prend vite ses marques et une sonorité à ses goûts pointe rapidement le bout de ses décibels. Les réverbes sont réalistes et conviennent parfaitement aux cordes acoustiques, la partie préampli va permettre de retrouver sa sonorité personnelle en toutes circonstances et tous systèmes d'amplification. Les solutions de branchements proposés ne sont pas les moindre de ses qualités d'ailleurs.

Finalement, seule l'impossibilité de basculer au pied du mode Delay au mode Chorus forme une limitation un peu agaçante, et je n'évoque pas le cumul des deux traitements tout aussi impossible. Cela ne pèse cependant pas bien lourd dans le bilan final, l'usage d'un traitement de modulation s'avère en effet bien souvent secondaire pour le guitariste électro-acoustique type. Notons pour finir qu'un appui long sur le footswitch du tap-tempo bascule le pédalier en mode Accordeur, pour une analyse rapide et précise de la justesse de la corde.

DANS TOUTES LES CORDES

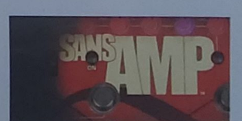
Tout aussi pratique à utiliser qu'à transporter, le Fly Rig Acoustic de la maison Tech 21 est un petit bijou de technologie au service des instruments électro-acoustiques. Guitares, ukulélés, mandolines… On ne voit pas quel instrument ne saurait y trouver un fidèle allié. Nous avons ainsi testé toute notre collection d'instruments à cordes électro avec un même bilan final : c'est vraiment top !

- LES + : la qualité des traitements, le format qui permet de glisser le pédalier dans le gig bag !

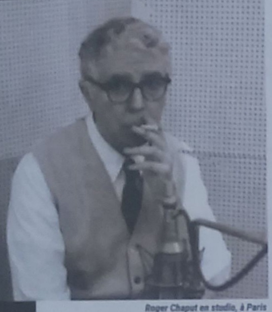
- Effets : 10
- Traitements sonores : 10
- Rapport qualité/prix : 9

- Type : préampli et multi-effets pour guitares et instruments électro
- Divers : EQ, boost, compresseur, notch, phase, reverb, chorus, delay, tap-tempo, accordeur
- Alimentation : adaptateur secteur uniquement (fourni) 9-12 volts DC, 150mA minimum
- Production : Etats-Unis
- Site : www.tech21nyc.com









Roger Chaput en studio, à Paris

ROGER CHAPUT

"JUSTE AVANT QUE J'OUBLIE..."

Accompagnateur de Django aux tout débuts du Quintette du Hot Club de France, Roger Chaput fait l'objet d'un documentaire amoureusement concocté par les guitaristes Gilles Réa et Dominique Cravic, sorte d'"autobiographie parlée" désormais visible sur la chaîne YouTube de Gilles Réa, par ailleurs infatigable transcripteur de musique pour guitare *(cf. encadré)*. Au-delà des anecdotes sur Django, c'est tout un pan de l'histoire de la musique populaire des années 20 et 30 qui resurgit.

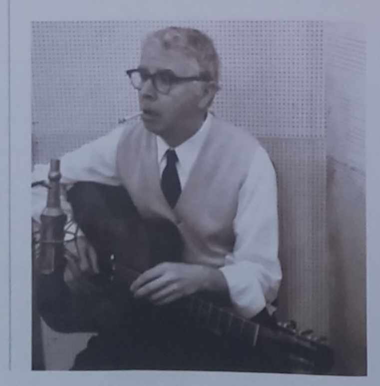
Texte : Max Robin - Photos : Jean-François Gaël

UNE VISITE À TOULON

Tout commence en fait par une visite que Dominique Cravic rend à Roger Chaput en février 1994. Installé à Toulon depuis le début des années 50, Chaput tient à l'écart tous ceux qui n'ont que le nom de Django à la bouche ! Mais Dominique, qui s'intéresse de près à l'histoire du musette, a une "botte secrète" : il a retrouvé des disques datant d'avant le Quintette, où Chaput joue avec l'accordéoniste Albert Carrara (ami de Jean Gabin). Ce "sauf-conduit" va lui permettre d'engager la conversation… Pendant de longues années, Cravic conservera soigneusement cette cassette audio. Grâce à la collaboration avec Gilles Réa, le projet prend forme. Donner vie à cette interview inédite, un des rares témoignages directs d'un des musiciens qui ont côtoyé Django, en "ressuscitant" cette époque grâce à un travail iconographique colossal. Un an de compilation, de recherches et de montage, avec de belles trouvailles (dont quelques images animées de Chaput), pour un résultat remarquable, qui fera incontestablement date dans la connaissance de cette période charnière qui mène du musette aux débuts du jazz en France (en gros, du milieu des années 20 à la création du Quintette à cordes).

CHAPUT MUSICIEN

La première chose que l'on comprend en visionnant ce film, c'est que ce n'est évidemment pas un hasard si Chaput se retrouve dans ce "bain-là". Tout jeune, Roger apprend la mandoline et la guitare avec le Père Jean, un musicien qui se produit dans les bistrots et l'initie également au solfège. Sérieux, persévérant, intéressé par la musique, bon lecteur, doté d'une oreille qui lui permettra de s'adapter à pas mal de contextes (des bals musette au jazz, en passant par la variété et les musiques de film), Chaput apprend le "métier" et consolide son bagage, ce qui fera de lui, au cours des années 30 et 40, un des premiers "requins" de studio (derrière Charles Trénet, Edith Piaf, ou pour l'enregistrement de la musique du "Capitaine Fracasse" d'Abel Gance, signée Arthur Honegger…). Grâce à son compagnonnage avec les accordéonistes (Perruche, le petit René, Michel Péguri, Emile Vacher, les frères Carrara…), Chaput va s'intégrer au milieu et tracer sa route. Mais au tout début des





De g. à dr. : Stéphane Grappelli, Roger Chaput, Louis Vola, Django, Bert Marshall & Joseph Reinhardt, Paris, Claridge, 1934

années 30, il a un peu fait le tour du "bal musette" et cherche sa voie. L'arrivée du jazz va relancer son intérêt, et il n'aura de cesse de s'intégrer à ces "nouvelles équipes", où Django, Grappelli et Louis Vola pointent déjà le bout de leur nez. L'histoire se nouera entre le Palm Beach de Cannes et la Boîte à Matelots de la rue Fontaine, en 1932-33, avant de se concrétiser lors de thés dansants au Claridge, sur les Champs Elysées, en 1934.

LORSQUE DJANGO JOUAIT...

A ce sujet, on attendait évidemment Chaput au tournant ! Mais la surprise ne viendra pas forcément là où on le pressentait. En réalité, on apprend que Chaput connaissait déjà Django avant son accident, lorsque celui-ci venait faire le bœuf dans les bals musette (notamment au "Ça gaze", rue de Belleville, où Chaput le rencontre grâce à l'accordéoniste Michel Péguri). Agé d'un an de moins que Roger (né en 1909), Django est déjà un improvisateur redoutable. Chaput répond à son invitation et va le trouver porte de Montreuil, où il fait la bamboche avec les Gitans. Notre homme côtoiera d'ailleurs d'autres guitaristes issus de cette communauté, comme Gusti Malha, notamment lorsqu'il accompagnera l'accordéoniste Guérino. On sait que, commercialement, les débuts du Quintette furent difficiles. Chaput nous le rappelle (il en sera parfois de sa poche - heureusement qu'il gagne bien sa vie comme musicien de séance !). Mais il gardera toujours pour Django une admiration à la hauteur du personnage - hors normes. A l'été 32, avant même la création du Quintette, alors qu'il accompagne Guérino à Cannes, Chaput témoigne : *"Quand ils entendaient Django, les gens ne dansaient pas. Ils s'arrêtaient et l'écoutaient jouer, tellement c'était fulgurant. Quand Django jouait, c'était ça !"*

Au tournant des années 50, Chaput cesse son activité de musicien "professionnel" (ce qui ne l'empêchera pas de continuer à jouer, ni de composer - de très jolies pièces pour guitare seule, comme cette *Gavotte* interprétée par Gilles Réa à la fin du film). Il s'installe à Toulon et se consacre à son autre passion : le dessin et la peinture.

A VOIR
ROGER CHAPUT,
"Juste avant que j'oublie…"

LES CHAÎNES YOUTUBE DE GILLES RÉA

. Chaine interviews "Gill & Jazz Interviews" :
https://www.youtube.com/c/GillJazzInterviews
. Chaine transcriptions "Gill & Jazz Transcriptions" :
https://www.youtube.com/c/GillJazzTranscriptions
. Site internet :
https://www.gillesrea.com
. Page Soundslice (transcriptions avec partitions interactives et synchronisées) :
https://www.soundslice.com/users/gilogic/



André Brodzki & François Maincent

© DR

DIXIE*frog*

35 ANS DE BLUES !

Fondé en 1986 par Philippe Langlois, épaulé d'Alain Rivet, le plus célèbre label français de blues fête cette année ses 35 ans. Une drôle d'aventure qui mit du temps à trouver le bon tempo, loin des sirènes commerciales et des grenouillages de l'époque, mais qui, au final, a écrit les plus beaux chapitres de la note bleue, avec environ 450 références au catalogue ! Autoproclamé "*loser magnifique*" pour sa propension à avoir des idées quand il n'avait pas de pétrole, Philippe Langlois (bluesman lui-même) a récemment revendu son label à André Brodzki et François Maincent pour continuer à faire tourner les shuffles. Retour vers le futur avec les témoignages d'un des nouveaux dirigeants, André, et l'ancien boss du frenchy blues.

Propos recueillis par Ben

Pourquoi vous êtes-vous lancé dans l'aventure Dixiefrog ?

Il y a de nombreuses raisons à ce saut dans l'aventure Dixiefrog. Philippe Langlois, le créateur du label, est un ami de trente ans. A une époque j'étais directement et indirectement assez impliqué dans la vie du label ; j'écrivais les biographies des artistes, j'ai participé à la création du site internet, j'organisais des endorsements pour les guitaristes du label en ma qualité de patron du bureau Artistes de Gibson (par exemple un modèle Signature Epiphone Flying V pour Popa Chubby) et j'ai aussi présenté quelques personnes à Philippe, dont certaines sont toujours de l'aventure aujourd'hui. Bref, le genre de choses que l'on fait bien volontiers pour un ami. Quand il m'a annoncé vouloir arrêter le label, j'ai tout de suite pensé qu'on ne pouvait pas laisser une telle aventure se finir ainsi. Donc la première raison est celle de la poursuite d'une aventure centrale pour ce type de musique que j'adore. La deuxième raison résulte d'un alignement de planètes, car avec mon associé François Maincent, nous venions d'arrêter l'aventure de La Chapelle des Lombards, le club de la rue de Lappe que nous possédions. On y avait développé une offre de concerts "roots", ce qui nous avait permis de rencontrer de nombreux artistes et acteurs de la musique. On cherchait comment tirer profit de cette expérience et l'opportunité de rachat Dixiefrog est arrivée à point. La dernière raison est sans doute celle d'une forme d'inconscience qui nous habite François et moi, car racheter aujourd'hui un label, qui plus est de blues/roots music ne peut se définir autrement. Si ce n'est que nous avons choisi d'habiller cela d'un manteau de pragmatisme en cherchant d'emblée à développer des partenariats pour proposer une offre à 360 degrés à nos artistes (édition, tournées) tout en axant le gros de notre stratégie de communication sur le digital.

Quelle sera la nouvelle ligne artistique du label ?

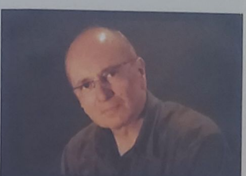
Les exemples sont légion de ces rachats d'entreprises à forte identité comme c'est le cas de Dixiefrog, où les nouveaux acquéreurs cassent rapidement tout ce qui a fait la marque afin de reconstruire une nouvelle image. Et ils se plantent systématiquement ! C'est évidemment un piège que nous voulions éviter avec François. D'abord car nous avions un profond respect pour ce que Philippe a construit durant plus de trente ans. Et ensuite parce que nous aurions sans doute fait comme lui si nous avions été à sa place. Donc, la nouvelle ligne directrice du label est de s'engouffrer sur le chemin tracé par Philippe tout en lui apportant une touche plus personnelle. D'abord à travers certains partenariats de business comme expliqué précédemment, mais aussi en apportant notre sensibilité artistique plus personnelle à l'édifice. Bien plus qu'un label de blues, Dixiefrog ambitionne de devenir un label de "Roots Music", ce qui élargira le spectre sonore du label. Mais comme le blues est la mère de toutes les musiques, que le propos soit un peu plus soul ou jazz, la musique du diable ne sera jamais bien loin.

Comment expliquez-vous que le blues, genre musical majeur, n'a que peu de visibilité au sein des majors ?

Très franchement je ne me l'explique pas et, à la fois, j'aime autant, car sinon nos possibilités de signer un Grant Haua, une Kaz Hawkins, un Popa Chubby, une Natalia M King, la plupart des artistes du label en fait, seraient bien moindres. Peut-être cela tient-il aussi au "casting" des majors, où aujourd'hui on embauche les gens principalement sur la foi de leurs diplômes d'écoles de commerce plutôt que de leur sensibilité artistique. Du coup, leur boulot consiste surtout à dupliquer des formules "gagnantes" plutôt que de dénicher des talents singuliers. Même si, bien heureusement, il existe toujours de petites structures où l'artistique prime sur tout le reste. Dixiefrog en fait bien évidemment partie.

Une anecdote qui résume l'univers du blues à vos yeux ?

Le blues est une musique vraie, tout comme les artistes de blues, même les plus grands. Lorsqu'Eric Clapton venait jouer en France, il avait toujours le même chauffeur à son service. Celui-ci, guitariste amateur, se retrouve un jour à ses côtés alors qu'il fait la balance d'un concert au Zénith. Une fois celle-ci terminée, Clapton repart dans sa loge et notre homme se met à discuter avec le guitar-tech de Slowhand, lui avouant sa passion de la six-cordes, qui, en retour, lui propose de jouer un peu sur "Blackie" ! Un peu hésitant au début, il finit par se prendre au jeu au point de ne pas remarquer que tout le staff a quitté la scène. Sauf qu'à un moment, il sent une présence derrière lui qui n'est autre que Clapton en personne ! L'autre, livide, bafouille, se confond en excuses, ne sait plus où se mettre pour finalement entendre Clapton lui donner en retour des conseils sur sa façon de jouer ! Je ne sais pas si c'est une forme de fraternité "bluesienne", mais cela y ressemble diablement.


© DR

LE FLASHBACK DE PHILIPPE LANGLOIS

Au fil de ces 35 ans, quel(le) est l'artiste qui t'a le plus bluffé ?

Je vais en citer trois. Popa Chubby pour son énergie totalement incroyable, Eric Bibb pour son élégance à tous points de vue et enfin Gashouse Dave, étrange poète-guitariste de Los Angeles, qui n'a jamais vraiment bien fonctionné (et qui nous a quittés), mais qui me touche toujours autant chaque fois que je l'écoute. Mais, ceux-ci mis à part, beaucoup d'autres m'ont beaucoup impressionné par leur talent au cours de ces années. C'est frustrant de ne pouvoir les lister tous...

Le disque dont tu es le plus fier ?

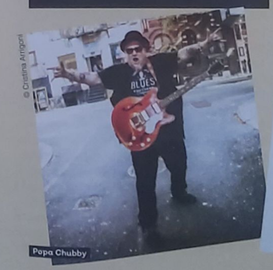
Sans doute la compilation *Indian Rez Blues* (triple album) concocté avec mon regretté ami Guy l'Américain (Guy Fay) et l'aide précieuse de Pura Fé, qui pointe l'implication des First Nations sur le blues. Je n'ai jamais autant travaillé sur un projet et je crois que c'est un document quasi unique.

Le projet sur lequel personne ne misait mais qui a ouvert une voie ?

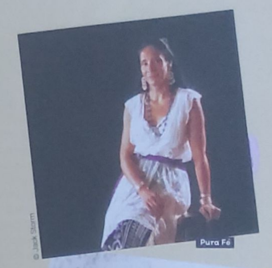
Désolé, je ne vois rien de particulier et je n'ai pas l'impression d'avoir ouvert une voie quelconque. Je n'ai pas l'impression d'avoir été spécialement malin ou visionnaire, mais d'avoir fait survivre le label grâce à une sorte de ténacité et un amour du travail bien fait ; j'ai toujours eu l'impression d'être un artisan dans son échoppe. Autrement, je pense avoir juste marché dans les traces de ceux qui ont créé cette musique, mais cela a sans doute aidé certains artistes.

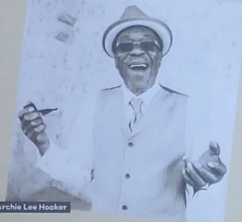
Un regret ?

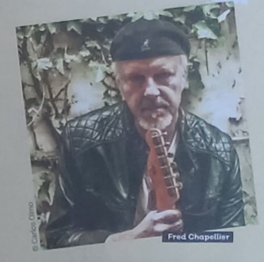
Celui ne n'avoir pas été ébéniste ou bien de ne pas avoir pu créer ce label trente ans plus tôt, là j'aurais été l'homme de la situation. Je suis arrivé largement trop tard. La nouvelle équipe arrive au bon moment, car je pense que la boucle est presque bouclée, les cartes ont été rebattues, le pire est derrière nous et sans doute beaucoup d'opportunités, dont certaines que l'on imagine peut-être même pas, vont se présenter.

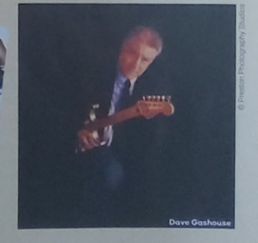

© Cristina Arrigoni
Popa Chubby

Natalia M King


© Jack Storm
Pura Fé


© Lugdivine Unfer
Archie Lee Hooker


Fred Chapellier

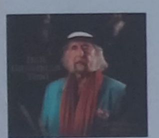

© Preston Photography Studios
Dave Gashouse



ABAJI
BLUE SHAMAN

(Abalone)

Ne comptez pas sur Abaji pour confiner pépère et rester enfermé dans des rayons d'un ou dix kilomètres autour de chez lui. Dans quelque frontière que ce soit. Le compositeur globe-trotteur, multi-instrumentiste adepte des carrefours musicaux, trace une nouvelle route dans son 8e album, *Blue Shaman*. Cinq ans après la sortie du disque *Route & Roots*, où il partait sur les traces de ses origines orientales, le voici cheminant, cordes et cuivres en bandoulières, sur les hauteurs celtes pour ériger ces ponts qu'il affectionne tant. Abaji l'architecte a invité l'accordéoniste écossais Donald Shaw et le flûtiste/joueur de cornemuse Michael McGoldrick pour *"une rencontre chamanique entre mon âme méditerranéenne et leur tradition celte"*. Polyglottes, polyphoniques, les voix se marient et racontent, tantôt avec la gravité des hommes d'horizon ("Nâtir", "Celtic Blues", "Balkanik Tango"), tantôt avec liesse ("Blue Shaman"), toujours avec élan, les exils qui deviennent terres familières. Du "Balkanik Tango" à la "Northbound Caravan", Abaji chemine sur des routes soyeuses entre la chaleur des cordes, le souffle brûlant des vents, des voix, les fêtes de percussions et la gravité de l'accordéon. Musique holistique! ***B***



DAN GHARIBIAN TRIO
DA SVIDANIYA MADAME

(Lamastrock/L'Autre Distribution)

Pour constituer son nouveau trio, l'ex-chanteur de Bratsch s'est entouré de deux jeunes loups regorgeant de talent (Benoît Convert - guitare et Antoine Girard - accordéon) et il a bien fait! Constamment à l'écoute, Benoît et Antoine tissent en effet tout au long de l'album une très soyeuse dentelle sonore, en remarquable intelligence avec l'univers du "patriarche", qui s'en trouve du coup complètement renouvelé. Qu'il chante Aznavour ("Parce que"), Nougaro ("Rimes"), la nostalgie tsigane ou l'Arménie ("Gulo"), Dan saisit toujours ici la juste intonation, servi musicalement par un sens de l'à-propos à la fois classieux et profondément légitime. Cure de jouvence? En tout cas, Dan s'épanouit au sein de ce trio comme rarement on l'a entendu. On aurait donc tort de s'en priver! ***Max Robin***



ALLY VENABLE
HEART OF FIRE

(Ruf Records)

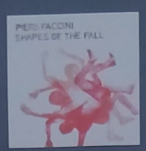
Pour son 4e album, la jeune "pistol-girl" favorite d'Austin, Texas, monte le volume et fait oublier les infortunes de la pandémie et de ses variants en tirant les cordes de sa Gibson sur ses superbes compositions texas blues. En quatre ans, Ally s'est imposée comme LA guitariste incontournable. Produite par Jim Gaines, elle a invité Lance Lopez sur "Hard Change", Kenny Wayne Shepherd dans "Bring on the Pain" et Devon Allman sur l'étourdissant "Road to Nowhere". Cody Dickinson des North Mississippi All Stars est à la batterie. Pas question de jouer des riffs rebattus, tout est nouveau, comme les riffs des quatre minutes de "Hateful Blues". Côté classique, il y a une nouvelle version de "Use Me" de Bill Withers et huit minutes de "Tribute to SRV", dans lequel Ally aborde ce que pourrait jouer Stevie Ray aujourd'hui... Album du mois! ***R.D.***



JOÃO SELVA
NAVEGAR

(Underdog Records/Big Wax)

Branchée sur la musique brésilienne aux arrangements disco-funk, la croisière s'amuse, et pas qu'un peu! Avec João Selva à la barre, le navire multiplie les escales dans les contrées de l'Atlantique Noir, entre le Brésil, les Caraïbes et l'Afrique de l'Ouest (Cap Vert, Angola), sous les latitudes créoles et tropicalises. Dans ce 2e album, l'artiste nomade affole les boussoles, une habitude chez ce fils de pasteur né à Ipanema et ayant grandi dans une communauté d'anciens prisonniers et d'artistes convertis. Sous les sauts de cordes du guitariste (il a appris la guitare avec l'égérie de la bossa nova Wanda Sá), le forró brésilien se la joue funky! Avec son compère le bien nommé Patchworks (producteur et multi-instrumentiste), ils dynamitent les répertoires traditionnels (bossa vraiment nova, kompa haïtien, semba angolais, funana cap-verdien) pour mettre le feu sur les dancefloors. Le capitaine Stubing risque de faire dans son short. ***Y.***



PIERS FACCINI
SHAPES OF THE FALL

(No Format)

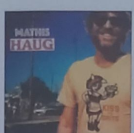
Une fois de plus, le songwriter anglais installé dans les Cévennes livre un album d'une audace folle. A travers ses contemplations, ses observations tant naturalistes qu'humanistes, Piers Faccini épingle notre incapacité à réagir face au potentiel effondrement environnemental. Pas de charges frontales, le collapsologue musical interroge ses contemporains, illustre, met en lumière et en musique ces chutes aux formes si diverses. Voilà pourquoi le compositeur résolument no format navigue entre les répertoires et les rythmes du monde, mariant les cordes de la guitare folk, du oud et du guembri, les coups d'archet et les caresses du kayamb réunionnais, les souffles blues et les transes gnawa, cheminant entre les landes anglaise et cévenole, les oasis du désert saharien et les plaines poussiéreuses du Mississippi. Faccini fascine par la nudité et la force de son propos : il arpège les vibrations et les plaintes d'une terre en souffrance, et rappelle que l'on peut défricher sans exploiter. ***Ben***



ARCHIE LEE HOOKER & THE COAST TO COAST BLUES BAND
LIVING IN A MEMORY

(Dixiefrog/Pias)

Archie est le neveu de John Lee Hooker. Né en 1949, il vit à Lambert, Mississippi, puis s'installe à Memphis où il chante dans un groupe de gospel, The Marvellous Five. De 1989 à 2001, il vit chez son oncle John Lee et se consacre au blues. Les leçons du Boogie Man sont profondes puisque lorsque j'ai interviewé Archie Lee lors de l'un de ses premiers passages au New Morning, il était intéressé par le "comic hokum", un aspect du blues presque disparu, consistant en sketches où le chanteur interprète des dialogues entre deux personnages ou plus. Des exemples classiques étant "Open the Door, Richard" de Jack McVea en 1946 ou "Here Comes the Judge" de Pigmeat Markham. Archie Lee est toujours dans ce domaine. Son nouvel album est un recueil d'histoires, tristes ou drôles, mais toujours astucieuses, et c'est un retour aux sources dont le blues a bien besoin actuellement. Archie Lee vit en France depuis 2011 ; son album précédent, *Chilling*, s'inscrivait dans ce style, en compagnie de son Coast to Coast Blues Band (coup de chapeau à John Lee Hooker) avec des musiciens venus de France, du Luxembourg et du Brésil. Sur cet album, il continue d'offrir un style de blues original, personnalisé et traditionnel à la fois. A voir dès que les scènes rouvriront. ***Romain Decoret***



MATHIS HAUG
KISS MY GRITS

(Wild Time)

Cinq titres, des milliers de bornes pour un road-trip sur la côte est américaine, de New York à Nashville, en passant par les Blue Ridge Mountains, parmi les laissés-pour-compte du rêve américain, comme une bande-son des *Raisins de la colère* de Steinbeck. Mathis Haug et Jean-Jacques Milieu devaient justement composer la musique d'une pièce de théâtre, mais le projet fut avorté. Les complaintes sur la famille Joad et autres forçats des campagnes ressortent dans cette mini fresque du pays XXL, entamée juste avant le confinement de mars dernier. De retour en France, le musicien débute alors un voyage intérieur, une aventure solitaire ; il aménage un studio d'enregistrement dans sa salle de bains, s'enferme dedans et couche sur partitions ses souvenirs de la route. Dans ce maxi cinq titres, le guitariste allemand installé dans le Gard durcit le ton et le son de sa Guild via des riffs rock'n'roll et raw blues ("Heartbreaker 2020"), baveux à souhait à l'image du titre "Jalopy Roll", et des lézardes country vraiment pas acidulées. Par sa production délicieusement brute, lo-fi et fait maison, Mathis Haug livre une toile réaliste des États désunis d'Amérique et brûle la carte postale. ***Youri***



JUPITER & OKWESS
NA KOZONGA

(Zamora Prod.)

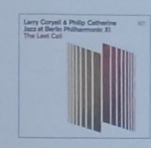
Décidément, le "général rebelle" n'en fait qu'à sa tête. Il a beau chanter qu'il rentre chez lui, au Congo (*"Il est temps pour moi de rencontrer mes ancêtres"*), cela ne l'empêche pas de faire quelques crochets. En route, le papa groove de Kinshasa et ses artilleurs de bofenia rock abordent les rivages cariocas sur le titre "Bolingo", en duo avec le chanteur brésilien Rogê. Autres escales dans le hip hop du rappeur brésilien Marcelo D2, le jazz de La Nouvelle -Orléans avec les cuivres du Preservation Hall Jazz Band, sans oublier les dialogues avec la chanteuse Ana Tijoux et la soul sister Maiya Sykes, et les riffs bourre-piff de Yarole Poupaud. Toujours aussi surprenant, bluffant d'idées et d'énergie, cet album rassurera les disciples de Jupiter : produite à Los Angeles par Mario Caldato Jr (mythique producteur des Beastie Boys), cette nouvelle fresque afro-futuriste navigue entre fessées funk ("Na Kozonga", une reprise joyeusement déjantée du "Nighttrain" d'Hallo Bimmelbahn, popularisé plus tard par Boney M), fièvres afrobeat, rythmes traditionnels mais dépoussiérés congolais et riffs rock. Les retrouvailles avec sa famille africaine s'annoncent explosives. ***B.***



OLD CALTONE
MASSACRE

(Roy Music)

Une fois n'est pas coutume, nous allons mettre la guitare de côté. Ou plutôt la chercher là où on la croyait absente, même si elle lézarde à l'occasion. Dans cette mixtape conçue comme la bande-son d'un film d'horreur, *Dracula* en l'occurrence, voire d'un film SF, composant un opéra électro-pop futuriste, entre charges punk, transes trip hop et sirènes soul, la six-cordes a certainement été une alliée des premières heures, des premières mélodies composées à la nuit tombée. Derrière ce Vieux Caltone (nom d'un cimetière d'Edimbourg) se cachent Talisco (on retrouve la patte de l'orfèvre des studios et son goût des mélodies ciselées) et son compère peintre-musicien Sébastien Thébault. Tout aux long de ces Contes de la Crypte du XXIe siècle, les voix d'Outre-tombe dialoguent avec les orgues hypnotiques, créent des échos psychédéliques, le chaos, les fantômes collent des sueurs froides et des chaleurs sur le dancefloor. Un jeu de *Massacre* captivant. ***B.***



LARRY CORYELL & PHILIP CATHERINE JAZZ AT BERLIN PHILHARMONIC XI
THE LAST CALL

(ACT)

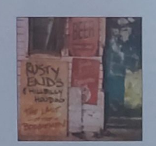
C'est grâce à Siegfried Loch (ex-producteur à la Warner et créateur du label ACT) que Larry Coryell et Philip Catherine ont enregistré en 1977 leur premier album, *Twin House*, après s'être rencontrés sur scène à Berlin en 1976. Quarante ans plus tard, le 24 janvier 2017, Siggi Loch a voulu célébrer cet anniversaire en invitant les deux partenaires sur la scène de la Phil-harmonie de Berlin et en captant ce concert, qui allait malheureusement être la dernière apparition en salle du grand Larry, décédé quatre semaines plus tard à l'âge de 73 ans. L'album, qui lui est dédié, s'ouvre sur deux titres emblématiques du duo, "Ms. Julie" (signé Larry) et "Homecomings" (signé Philip), avant de se poursuivre à travers standards ("Manha de Carnaval") ou compositions, avec le concours de Jan Lundgren (piano), Lars Danielsson (contrebasse) et Paolo Fresu (trompette) sur les trois derniers titres. Larry est à l'(électro)acoustique, Philip s'exprimant sur sa jazz électrique. L'alliage des sonorités et des tempéraments (fraîcheur toujours aventureuse du premier, lyrisme électrisant du second) emporte l'adhésion, l'expérience de l'âge ne venant jamais recouvrir cette espèce de "dépassement par le jeu" propre à nos deux héros. C'est ici ce qui captive, et ce qui émeut. Indispensable. ***M.R.***



DELGRES
4:00 AM

(PIAS)

2e album du power trio parisien, manieur de mèches "hard blues créole", avec un disque résolument rock et engagé, à l'image de la charge "Assez Assez", *"une protest song dédiée aux êtres humains victimes des empires coloniaux d'hier et des jeux géopolitiques d'aujourd'hui"*, résume le groupe. Au fil des onze baffes blues-rock, des riffs de guitares incendiaires de Pascal Danaë ("4 ed matin", "L'école"), des souffles brûlants de sousaphone (sorte de tuba-contrebasse) de Rafgee et des peaux fessées du batteur Baptiste Brondy, le trio mène la révolte, évoquant l'exil, le déracinement, l'esclavage moderne, alternant les coups de latte et les caresses, les transes et les syncopes, le créole en trait d'union comme sur le gospel "Libere Mwen Chorale". Une manifeste qui colle la pêche dès le saut du lit. ***B.***



RUSTY ENDS & THE HILLBILLY HOODOO
LAST OF THE BOOGIEMEN

(Blues Foundation)

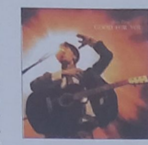
Basés à Memphis, dans les studios Ecko Recordings, Rusty Ends et ses musiciens ont composé ces douze titres de rockabilly, blues, funk et même swing. Des arrangements "stripped down", juste guitare, basse et batterie. Grands moments avec un "Rockabilly Boogie n° 1003" différent de celui de Johnny Burnette ou l'impeccable "Bob Wills played the Blues". Rusty Ends est un vétéran guitariste qui a joué avec le Little River Band, mais aussi les Shirelles, Drifters, Marvelettes et Bobby Lewis, d'où la présence de titres funky comme "I Forgot to Say I Love You" ou "Midnight Angels" avec le sax de l'invité Gary Falls. Le bassiste Uncle Dave Zimheld et le batteur Gene Wickliffe ont aussi participé à l'écriture de "Let Me Cross Your Mind" et "Unholy Roller". Dans "We Love Our Way Through the Blues", Rusty Ends évoque la perte d'un proche : *"Les chiffres froids des morts de pandémie ne sont que le dessus de l'iceberg. La chaîne CNN ne peut pas parler de la souffrance de perdre quelqu'un qui t'est cher, le blues le peut. Et ce ne sont pas que des gens âgés qui meurent, je le sais"*. Fabuleux! ***R.D.***



DOM LA NENA
TEMPO

(SixDegrees/Ingrooves)

Dans son 3e album, la violoncelliste-chanteuse brésilienne questionne la notion de temps et joue avec l'horloge, en proposant des pastilles intimistes, aussi courtes qu'intenses, dépassant rarement les trois minutes. Less is more. Cordes pincées, frottées, étouffées ou caressées à l'archet, La Nena l'élégante compose des chansons à fredonner au creux de l'épaule, entre rêverie, espièglerie et saudade. Naviguant de la musique de chambre à la pop, en passant par la bossa, la grande La Nena joue sur les cordes sensibles (celles du violoncelle, du piano et de sa délicate voix) pour apporter un peu de chaleur en ces temps de confinement chez soi, avec soi, en soi... Et désormais avec Dom Le Nena. **B.**

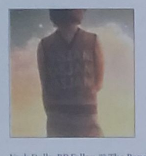


SLIM PAUL
GOOD FOR YOU

(Regards/Old Pot Records/L'Autre Distribution)

Quinze ans après ses débuts avec la formation toulousaine Scarecrow, dynamitant la note bleue de papa à base de blues hip hop et du mariage des shuffles et du scratch, Slim Paul contine de bourlinguer en terres blues, au cœur de la musique du diable. On a connu pires démons. Désormais en solo, le guitariste à la slide et chanteur à la voix de ro-caille fend quelque peu l'armure : même s'il lève à l'occasion le poing rock rageur, son blues se veut plus intime, moins sombre que son précédent opus (*Dead Already*), entre cœur au gospel et chaleurs folk. Il y a là une forme de rédemption. Clairement, cet album est bon pour vous! **Y.**

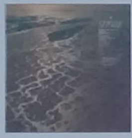
AMERICANA CORNER



AARON LEE TASJAN
TASJAN ! TASJAN ! TASJAN !

(New West Records)

Surdoué, à l'âge de seize ans, Aaron Lee Tasjan est déjà sur scène à la guitare derrière Peter Yarrow du célèbre trio folk-rock américain Peter, Paul & Mary. Après avoir accompagné successivement les New York Dolls, BP Fallon & The Bandits et le groupe sudiste Drivin'N'Crying , le songwriter de Nashville publie ce nouvel album solo sur le label New West. Au programme : une belle collection de mélodies chatoyantes, calées entre power pop et classic rock. Si son grain de voix rappelle le meilleur de Tom Petty avec l'irrésistible "Up All Night", Aaron n'hésite pas sur ses compositions ("Another Lonely Day", "Cartoon Music" et "Dada Bois") à marcher sur les pas de Roy Orbison, le tout servi par des chœurs soyeux à la Brian Wilson. Gavées de bonnes chansons et de guirlandes de cordes ensoleillées, les onze compositions d'Aaron Lee Tasjan méritent toute votre attention. Coup de cœur, garanti! ***Philippe Langlest***



FLEET FOXES
SHORE

(Anti-PIAS)

Elaboré à Seattle en 2008 par Robin Pecknold (chant/guitare), Skyker Skjelest (guitare/chant), Casey Wescott (mandoline), Christian Wargo (guitare/chant), Neal Morgan (batterie) et Morgan Henderson (guitare/chant), le groupe Fleet Foxes vient de sortir *Shore*, son quatrième chapelet. Spirituelles, organiques et habitées de cordes, les quinze nouvelles compositions du groupe développent dès le premier tour de piste un pouvoir de séduction quasi immédiat. On se plonge avec bonheur dans les accords boisés, jubilatoires et carillonnants de "Jara", "Featherweight" ou encore "A Long Way Past the Past". Renversant dans ses constructions mélodiques, Fleet Foxes évoque à maintes reprises ("Young Man's Game") le lyrisme de Band of Horses. Sur "Cradling Mother, Cradling Woman", on pense aux harmonies vocales ensoleillés de Crosby, Stills & Nash. Pure et vivifiante comme de l'eau de source qui ruisselle dans les rivières des Appalaches, la ritournelle de "Tymia" semble avoir été composée à la fin des années 60, du côté de Laurel Canyon. Divinement bien réussi, le nouveau Fleet Foxes nous embarque entre chœurs aériens et folk-rock céleste sur fond d'americana. Un disque lumineux et indispensable, tout simplement. **P.L.**



STEVE EARLE & THE DUKES
J.T.

(New West Records)

Fan de Hank Williams, disciple de Waylon Jennings, hanté par la griffe d'un Guy Clark ou d'un Town Van Zandt, Steve Earle fait partie des icônes incontournables de la scène alt-country US. Sur ce nouvel album, Steve rend un vibrant hommage à son fils, le songwriter Justin Townes Earle, décédé tragiquement le 20 août 2020, à l'âge de 38 ans. Voilà des années que le fiston de Steve se débattait avec de lourds problèmes d'addiction à la drogue, enchaînant les cures de désintoxication sans succès. Bien entouré par les choeurs de The Dukes, le natif de Fort Monroe, en Virginie, renverse la table sur le morceau "Ain't Glad I'm Leaving", aux sonorités bluegrass. Sur le très poignant "Last Words", l'auteur de "Copperhead Road" laisse ruisseler son chagrin, sombre et orageux comme du Townes Van Zandt. Tortueux et attachant, le guitariste Steve Earle nous rappelle avec une tranchante fluidité, une fois de plus, toute l'étendue de son talent, sur des morceaux comme "Lone Pine Hill", "Harlem River Blues" ou "I Don't Care". Au final, un beau témoignage d'un père à son fils. **P. L.**



THE STAVES
GOOD WOMAN

(Warner)

Après un premier opus publié en 2012, *Dead & Born & Grown*, en forme de pastorale folk, produit par Glyn Johns (Eric Clapton) et son fils Ethan (Ray LaMontagne), The Staves - soit Emily, Jessica et Camilla Taylor - ont posé leur voix en tant que choristes sur l'album posthume de Leonard Cohen et le dernier opus de Paul Weller, On Sunset. Entre-temps, The Staves s'est rodé sur scène, multipliant les tournées entre les États-Unis et l'Angleterre. Dans son nouveau répertoire, le trio développe sa griffe folk-rock sur fond de voix cristallines, perpétuant une certaine tradition indie-folk, souvent proche de la brume bleutée du groupe Bon Iver. Sur ce troisième album, la fratrie Taylor déroule toute sa poésie folk sur douze titres, dont quelques ritournelles magnétiques ("The Good Woman"), évoquant à la fois la maestria vocale de Crobsy, Stills & Nash et le spleen organique des Cowboy Junkies. Une belle réussite. **P. L.**

Acoustic UNPLUGGED

Hugues AUFRAY

Coups de cœur ou coups de gueule, cette rubrique est la vôtre ! Alors, n'hésitez pas à nous contacter à l'adresse suivante : **acoustic@editions-dv.com**



DANS LES CORDES


© DR

Bonjour à tous,
Un grand merci pour la qualité de votre magazine *Guitarist Acoustic*, ainsi que les autres que j'achète régulièrement depuis longue date. Je vous écris pour exprimer ma surprise concernant "les cordes de guitare" dans tous les bancs d'essai et tests et/ou présentations de nouvelles guitares, car il n'est jamais fait mention des cordes (de leur marque, de leur qualité, de leur tenue, etc.).

Cela me surprend depuis longtemps, car ayant fait l'achat de plusieurs guitares au fil des décennies (quatorze au total), j'ai remarqué que, très souvent, les cordes sur la guitare en vente sont oxydées et/ou un peu usées selon le laps de temps entre le départ de chez le fabricant et la vente de l'instrument. Donc, ma question : quand vous faites vos essais de guitares, utilisez-vous les cordes d'origine et/ou un jeu neuf ?

Pour finir, pourriez-vous à l'avenir faire un article de fond sur les cordes ? Merci d'avoir pris le temps de lire mon courrier.
Cordialement,

Pierre Conte

Cher Pierre
Votre remarque est très pertinente. En effet, la qualité des cordes influe fortement sur le son d'une guitare, nous ne cessons de le répéter dans ces colonnes. Au sujet des bancs d'essai, nous utilisons soit les cordes d'origine, soit un jeu neuf selon leur qualité et le tirant que privilégient nos testeurs. Lorsque les modèles sont utilisés en concert ou sur de longues durées, là encore le jeu est changé. Mais vous avez raison, il serait bon de le préciser dans nos tests.

Concernant un article de fond sur les cordes, nous avons déjà publié quelques petits comparatifs (entre deux ou trois jeux le plus souvent), mais aussi un article détaillé du luthier Richard Baudry. Cependant, un dossier plus général serait, là encore, pertinent. Nous nous penchons sur ce sujet !

LA LUTHERIE, PAS À PAS

Bonjour,
Abonné à votre revue depuis quelques années, je veux vous féliciter pour cette nouvelle rubrique lutherie très intéressante d'Eric Darmagnac. En effet, le traitement par l'image est très utile pour comprendre les différentes étapes de la fabrication d'une guitare. Outre les conseils et les astuces du luthier, cela est très pédagogique et permet d'avancer pas à pas. Apprenti luthier à mes heures perdues, j'espère réussir à créer ma première guitare grâce à ce tuto sur papier et vous enverrai mon "œuvre" quand elle sera terminée.
Cordialement,

Jean-Christophe, Lille

Cher Jean-Christophe
Nous sommes ravis que vous aimiez cette rubrique que nous voulions très visuelle, en effet. Eric Darmagnac passe beaucoup de temps sur ce traitement photo pour décrypter les diverses étapes de la fabrication d'une guitare, avec beaucoup de pédagogie en effet. En cas de problème, n'hésitez pas à le contacter, directement ou par notre intermédiaire. Nous avons hâte de découvrir et jouer votre première réalisation !



DJANGO, JEUNE ET CÉLÈBRE


© DR

Bonjour,
Fidèle lecteur de *Guitarist Acoustic* depuis maintenant de nombreuses années, c'est avec un grand plaisir que je vous envoie une photo de l'un de mes tableaux consacrés à l'un des plus grands guitaristes mondiaux : Django Reinhardt. Il s'intitule "Django, jeune et célèbre" et il est représenté sans sa guitare.
Cordialement,

Patrick Guinot

Cher Patrick
Un grand merci pour cet envoi, votre tableau est superbe !

MÉMOIRES

Bonjour à tous
Lecteur assidu de *Guitarist Acoustic* et conventionniste du Festival Guitares d'Issoudun, je suis un ami de la rédaction et de la famille de la guitare. Voilà pourquoi j'ai été très touché par vos hommages à François Hubrecht et Marc Fosset. Je connaissais François depuis notre rencontre dans les allées d'Issoudun et lors des afters, notamment lorsqu'il jouait avec les Neck Bros. Je suis aussi un admirateur de la musique de Marc Fosset, ce "passeur" comme vous l'écrivez fort justement, si inspiré lorsqu'il jouait avec Stéphane Grappelli. Ils vont beaucoup nous manquer, mais leur musique continuera à nous accompagner !

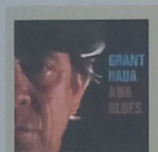
Paul, Bourges

Cher Paul
Merci à vous pour ce message qui nous va droit au cœur, les cicatrices mettront du temps à se refermer…



CLUB LECTEURS

Voici quelques pépites estivales à écouter pour aborder le printemps avec harmonie.
Attention, le mode de fonctionnement a changé !
Désormais pour participer, il vous suffit de vous rendre sur sur la page **www.guitaristmag.fr/jeuxconcours**, et de remplir le formulaire.
Indiquez bien sûr le titre de l'album que vous souhaitez recevoir. Au nom de la loi du club « Guitarist Acoustic », les premiers arrivés seront les premiers servis.



GRANT HAUA X 10

Dixiefrog vous fait gagner 10 exemplaires d'*Awa*, le nouvel album du bluesman néo-zélandais qui manie les riffs soul, blues et funk et les chisteras de guitare slide.

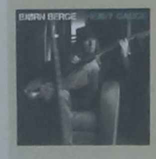
Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



ANTOINE BOYER & YEORE KIM X 10

Viavox vous fait gagner 10 exemplaires du nouvel album d'**Antoine Boyer**, en duo avec l'harmoniciste **Yeore Kim**, *Tangram*, une symphonie jazz en formule septet.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



BJORN BERGE X 10

Blue Mood Records vous offre 10 exemplaires du nouvel album de l'"Express du Nord", *Heavy Gauge*, un feu d'artifices de douceurs folk, de complaintes blues, de digressions jazz et de fièvres heavy metal.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



KACY & CLAYTON + MARLON WILLIAMS X 10

New West Records vous fait gagner 10 exemplaires de l'album du duo folk canadien associé au songwriter néo-zélandais, *Plastic Bouquet*, un bouquet de ballades country-folk et bluegrass

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



FLEET FOXES X 10

Anti- vous offre 10 exemplaires du nouvel album de **Fleet Foxes**, *Shore*, les nouvelles pépites, organiques et habitées de cordes, des chantres de l'infie-folk.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



PIERS FACCINI X 10

No Format vous offre 10 exemplaires du nouvel album de **Piers Faccini**, *Shapes of the Fall*, un voyage contemplatif entre lande anglaise, oasis du désert saharien et route du Mississippi..

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.